

Pierre d'ANGKOR

**AU TERME
D'UN LONG VOYAGE**

Ultime regard d'un homme libre
sur le sens et le but de la vie

ÉDITIONS ÊTRE LIBRE
1962

SOMMAIRE

Souvenir de jeunesse : Un drame mystique.

L'absurdité apparente du monde : Le silence de la Science et l'irrationnel de la Religion.

Le problème chrétien : Les Chrétiens ignorent tout des variations doctrinales de leur religion au cours des trois premiers siècles, ainsi que des erreurs et incertitudes historiques de leurs Écritures.

Réponse à Robert Aron sur la formation Juive de Jésus.

Le Mystère de l'homme : Son apport héréditaire et ses trois facultés spirituelles : l'Intelligence (Science), l'Amour (Religion) et la Volonté (Morale). Son but : la Libération.

Conclusion dialoguée.

Dédicace

À la pieuse mémoire d'une épouse chérie, je dédie cet écrit relatant la genèse et les étapes d'une évolution profonde dans mes idées philosophiques et religieuses. Écrites au crépuscule de sa vie par un homme qui ne fut ni littérateur, ni savant, ni philosophe de profession, ces modestes pages, souvent maladroites et peu dignes de l'âme artiste et raffinée à qui elles sont dédiées, n'ont d'autre mérite que d'être un témoignage de bonne foi, fruit mûri d'une longue vie de dure expérience, de méditations forcées, de conclusions rigoureuses, imposées à une conscience, humble sans doute mais que son humilité ne laissait pas d'être exigeante envers elle-même et ennemie de l'équivoque.

Celle qui, durant un demi-siècle, fut étroitement associée à ma destinée, âme profondément religieuse et scrupuleusement fidèle à sa tradition conformiste, ne put ou ne voulut jamais me suivre dans mes envolées métaphysiques, qu'elle jugeait pour le moins audacieuses, sinon même quelque peu chimériques. Durant vingt-cinq ans, elle fut pour moi à la fois la parente et l'amie délicate, compréhensive, indulgente, compatissante à mes angoisses, accueillante à ma solitude, avant de devenir, pendant vingt-cinq ans encore, l'épouse aimante, toute de fidélité et d'attentions, de tendresse exquise et de dévouement passionné.

Aujourd'hui qu'elle m'a quitté, puisse l'écho de mes pensées reconnaissantes et de mon pieux souvenir, parvenir jusqu'à elle, dans cette admirable « communion des Saints » qui était sa foi profonde, comme elle est demeurée mienne, perçue par notre commune intuition, quoique différemment conçue par notre commune ignorance. Puisse-t-elle, en ce moment, me sentir près d'elle, comme moi-même je la sens vivante en moi et devenue peut-être – qui sait ? – mon inspiratrice. Ni elle, ni moi, en tout cas, nous ne pensâmes jamais n'être que ce « moi » mortel, sous lequel nous nous connaissions et que nous aimions, mais surtout, et avant tout, deux rimes immortelles, invisibles à nos yeux de chair, mais qui s'étaient rencontrées, retrouvées peut-être, pour s'unir en vue d'une destinée supérieure, ce but cimentant l'immortalité de notre amour.

Tu avais, ma chérie, le culte fervent de la famille, de l'amitié, de la beauté, de l'amour, comme aussi celui de ta religion traditionnelle. Pussions-nous tous, parents et amis, communier un jour dans l'idéale Réalité de l'Unique, et, malgré nos divergences présentes de compréhension et de croyances, nous retrouver nous-mêmes, par delà le temps, dans l'éternel Présent. Ta tendresse m'en avait rapproché déjà,

car elle m'avait fait entrevoir à travers elle la source pure de l'Amour divin, et la mort qui a brisé si douloureusement notre vie conjugée d'ici-bas, n'a pas détruit mais scellé au contraire plus profondément l'union de nos deux cœurs dans cet Absolu qui dépasse toute compréhension.

AVANT-PROPOS

Un monde s'écroule sous nos yeux dans une suite de catastrophes, d'événements tragiques, de rivalités sanglantes et de désordres sociaux. D'autre part, nous assistons à l'éclosion pénible, douloureuse, d'un monde nouveau qui surgit en quelque sorte des décombres de l'ancien, vit dans le trouble et le déséquilibre qui résultent des vieux cadres détruits, et dans l'incertitude où il se trouve quant à l'avenir et au but où il doit tendre.

Une jeunesse ardente et désaxée ne peut comprendre l'énigme de ces temps obscurs et difficiles. Elle vit comme elle peut, ou bien se révolte.

Quant à l'homme fait, il réfléchit sans comprendre, demeure anxieux, incertain, ne sachant où il va, se demandant comment il doit juger ce temps de malheur où le destin l'a fait naître ! Seul, peut-être, le vieillard, qui a vécu au dernier quart du siècle dernier et au début de ce vingtième, peut, en comparant les deux mondes, posséder le recul nécessaire pour mieux percevoir les liens de causalité qui unissent, le passé, le présent, l'avenir, devenir sensible à la faible clarté qu'ils projettent sur ce grand mystère que constitue pour nous le déroulement implacable des lois cosmiques !

Il voit, en tout cas, que les progrès spectaculaires de la Science dans tous les domaines, en bouleversant les conditions mêmes de la vie, en élargissant à toute la planète des horizons précédemment bouchés, et bornés de toutes parts, en supprimant les distances entre les peuples et leur culture respective, en multipliant les rapports entre eux et en détruisant ainsi leurs préjugés réciproques, que ces progrès, dis-je, ont bouleversé du même coup les notions fondamentales qui passaient pour être les bases nécessaires, constantes, inébranlables, de toute civilisation. Les barrières religieuses elles-mêmes, qui enfermaient les peuples en des systèmes clos, opposés les uns aux autres, en ont été ébranlées. Or, chose curieuse, cet ébranlement eut pour effet de produire deux résultats opposés : d'une part, le scepticisme ou le nihilisme, généralisé dans les masses, lesquelles, versant dans un matérialisme excessif, ne rêvent plus désormais que plaisirs et jouissances en la vie ; de l'autre, il cristallisa plus profondément la foi traditionnelle au sein d'une minorité importante, celle-ci, sous l'emprise d'un complexe de peur et de sentimentalité mélangées, se couvrant du voile protecteur d'une tradition qu'il lui est interdit de discuter sous peine des sanctions les plus graves. Sans s'en douter, elle déforme et atrophie ainsi son mental !

Mais à des temps nouveaux, il faut une dispensation nouvelle, ou plutôt une adaptation nouvelle, un langage nouveau, pour traduire des vérités éternelles. Cette dispensation nouvelle, où la chercher, où la trouver ? Et où l'homme la chercherait-il sinon dans les profondeurs cachées, inconnues, de sa propre nature, de sa propre conscience orientée vers le Divin ?

Que l'on ne croie pas, pourtant, que l'auteur méconnaisse ici ou rejette les valeurs anciennes, qu'il renie les enseignements apportés au monde par les grands Êtres historiques du passé, le Bouddha et le Christ, lesquels demeurent pour lui ces grands Maîtres respectés, vénérés, d'une Sagesse éternelle.

Mais, en faisant toutes réserves sur la qualité de « Dieu incarné » dans le sens majoré où la théologie ultérieurement entendit le mystère de Jésus, il est une qualité que ces deux grands Maîtres possédaient à un titre égal et que nul ne pourrait leur contester. C'est la qualité d'homme. Ils furent tous deux en effet des hommes, des hommes admirables, des hommes divins et leur exemple, comme leur présence parmi nous, fut la preuve vivante, éclatante, qu'il nous est désormais interdit de douter, de désespérer jamais, de cette humanité qui les a produits. Ils nous ont dévoilé des possibilités humaines. Revenons donc à l'homme, et à son mystère. Il semble de plus en plus aujourd'hui que l'âge théologique, ainsi que l'appelait Auguste Comte, soit irréversiblement sur son déclin, autrement dit périmé, dépassé. Aux siècles futurs de l'âge nouveau, où nous entrons, le formalisme extérieur des Églises subira des transformations profondes. L'anachronisme parallèle de la doctrine, du langage, des rites, de la tenue vestimentaire, tout cet archaïsme hérité des temps primitifs et du Moyen-âge, disparaîtra graduellement, ainsi aussi, hélas, en dépit de ses splendeurs liturgiques, ce cérémonial religieux dont un littéralisme absurde a éclipsé, détruit, le symbolisme profond et poétique qui le justifiait.

L'auteur de ce livre, en relatant sa propre expérience, s'est donc référé à cette vérité humaine, à la fois sublime et de bon sens, que formulait le poète Robert Browning, concernant la destinée de l'homme.

« Both love and reason alike pass through stage after stage, always away from the particularity of selfishness and ignorance into larger and larger cycles of common truth and goodness, towards the full realisation of knowledge and benevolence, which is the inheritance of emancipated man. »

Avec toute l'humilité que lui inspirent sa faiblesse et son ignorance, l'auteur croit en effet que l'amour et la raison sont les deux flambeaux mis en tout homme pour assurer son ascension vers les cimes, vers le dépassement nécessaire de l'homme. Et telle est la raison pour laquelle, après quelques souvenirs de jeunesse, et un itinéraire spirituel, deux chapitres de ce livre furent écrits, dont l'un consacré à « la science et le mystère », l'autre à l'amour, l'amour cet inconnu, seule force salvatrice d'un monde, divisé, hostile, et qui court à sa perdition.

De ce péril, nos contemporains ont-ils pleine conscience L'épée de Damoclès est à nouveau sur nos têtes et la pire menace à craindre serait la révolte du tiers-monde contre la faim et la misère, s'appuyant sur le communisme mondial pour monter à l'assaut de notre Occident, repu et jouisseur !

La frénésie de jouissance qui semble avoir saisi de nos jours tous les milieux, est sans doute un réactif contre l'extrême dépression que crée dans le monde une situation dangereusement explosive. Un publiciste français, Thierry Maulnier, soulignait récemment que le péril le plus grave n'était peut-être pas la bombe atomique, dont l'épouvante qu'elle éveille partout, écarterait peut-être la menace, mais, en fait, la révolution industrielle elle-même et ses progrès techniques, laquelle, avec ses gaz toxiques, ses engrais et ses poisons chimiques, corrompait chaque jour un peu plus notre espace vital, polluant l'air que nous respirons, empoisonnant la terre et les eaux qui nourrissent tous les êtres, entrant par le fait dans notre propre substance, circulant dans nos veines, pénétrant nos tissus.

Bien d'autres causes encore étaient signalées par l'écrivain : « des monstres », disait-il, « nés de nos pensées et de nos mains ». Une diminution de la longévité humaine, constatée depuis trois ans, et une prolifération inquiétante des cancers, seraient aujourd'hui comme les premiers symptômes, les fruits délétères, de notre civilisation pourrie.

Et le publiciste se demandait si, au lieu d'un âge d'or, ce n'était pas vers une fin d'apocalypse que nous marchions à grands pas !

Faut-il donc abandonner l'espoir, et toute voie de salut nous est-elle fermée ? Dans la nuit noire où nous nous trouvons, aucune lueur d'aube n'apparaît-elle à l'horizon ? Ou est-ce notre propre aveuglement qui demeure ici seul en cause ?

Tel est le problème qui se pose à notre conscience d'homme ! Et si le destin du monde ne peut être évité, que du moins la voie de libération de l'homme demeure ouverte à chacun. À chacun aussi de la trouver

CHAPITRE I

Éveil et cheminement d'une conscience

Le présent livre serait inintelligible au lecteur, et à l'auteur lui-même, sans quelques références à ses souvenirs d'enfance et de jeunesse.

Je fus élevé dans l'opulence d'un splendide domaine seigneurial. Que l'on imagine une grande demeure blanche, sans style, vaste quadrilatère de forme rectangulaire, entouré d'un parc admirable de dix-huit hectares, dessiné à l'anglaise, avec ses vastes pelouses et ses ombrages, sillonné d'allées nombreuses, menant à des massifs floraux et décoratifs, avec son étang fait de deux grandes pièces d'eau et dont les bras sinueux, tel un poulpe géant, ceinturaient en les découpant en presqu'îles, en les isolant, des terrains qui, creusés en terriers, ombragés de sapins et de grands arbres, servaient de refuge aux lapins et aux oiseaux. Quant au château lui-même, c'était, je l'ai dit, une immense bâtisse blanche, ornée de six grandes colonnes de pierre de taille avec chapiteaux corinthiens, montant jusqu'au toit et formant le balcon du premier étage. Dans le bas, un perron, avec large escalier de pierre, menait à l'entrée du château, celle-ci gardée par deux imposants lions de bronze, couchés sur socle surélevé. Une pelouse d'honneur, précédée d'une grille monumentale formaient l'entrée du domaine. Elle était flanquée à droite et à gauche de deux corps de bâtiments : d'une part un ancien pavillon de chasse ayant primitivement servi de pavillon de chasse aux Montmorency, de style Louis XVI, portant quelques vestiges de cette maison illustre, l'écusson gratté à la Révolution, mais soutenu encore par ses tenants, deux anges au naturel ; d'autre part, les écuries, selleries, remises, masquées par un grand rideau d'arbres qui les dissimulait aux regards et qui renfermaient parmi les équipages modernes, lourds et légers, quelque vieille voiture désuète, berline et calèche de cérémonie, qui dataient de l'Empire.

La façade arrière du château donnait sur les pelouses, les étangs, le grand parc. Elle était également ornée d'un large perron avec terrasse, des escaliers y menant formant triangle et garnis de grands vases de terre cuite, fleuris de géraniums, dont le rouge éclatant tranchait gaiement sur la blancheur éblouissante de la façade, orientée au clair soleil de Midi, et le vert émeraude de la grande pelouse où paissait un bétail noir et blanc, sur un fond romantique prêtant à la rêverie. Ponts rustiques et chemins sinueux aménageaient de tous côtés des promenades, des retraites et des coins d'ombre délicieux.

Aux alentours de l'habitation, les serres et l'orangerie entouraient la ferme, avec son jardin de fleurs, son pigeonnier rustique, ses dépendances, son chenil grillagé avec ses occupants de races variées pour la chasse, puis ses vergers, ses potagers, riches en légumineuses et en fruits succulents !

Au-delà du parc, et faisant face à la façade arrière du château, s'étendait une avenue rectiligne de trois kilomètres, traversant d'outre en outre les grands bois, flanquée perpendiculairement à droite et à gauche d'avenues secondaires, ce qui donnait à l'ensemble du domaine, par-delà son parc romantique, un air ordonné et classique. Dans la profondeur des bois s'offrait à nos goûts romantiques un lac de vingt-cinq hectares, aux recoins sauvages et pleins de poésie, où, autour d'îlots boisés, parmi les nénuphars et la forêt des joncs, s'ébattaient foulques et sarcelles, canards sauvages et poules d'eau, offrant à nos aînés les plaisirs enivrants de la chasse et de la pêche. C'était là, à mes yeux d'enfant, autant de joyeuses perspectives pour l'avenir. Mon âme n'avait pu s'épanouir encore aux aspirations de cette sensibilité supérieure, prenant conscience de la cruauté que comportent la plupart des jeux et plaisirs de l'homme.

Un autre test de cette sensibilité naissante me fut donné. Aux confins du parc, et le séparant de la chaussée publique, il y avait un vaste enclos, traversé par un bras de l'étang et planté d'un petit bois de haute futaie, où paissait tranquillement un troupeau d'une trentaine de daims d'Écosse, dont l'aspect, à la fois familier et farouche, égayait le paysage et dont le comportement, différant suivant l'âge, le sexe et les saisons, éveillait ma curiosité d'enfant et attisait ma passion naissante pour l'histoire naturelle. Périodiquement un jeune cerf devait être abattu lorsque le nombre des mâles les mettait en rivalité, ou que l'agressivité de l'un d'eux devenait une menace pour l'hégémonie du chef. Grande joie, grand émoi aussi, parmi notre marmaille de garçons et de filles, attirés et rebutés à la fois par l'attrait et la cruauté du spectacle. Accompagné par un des gardes, un de nos oncles se chargeait de l'opération. Il s'agissait au préalable d'isoler par des appâts de nourriture la victime désignée. Puis, un coup de feu retentissait, fracassant, dont l'écho se répercutait sur le bois voisin, la bête s'affalait râlant, et tout le troupeau dévalait sur la plaine en un galop affolé ! Pour nous, nous demeurions troublés par ce qui nous apparaissait un peu comme un assassinat commis avec ruse et trahison. Mais, quelques jours après, un rôti au fumet prometteur venait effacer toute trace de scrupules délicats et de remords.

Dans le voisinage plus immédiat du château s'ordonnaient les parterres fleuris, les berceaux romantiques, les allégories mythologiques, les bosquets odorants ; le tout de nature à nous faire vivre dans un paradis de rêve, bien loin des réalités du monde, dont les misères nous étaient cachées. Sans doute notre présente civilisation a réformé beaucoup des injustices d'antan : elle a amélioré considérablement le sort matériel des classes laborieuses, mais elle a aussi pourri leur âme, et qui pourrait nier que la haine des classes ne soit plus forte aujourd'hui dans le peuple qu'elle ne le fut jamais dans le passé ? En tout cas, et si loin que je me les rappelle, c'étaient des sentiments mutuels d'affabilité, de gentillesse et d'entraide aux gens dans la peine ou la nécessité, qui caractérisaient dans le vieux temps les rapports habituels entre les châtelains et les populations villageoises qui se trouvaient à leur service ou vivaient à la ronde.

Toutefois, ce qui marqua surtout mes souvenirs d'enfant au plus loin que je me les rappelle, ce fut, à côté des joies intimes d'un foyer maternel, à peine entrevu et trop vite disparu, bien plus encore que l'opulence et les agréments de l'immense domaine, plus même que l'ambiance de jeunesse de ses occupants, ce fut, dis-je, l'attraction d'une grand-mère, adorée et admirée de tous, se prodiguant dans les œuvres de la commune qu'elle avait créées, une école d'enfants tenue par des religieuses, un hospice pour vieillards, un atelier de broderies pour jeunes filles et, d'autre part, l'infinie douceur des impressions de la nature qui submergèrent et extasièrent mon âme d'enfant : les effluves mystérieux des printemps dans nos Flandres, la pureté et la douceur de l'air ambiant, l'épanouissement des fleurs multicolores dont l'éclat, la variété, la beauté éveillaient en moi d'indicibles émotions, en même temps que les mille parfums subtils qu'elles exhalaient me plongeait dans un océan de délices ; bref toutes ces merveilles et splendeurs que déroule le cours mystérieux des saisons, que nos yeux blasés d'homme regardent à peine, mais qui troublent à l'extrême l'âme vierge d'un enfant sensible.

Les beautés de la nature en effet éveillent en nous des aspirations secrètes et nous transportent en des régions que l'on ne peut qualifier que de divines. Bien avant l'âge de pouvoir la formuler, je sentis latente en moi-même la vérité profonde exprimée par le poète Browning, lorsqu'il proclame que « la nature est surnaturelle ».

Le temps passa et avec lui l'incubation de l'enfance. J'avais perdu ma mère, très jeune, quatre ans à peine. Je l'avais connue juste assez pour la pleurer. Je la regrettais profondément, amèrement, inconsolablement. Tout enfant, elle était déjà pour moi ce qu'elle demeura toute ma vie dans mon

souvenir : un modèle parfait, idéal, de bonté, de grâce, de beauté... et, aujourd'hui, je puis ajouter, d'intelligence et de sainteté, après avoir pris connaissance des mémoires intimes qu'elle a laissés et qui m'ont appris à mieux apprécier encore cette âme d'élite.

Je demeurai donc avec un père trop solennel : bon, mais sévère et distant, réservé et plongé dans ses dévotions, livré moi-même aux soins d'une gouvernante pour ma première instruction, vivant avec mes frères et sœur, cousins et cousines, et sous la haute surveillance et direction de l'aïeule, grande et noble dame, je l'ai dit, bienfaitrice insigne de la commune, modèle parfait de la châtelaine, pleine de bonté, de dignité, d'autorité, qui dirigeait avec maestria son magnifique domaine, son immense famille et ses nombreux serviteurs.

Mes souvenirs d'enfance c'est, en fait, en dehors des joies exaltantes de la nature, le milieu riche, animé, vivant, d'un monde oisif et périmé : ce sont les réceptions et les dîners magnifiques, les grandes parties de chasse, les paper-hunts, les hôtes hébergés, les visites aux somptueux châteaux du voisinage, les brillants équipages au temps où l'automobile n'existait pas encore, bref toute une existence joyeuse, facile, ignorante des problèmes de la vie (en dehors de quelques parents âgés, investis de hautes fonctions publiques), existence dont le caractère futile et illusoire échappait à mes yeux émerveillés par le clinquant des fêtes et tout entier livré à la joie de vivre. Il y avait bien journallement quelques heures de classe et de contrainte, mais la détente au dehors n'en était que plus appréciée et fêtée.

Mais je dus bientôt sortir de ce paradis terrestre pour entrer au collège. Tout ce qu'une sensibilité d'enfant délicat – car j'étais de complexion faible et délicat de santé – peut souffrir d'un tel changement de milieu physique et moral, d'un tel bouleversement dans les habitudes, la discipline de vie, les relations, je le souffris cruellement. Changement de milieu et changement dans le temps aussi. Je me trouvais en effet brusquement transporté en plein moyen-âge. À la joyeuse, familiale et aristocratique demeure, était substituée sans transition, sans préparation aucune, une magnifique mais sombre et sévère abbaye bénédictine, située dans une nature grandiose mais sauvage, que je jugeai désertique et sombre, dans un pays ignorant encore tout confort, qui ne connaissait ni chemin de fer, ni électricité. Les cloîtres du monastère étaient à peine éclairés aux extrémités par de faibles lumignons, jetant leur clarté blafarde dans leur solitude glacée. Au dehors, le climat plus rude avait prématurément jauni et terni – on était au début d'octobre – la végétation que, la veille encore, j'avais quittée verte et riante dans les Flandres. Le temps était à l'unisson ; sombre et brumeux : une pluie fine tombait sur la terre comme les pleurs sur mon âme éperdue d'enfant abandonné. Les moines du monastère étaient allemands pour la plupart, deux ou trois français, quelques-uns belges. Le style de l'imposante bâtisse, en forme de quadrilatère entourant un préau, était d'un néo-gothique sévère. Le bâtiment scolaire n'étant pas encore construit, les élèves étaient logés dans le corps même de l'abbaye. Le dortoir était relégué dans les combles et les gosses que nous étions tous encore, dont l'heure du lever était fixée à cinq heures, étaient violemment réveillés chaque matin, dès avant quatre heures, par une formidable sonnerie de cloche mise en branle au-dessus de nos têtes. Le régime nous paraissait rigide, la discipline sévère, la nourriture spartiate, les pères en général bons et compréhensifs. Néanmoins, ce changement de vie fut cruel à l'enfant que j'étais et jamais ne s'effacera de ma mémoire le sombre désespoir qui m'envahit à la pensée que j'étais désormais prisonnier pour sept ans – une éternité à cet âge – dans une geôle affreuse. La seule consolation pour moi fut la présence à mes côtés de mon propre frère – qui était plus que mon frère, mon meilleur ami que je devais avoir l'irréparable malheur de perdre trente ans plus tard durant la première guerre, victime de la barbarie germanique et à la suite d'un drame affreux.

Le temps passa. L'accoutumance et les bons camarades effacèrent graduellement mes pensées noires, mon amertume et mes regrets. Tant il est vrai que nos impressions sont surtout fonction de notre état d'âme intérieur, bien que les hommes, ignorant cette loi psychologique, inversent le problème en laissant leur physique dominer le moral dans la conduite de la vie. À leur dépens donc !

Sans doute, ces sept années de collège ne se passèrent pas pour moi sans épreuves nouvelles, sans difficultés, sans drames même, mais comme ceux-ci, pour avoir influencé dans une certaine mesure mon émotivité, ma formation morale et ma vie ultérieure elle-même, furent néanmoins sans effet sur l'évolution de ma pensée religieuse, je crois pouvoir les passer. Je laisse donc le voile recouvrir ces années pour en arriver à la dernière, l'année de ma rhétorique. Celle-ci qui marqua la fin de mes humanités et ma sortie du collège, se signale rétrospectivement par un événement fort anodin en apparence, mais qui, par ses conséquences, joua un rôle dans ma vie et doit être considéré comme un préalable au tournant décisif qui survint plus tard dans l'évolution de mes idées. J'allais quitter définitivement cette ambiance qui m'était devenue familière et amicale du collège, pour aborder mes études universitaires à Louvain. Très religieux, très croyant de nature, je sentais pourtant, contradictoirement en quelque sorte, sommeiller en moi une tendance fortement rationaliste, et qui n'en faisait pas moins, et au même titre, partie intégrante de ma nature congénitale. Sans doute, je rejetais tout doute contre la foi, ceci par confiance, par tradition, par éducation familiale, par convenance aussi, n'attachant pas la moindre importance à ces doutes superficiels qui effleurent l'esprit, sont considérés comme étrangers à nous-même et attribués alors aux suggestions du malin. Mais la semence rationaliste se développe quand elle trouve un terrain favorable. Et ce terrain favorable fut pour moi le cours d'apologétique du Père Duvisier, S. J.

J'avais, de prime abord, suivi ce cours sans y prêter beaucoup d'attention. En y regardant de plus près, au cours de ma dernière année, le soin que prenait le bon père pour défendre la foi contre les attaques des incroyants, les arguments mis en avant pour justifier les légendes naïves de la Bible au lieu de les prendre tout simplement dans un sens symbolique qui les rendrait acceptables, m'avait fortement troublé, rendu un instant hésitant. Aussi, je me souviens que sur le point de quitter la noble abbaye, je me trouvais me formulant à moi-même, devant ma conscience, cette promesse que je jugeai héroïque sur le moment et qui me paraît aujourd'hui avoir été prémonitoire : « Je suis catholique ; je quitte l'école, fidèle à la foi de mon enfance, à la foi de mes ancêtres. Toutefois si, dans le cours de ma vie, il m'arrivait de rencontrer une Vérité qui me parût supérieure, de formulation plus haute, plus éclatante, je ne croirais pas pouvoir m'y soustraire, je ne fermais pas les yeux à sa lumière, je n'hésiterais pas à lui donner mon adhésion », car le plus grand crime dans la vie, pensais-je alors, c'est de refuser la lumière qui nous est offerte. Une telle occasion perdue ne se représente sans doute plus, sinon avant bien longtemps. Dès ce moment donc, et sans m'en douter, j'adoptais d'intuition la vieille formule sanscrite : « Satyan nasti paroh Dharma ». « Il n'y a pas de religion supérieure à la Vérité », formule que je devais rencontrer vingt ans plus tard, lorsque j'adhérai à la Société théosophique.

Ce terrain, favorable à l'épanouissement en moi d'une foi plus libre, plus haute aussi, ne tarda pas à se trouver sous mes pas. Je me retrouvais dans le cadre et l'ambiance de mon enfance, y retrouvant du même élan cette joie suprême, cette paix divine, que déversent dans l'âme les beaux décors d'une nature inspiratrice. Sous l'effet de la chaleur de juillet se dégageait des sous-bois une fraîche odeur de feuillage mouillé et la brise m'apportait les parfums plus capiteux des buissons sauvages et des parterres fleuris, dont les fines essences embaumaient l'air sur toute la campagne environnante. Au ciel s'étendait l'immense voûte azurée où l'air et la lumière vibraient silencieusement sur le mystère universel de la Création. L'invisible présence Divine me paraissait sous-jacente à ce silence

impressionnant de la Nature vivante ; elle me suffoquait, me laissait sans voix.

Mais soudain, je reçus un choc terrible. Je devins la proie d'une idée désolante, terrifiante. Et j'en fus d'autant plus abattu, terrassé, que c'est au plus fort même de cette extase, éveillée en mon âme par la lumière, l'air pur et les effluves enivrants de cet été merveilleux, que je me sentis brusquement atteint par un vide affreux, par une idée qui envahit soudain mon cerveau, le glaça, me plongeant dans le désespoir où peut nous laisser l'écroulement d'une foi profonde. Minute tragique et dont je me souviendrai toujours car ces répercussions devaient bouleverser toute ma nature mystique et sensible. Cette idée affreuse qui me saisit, sans que je pusse sur le moment lui rien opposer, était que toute cette Nature même dont les splendeurs comblaient mes sens émerveillés et pénétraient jusqu'au plus intime de moi-même, n'avait en réalité qu'une apparence illusoire, était vide de Dieu, qu'elle n'était, aux dires mêmes des théologiens, qu'une création artificielle que Dieu fit de rien et qui demeurerait entièrement étrangère à son Être infini. L'univers immense n'était plus dès lors qu'une vaste nécropole que la Volonté divine agitait sans doute, faisait se mouvoir, mais dont Dieu Lui-même était absent, qui était privé de tout caractère divin propre. Une immense illusion nous aveuglait donc quant aux profondeurs réelles de la Nature. Nous étions en fait le jouet de nos sens abusés : Je me voyais contraint de répudier dès lors mes vues hérétiques. Le monde admirable de la terre, du soleil, des étoiles, n'était plus les cellules de ce grand corps vivant de Dieu même, mais une création factice, une vaste mécanique ajustée du dehors par le divin Horloger !

Image enfantine, conte à dormir debout, il nous fallait pourtant l'admettre. Dieu n'était plus cette Unité transcendante de l'Être et la Nature une expression temporelle de Lui-même. Non, Dieu demeurerait étranger à la Nature, y demeurant seulement par un effet de sa Grâce surnaturelle ; Dieu était relégué dans un extra-naturel inimaginable à nos esprits, infiniment éloigné de nous, bien qu'on le déclarât tout près.

Une telle vision des rapports entre Dieu et le monde, entre un Dieu auquel aspirait de toutes ses forces mon âme mystique, et cette Nature merveilleuse que je respirais et à laquelle j'adhérais par toutes les fibres de mon être, parce que je la croyais, que je la sentais divine, la vision théologique de tels rapports, dis-je, me parut être un monstrueux blasphème. Ce dualisme entre Dieu et le Monde, que l'on proclamait irréductible, me remplissait non seulement d'horreur, mais d'angoisse, d'amertume, de tristesse profonde. Et pourtant il fallait y croire. Comment exprimer le désespoir intime, le désarroi profond, qui résultait au fond de moi-même, de l'écroulement subit de cette Vérité que je sentais pourtant vivante en moi, l'Unité essentielle de Dieu et du monde – le monde vêtement périodique, temporel de l'Être éternel – vérité que je me voyais contraint d'abandonner parce qu'on m'assurait qu'elle était l'erreur, l'hérésie, mot terrible !

Bien entendu, au choc de cette révélation, si ma foi romaine chancela un instant, elle ne sombra pas. Le coup porta néanmoins profondément. Puis les années passèrent. Cinq années passées à l'université catholique de Louvain ; philosophie et droit, furent une transition, un dérivatif à des doutes toujours latents mais délibérément rejetés. Je me trouvais dans une ambiance où les joies et plaisirs de la jeunesse s'allient parfaitement, harmonieusement, avec le sérieux des études et de la vie, pour maintenir un suffisant équilibre en notre âme. Puis ce temps d'euphorie passa, et la vie se présenta avec sa rigueur habituelle, ses épreuves, ses difficultés, ses incertitudes pour tous, mais surtout ses angoisses pour qui, soudain, prend conscience de son inaptitude à la vivre telle qu'elle se présente à lui. Je me sentais sans goût, sans aptitude aucune, sans disposition spéciale pour une carrière quelconque, incertain de la route à suivre, de ma destinée ; de surcroît d'une nature timide, et progressivement désaxé par un isolement

qui, bientôt, devint total. Ma grand-mère avait disparu la première, puis ce fut le tour de mon père, puis mon frère, avec qui j'avais réorganisé ma vie, se maria ; la société mondaine que je fréquentais m'écœurerait par son oisiveté, sa médiocrité, la futilité de ses propos, sa nullité totale. Ma timidité naturelle, ma santé, mes goûts, s'étaient rebiffés à la carrière diplomatique où des parents très huppés avaient voulu me lancer. Désir et vocation me manquaient pareillement de briller, de paraître. Toutes mes aspirations allaient vers le bonheur intime d'une existence partagée, mais studieuse, méditative, effacée.

Pour fuir la dépression, le découragement qui m'envahissaient de plus en plus, je voyageai : croisière en Méditerranée vers les pays du Levant, Grèce, Mont-Athos, Constantinople, Brousse, Troie, la Sicile ; je passai quelques hivers sur la Côte d'Azur et l'Italie ; une année, mon frère partant avec sa femme pour l'Égypte, je me joignis à eux. Je me sentais profondément attiré par tout ce passé mystérieux des antiques civilisations méditerranéennes : les beautés artistiques de la Grèce, les monuments impressionnants de l'Égypte, tous ces restes prestigieux et splendides des temps révolus et des mondes disparus exerçaient sur moi une fascination irrésistible, mais ce qui m'attira plus que tout, ce qui troubla mon âme, ce fut le Mystère de cette Sagesse secrète, cachée à la foule derrière la lettre des religions officielles et des mythologies enfantines ; c'était cette surhumaine et divine Vérité dont la connaissance, dissimulée sous le voile des symboles et des Mythes, était réservée, disait-on, aux prêtres des temples antiques et aux initiés des Mystères en état d'en percevoir la lumière. J'avais emporté en voyage, dans mes bagages, le livre d'Édouard Schuré : « *Les grands Initiés* », et bien que je fusse loin d'adhérer à toutes les idées de l'auteur, ce livre devint pour moi un véritable livre d'initiation, car il fut le premier qui me menât aux abords de cette science de l'ésotérisme universel des religions. Il m'apportait comme une révélation nouvelle ou plutôt ouvrait une fenêtre secrète en mon âme par où une lumière plus haute pouvait entrer. Quelle lumière ? Les vérités que recèlent les religions antiques de l'Égypte, de l'Inde, de la Chine, de l'Iran, de la Grèce, rejoignaient celles que nous avaient apportées le Judaïsme et le Christianisme, dans une synthèse supérieure qui les éclairait toutes, en harmonisant leurs aspects différents et complémentaires. Et cette synthèse supérieure, qui n'avait rien d'un amalgame syncrétiste de doctrines disparates, ne pouvait être le fruit d'un enseignement livresque mais résulter d'une ouverture intérieure de l'âme, c'est-à-dire d'une initiation que chacun devait acquérir en soi-même en s'ouvrant intérieurement à la Lumière. Sans doute le Soleil extérieur est la condition nécessaire pour la croissance, la floraison, la fructification de la végétation. Mais ce n'en est pas moins la force intérieure de la plante elle-même qui la fait grandir, fleurir et fructifier sous l'action vivifiante du Soleil. Telle est aussi la force de croissance et d'épanouissement intérieur de l'âme à l'Unique Lumière de la Vérité divine, diffusant ses rayons diversement colorés à travers tous les âges et sur tous les peuples de la terre.

On se demandera comment, de nature mystique, élevé dans une atmosphère familiale de piété sincère, imprégné depuis ma tendre enfance de la foi ancestrale, traditionnelle, placée, par après, dans un milieu monastique sévère et entouré de maîtres accomplis, ayant terminé mes études à Louvain où j'avais suivi les cours de philosophie de l'éminent Mgr Mercier, le futur cardinal, comment, dis-je, j'ai pu dévier du conformisme de ma foi première. Mais, pour moi, il ne me fut pas possible de considérer comme une déviation ce qui m'apparut au contraire comme un élargissement de cette foi, comme un accroissement merveilleux d'air et de lumière, comme une révélation, une illumination, qui transforma et exhaussa mon âme, la remplissant de plus d'amour, de plus d'intelligence, de plus de volonté, qualités qui, toutes, ne m'appartenaient qu'à un degré fort médiocre et qui me furent, par suite, comme insufflées des profondeurs de moi-même, car c'est au tréfonds de soi qu'il importe de rechercher Dieu et sa Grâce. L'Évangile nous le dit : « Le Royaume des Cieux est au-dedans de vous », et l'expérience mystique le

confirme : « Je te cherchais vainement hors de moi, ô mon Dieu », s'écrie Saint- Augustin, « et je ne te trouvais pas, parce que tu étais en moi ». Dieu est le Centre ineffable de toutes choses et de nous-même. À nous, de le découvrir ?

Je dirai comment ma foi nouvelle ne fut pas en opposition mais en conjonction avec ma foi ancienne, comment elle fut, pour moi, l'esprit illuminant la lettre. Approfondir, élargir sa foi, ne pouvait être la trahir ! Quoiqu'il en soit, on comprendra comment un tel renversement de l'âme ne peut s'opérer par le miracle soudain d'une de ces conversions subites, où un élan du cœur, l'explosion du sentiment, fait se taire toute exigence de l'esprit. Il requiert au contraire un long temps de recherches, d'hésitations, de méditations, de prières. C'est un temps de maturation qui comporte des phases d'incertitude et d'angoisse, un long périple souvent de peines et de souffrances, mais traversé par des éclairs de lumière et les ondes d'un merveilleux réconfort. Il n'est pas possible de redire les étapes parcourues, ni les méandres que suit l'âme chercheuse en quête du Divin. Les processus de la pensée comme les événements eux-mêmes, tout paraît agencé dans l'ombre par quelqu'un de plus fort que nous. Le plus souvent l'homme ne va pas là où il voudrait aller, et ce sont les événements qui le mènent, malgré lui parfois, sur une voie qu'il voulait éviter, mais que lui assigne le Maître inconnu. Et ce n'est pas alors une révolte orgueilleuse de l'esprit, ni l'aberration d'une imagination déréglée qui le fait agir, mais un impératif catégorique intérieur auquel il ne peut se soustraire. Pour sembler être les voies du démon, les lois dites du hasard sont parfois celles de la Providence, et j'ai la conscience très nette que dans les heures les plus noires de ma vie, ces lois dites du destin sauvèrent de la perdition un homme près de sombrer dans l'abîme.

Ce n'avait pas été seulement la seule inquiétude métaphysique en effet, le seul tourment spirituel, qui m'avait agité et bouleversait mon âme. Entre-temps aussi, une épreuve physique, la plus lourde, la plus inattendue, la plus éprouvante, était survenue, qui m'avait accablé, abattu, jeté littéralement par terre.

J'avais 25 ans, le siècle naissait à peine, lorsqu'un mal, anodin en apparence et auquel la Faculté elle-même n'avait pas attaché d'importance, dégénéra bientôt en affection interne grave, qui nécessita par la suite de longs traitements, aussi déprimants que douloureux. Sombre et cruelle géhenne dont je ressentis toute ma vie certains effets, tant moraux que physiques. Guéri après deux ans, il me fallut un temps plus long pour renaître à une vie normale. Entre-temps encore et au plus fort de ma détresse, je rencontrai comme par hasard quelques maisons amies, accueillantes, providentielles, qui me furent une aide précieuse, un dérivatif nécessaire à mon infortune, à mon isolement. Elles me donnèrent fréquemment l'illusion du foyer manquant, par les prévenances dont elles m'entourèrent, le charme simple de leur accueil, la sincérité d'une affection qui ne se démentit jamais !

Mais, le siècle avançait et bientôt ce fut la guerre de 1914. Le monde entier ployait, gémissant sous l'effroyable hécatombe, sous le poids des deuils et des misères qui s'en suivaient, chacun ayant sa part, grande ou petite, des malheurs publics et privés. Ce temps d'infortune générale fut principalement marqué pour moi par une autre épreuve, la mort dramatique de mon frère, l'ami le plus cher de ma vie, mort affreuse, dont j'ai dit un mot plus haut et qui me laissa à jamais inconsolable.

Cher frère ! Mélancolique souvenir ! Dans le calme exquis des beaux soirs d'été, devant le merveilleux spectacle des cieux étoilés, nos âmes s'épanouissaient de concert dans l'extatique douceur du même rêve partagé, devant ce mystère des mondes méconnus, imaginaires à nos esprits débiles, mais qui n'en existaient pas moins, réels, par-delà nos rêveries.

Puis, bientôt, ce fut la libération avec toutes les illusions qui aveuglaient les esprits, les espoirs fallacieux d'ère nouvelle et d'âge d'or !

Je n'avais certes pas laissé passer ce long temps d'épreuves sans poursuivre plus avant mes recherches, mes études obstinées dans le domaine philosophique et religieux. L'énigme de la vie et de la destinée humaine se faisait plus âprement sentir à la suite du cataclysme et des malheurs qui frappaient le monde entier, différenciant à l'extrême, selon une mystérieuse balance, le sort particulier des peuples comme celui des familles et des individus, et dévoilant à chacun le fond secret de lui-même, qu'il ignorait le plus souvent. D'où venions-nous ? Où allions-nous ?

C'est à ce moment que l'avidité inquiète de ma pensée, ma soif de plus de lumière, de plus de vérité, me fit désertier la carrière du droit pour m'orienter vers les philosophies de l'Inde, et ce fut bien vite pour moi l'heure d'une fatidique révélation. Les grands enseignements que je recueillis dans ces livres inspirés, que sont la Bhagavad Gîtâ et les Upanishads, principalement, répondaient à ce point à mes aspirations les plus secrètes, que je les absorbais comme l'éponge absorbe l'eau. C'était pour moi comme une sagesse retrouvée que je récupérais soudain du fond des âges. Elle exerça une telle fascination sur mon âme qu'aucune puissance au monde n'eût été capable de m'en détourner. Elle m'expliquait à moi-même mon être, ma destinée. Et cette sagesse me paraissait, de surcroît, étrangement voisine de celle que j'avais entrevue dans mon périple antérieur autour du monde méditerranéen. La synthèse entre les deux m'apparut plus lumineuse encore, quand, prenant contact avec la Société théosophique, je découvris dans « *la Doctrine secrète* », de H. P. Blavatsky, une somme monumentale de cette Sagesse même, telle qu'on pouvait la percevoir cachée derrière les mythes, les symboles et les mystères de toute l'Antiquité.

H. P. Blavatsky, femme remarquable, indignement vilipendée, outragée, calomniée, fut en réalité une personnalité exceptionnelle, une grande âme, vénérée par tous ceux – et parmi eux il y eut nombre d'esprits éminents – qui la connurent intimement et, vivant côte à côte avec elle durant des années, purent percer une écorce un peu rugueuse et une nature parfois imprudemment enthousiaste, pour découvrir le fond de son âme noble et magnanime. Unanimement, ils témoignèrent en sa faveur et protestèrent avec indignation contre le flot des calomnies haineuses sous lesquelles on s'efforça de la discréditer et de l'abattre. Ce n'est pas d'ailleurs sur des ragots, des propos malveillants, des rapports mensongers, qu'il importe de juger cette femme exceptionnelle ; ce n'est pas davantage sur quelques erreurs qu'elle put commettre, sur quelques apparences qu'elle laissa s'accréditer ni même sur ces fameux pouvoirs psychiques qui stupéfièrent ses contemporains, mais furent contestés. C'est par son œuvre qu'il nous faut la juger, œuvre colossale, d'immense érudition, que cette femme, qui n'avait reçu qu'une instruction moyenne, nous apporta et dont elle attribua d'ailleurs toute l'inspiration à ses Maîtres tibétains, dont elle se proclamait très humblement l'interprète, la porte-parole.

Ayant donc personnellement vérifié combien les attaques et accusations lancées contre H. P. B. étaient injustifiées, ébloui, d'autre part, par son œuvre maîtresse et par la dialectique puissante de ses autres écrits, séduit, ultérieurement, par l'éloquence admirable et la sagesse de cette autre personnalité remarquable que fut Annie Besant, qui avait succédé à H. P. B. comme présidente de la Société théosophique (j'avais lu ses écrits et assisté à ses grandes conférences de Londres et de Paris, prononcées devant des auditoires de milliers de personnes), je me rapprochai de la Société théosophique et en devins, après quelques hésitations, membre actif. Dès lors, ma vie prit un autre cours. J'avais trouvé un but. J'assistai à des congrès, je donnai des conférences, j'écrivis dans la suite des brochures, des livres. Et si une plus grande part de mon temps et de mes activités ne put être consacrée à cette vocation

nouvelle que je me sentais, ce n'est pas, certes, mon zèle de néophyte que je puis incriminer, mais les entraves paralysantes de ma vie personnelle, précisément ce que l'Inde nomme le « Karma » de l'homme, la destinée propre à chacun.

J'ai dit comment le germe qui, en se développant, devait constituer le drame de ma vie, avait eu son point d'émergence dans une expérience marquante de ma jeunesse. D'avoir vu dénier à la nature, dont je subissais le charme envoûtant, son Principe divin pour en faire une simple création d'un Dieu étranger à elle-même, avait suscité en moi une révolte profonde. Je retrouvai un terrain plus favorable encore à cette révolte, lorsque je rencontrai les Écritures sacrées de l'Inde, qui proclamaient magnifiquement l'immanence du Divin en l'Univers même. La multiplicité des êtres était inséparable de l'Unité transcendante du Tout cosmique. Cette vision du Réel – qualifiée à tort de panthéisme [1] –, me valut l'anathème de Rome, sans pouvoir néanmoins me détacher du vrai catholicisme, c'est-à-dire de cette Église universelle des hommes de bonne volonté que Jésus voulut fonder, si nous en jugeons par les rapports qu'il eut personnellement avec le Samaritain, la Cananéenne, le centurion romain, sur lesquels, sans se soucier de leurs croyances particulières, il répandit son amour et ses bienfaits.

Cette rupture avec Rome – rupture unilatérale, car c'est Rome seule, en fait, qui m'éjectait de son sein – me fut extrêmement pénible, car ce n'était pas seulement pour moi un abandon des traditions et des souvenirs de mon enfance, mais une rupture de liens fort anciens qui, dans une circonstance mémorable particulière, avaient relié ma famille avec la capitale officielle de la Chrétienté.

Dès le début du XIII^e siècle, en effet, un ancêtre direct, qui avait épousé la propre nièce d'Henri I, duc de Brabant, et de son frère puîné, Saint-Albert de Louvain, avait eu de ce mariage huit filles et sept fils. À cette époque féodale, les fils de famille s'engageaient comme pages ou gentilshommes au service des souverains et des princes de l'Europe, mais les filles il fallait les doter. Comme le pieux chevalier se trouvait en peine de le faire (il appartenait lui-même à une génération de dix-sept enfants, huit filles et neuf fils, dont sept furent chevaliers, nous dit la vieille chronique), il eut l'ingénieuse idée de transformer son castel en prieuré de l'Ordre Norbertin, ordre récemment créé par Saint-Norbert, et d'y mettre ses huit filles comme moniales. Idée pour le moins originale, mais à laquelle l'Abbé de l'abbaye de Parc, ne se souciant pas d'avoir un monastère de femmes sous sa juridiction, s'opposait formellement. Sans se décourager, mon ancêtre s'en fut en appel auprès du Pape et, grâce à l'appui du duc, obtint gain de cause. Le prieuré fut fondé en l'an 1219, et, protégé par les largesses ducales, vécut six siècles, pour être détruit à la Révolution Française. Une plaque commémorative rappelle aujourd'hui encore cette fondation, sur un dernier mur subsistant. En rompant donc avec Rome, je rompais avec la tradition la plus ancienne de ma famille. Et, pourtant, que pouvait-on me reprocher ?

Les théologiens eux-mêmes nous disent que Dieu est ineffable, indéfinissable, qu'on ne peut le concevoir, ni l'exprimer et Saint-Thomas d'Aquin, après cette proclamation d'agnosticisme, déclare qu'il nous faut tout de même lui attribuer la personnalité et toutes les qualités humaines, mais « par voie d'analogie, de suréminence et de transcendance » (« *Agnosticisme et anthropomorphisme* », par le Père Sertillanges).

Mais si Dieu n'a aucun rapport de nature avec l'homme et l'univers, qu'est-ce qui justifie alors qu'on reconnaisse en Lui, même par voie d'analogie et de transcendance, des qualités humaines ou

1 On peut dire du Monisme de l'Inde ce que Guyau écrivait des opinions panthéistes de Victor Hugo : « Le panthéisme même n'est chez lui qu'une expression de la Nature qui n'exclut pas le Moi de Dieu. »

naturelles ? Ne sont-ce pas là autant de divagations de notre esprit, de nos imaginations dérégées, sur un sujet au-delà de leur portée ? La thèse contradictoire des théologiens sur la Nature divine, c'est donc tout simplement de l'anthropomorphisme, transposé sur le plan métaphysique. L'infini ne se formule pas. Un Dieu défini est un Dieu fini, remarque Eliphaz Levi, Au surplus que peuvent bien signifier des qualités humaines attribuées à Dieu par voie de suréminence et de transcendances ?

Ou bien elles signifient encore quelque chose à notre esprit et alors nous retombons dans cet anthropomorphisme que l'Église condamne.

Ou bien elles ne signifient plus rien à notre entendement et alors nous retombons dans cet agnosticisme que l'Église condamne également.

Notre esprit ne peut donc concevoir l'Absolu, ni notre langage l'exprimer. Mais peut-être peuvent-ils souligner la contradiction et l'absurdité des propositions que l'on soumettait à notre foi aveugle.

Si l'Infini s'oppose au Fini, Dieu au Monde, par une contradiction totale, une opposition irréductible, de leur nature respective, la création elle-même devient un non-sens, une impossibilité radicale, aucune commune mesure ne pouvant rapprocher le Créateur de sa Créature. L'abîme de l'infini, de l'éternel, séparant à jamais leur nature, leur être, leur substance, comment pourraient-ils, l'un par rapport à l'autre, être dans cette relation de cause à effet qu'implique le terme de création ? Le Créateur parfait est sans rapport possible avec un monde imparfait, sans rapport concevable avec nous.

Poursuivons l'argument. Si l'homme est l'univers en miniature, comme l'affirmait la Sagesse antique, alors nous pouvons logiquement appliquer « par analogie, suréminence et transcendance, comme dit Saint-Thomas, au Macrocosme-Univers les principes que l'analyse nous a fait découvrir dans le microcosme humain. L'observation de celui-ci peut nous faire inférer, avec une certaine vraisemblance, à celui-là, si, comme nous assure la Sagesse, la Loi est Une. Mais l'analogie ne se justifie aucunement entre l'Univers ou l'homme et Dieu, même par voie de suréminence et de transcendance, si leur nature respective les oppose à jamais. Pour résumer, l'analogie du créé à l'incrédé ne se justifie que si l'incrédé est l'Unité essentielle en même temps que le fondement de la création même, autrement dit si leur irréductibilité essentielle disparaît, si l'Univers est le vêtement périodique et changeant de Dieu Lui-même, la manifestation limitée de l'Illimité, s'ils sont l'un et l'autre comme l'avant et le revers de la même médaille, l'Être Unique, car la création n'est alors qu'une modalité d'existence de l'Unique.

Si donc Dieu est surnaturel par rapport au Monde, Il ne lui est pas extra-naturel. Mais plus peut-être que le problème du monde, est important le problème de l'homme lui-même par rapport à Dieu. Celui-ci, créateur parfait, tout bon, tout puissant, a créé un monde imparfait et fait de l'homme un être misérable. Sans doute, il y a le mythe du péché originel pour nous expliquer la déchéance humaine. Mais une faute commune devrait entraîner une destinée commune et, dès lors, rien ne justifiait le formidable écart qui préside aux destinées individuelles, l'injustice qui différencie et oppose, de façon violente et spectaculaire, le sort heureux des uns au sort malheureux des autres. Le Créateur parfait prenait manifestement figure d'un Dieu capricieux et partial. Ni la science, ni la religion, ne nous apportaient en fait la solution de ces problèmes, ne me donnaient à moi-même le mot de ma propre énigme.

Si profonds que fussent mes doutes religieux, jamais pourtant le « fait Chrétien » ne fut aboli à mes yeux et ne cessa de m'impressionner au fond de moi-même. Jamais la personne du Christ et l'éminence

de sa prédication évangélique ne cessèrent un moment d'occuper ma pensée, de demeurer au premier plan de mes préoccupations intimes ; jamais non plus ne faiblirent dans mon cœur mon amour pour lui et le désir que j'avais d'adhérer à son enseignement réel ; jamais non plus ne fut méconnue par moi la grandeur morale et spirituelle de cet enseignement, tel qu'on peut en recueillir la substance dans les Évangiles, en dépit des altérations qu'ils ont pu subir. Aussi, pour m'être dissocié d'avec le catholicisme de la lettre étroite, jamais mon évolution ne me sépara du catholicisme de l'Esprit. Rome me jette l'anathème, me voue à la damnation éternelle, parce que je me refuse à reconnaître en Jésus la seule incarnation de Dieu sur la terre – ce que Lui-même se défendait formellement d'être. Autrement ne serait-ce pas à Lui-même qu'Il nous enjoindrait d'adresser nos prières ? Non, c'est à « Notre Père qui êtes aux Cieux ». Il ne nous dit pas non plus : « Soyez parfait, comme je suis parfait », mais « comme votre Père céleste est parfait ». D'une façon plus explicite encore, il nous enjoint : « N'appellez personne sur la terre votre Père » – c'est-à-dire Dieu – « un seul est votre Père qui est dans les Cieux ». Et au disciple qui l'appelle : « Bon Maître », il réplique : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Dieu seul est bon ». Oui, Jésus s'était dit aussi Messie et Fils de Dieu et Un avec son Père. Mais il explique que la Bible elle-même appelle fils de Dieu tout homme en qui l'appel de Dieu s'est fait entendre et il proteste à l'avance contre l'interprétation qui le fera « Fils unique de Dieu » [1]. « Je ne fais pas ma volonté, dit-il, mais Celle de Celui qui m'a envoyé. » Oui, Jésus s'est dit un avec son Père, mais c'est parce que la fusion dans l'Unité divine a toujours été le but ultime, poursuivi par tous les vrais mystiques, sous tous les climats religieux. La majoration de la Doctrine qui proclama Jésus comme Dieu-le-Fils, Fils unique consubstantiel et égal au Père, ne s'inspire donc pas de l'Évangile, Jésus Lui-même proclamant « Mon Père est plus grand que Moi » (St-Jean).

Cette majoration, nous dit la critique, fut le fruit d'une exaltation de la foi religieuse, d'un accroissement aveugle, et passionné de la dévotion populaire pour la personne de Jésus. Cédant aux passions surexcitées par l'Arianisme, l'Église outrepassant les paroles de l'Évangile et se réclamant d'une science inspirée, défia son Maître.

Il semble, dès lors, que les textes évangéliques ne puissent nous empêcher de considérer Jésus comme telles autres personnalités exceptionnelles parues avant Lui – soit qu'elles appartiennent à l'Histoire, ou soient déjà passées dans la légende, les mythologies ou les panthéons des peuples – comme autant d'envoyés d'en haut, comme les prémices d'une surhumanité que la vie cosmique proliférera progressivement sur notre terre au cours des siècles et des millénaires à venir. Pourquoi la Vie cosmique, qui a produit les règnes inférieurs pour aboutir à créer l'homme, s'arrêterait-elle en chemin ? L'homme est-il donc une créature si parfaite que la Vie créatrice puisse se reposer sur ses lauriers ? Est-il autre chose encore qu'une misérable ébauche de l'Homme, qui n'a réussi jusqu'à présent qu'à semer le plus souvent autour de lui la misère et la ruine, exercer sa puissance de destruction sur son entourage, pour se trouver aujourd'hui sur le rebord de ce gouffre où un geste fatal risque de le précipiter ?

Le libre arbitre dont nous sommes si fiers, serait, dans ce cas, un bien piètre cadeau de notre créateur ? Et n'est-ce pas précisément pour nous permettre de réagir, pour garder quelque espoir, que des envoyés divins sont périodiquement missionnés parmi nous, le plus grand étant pour nous Jésus lui-même ?

Ce qu'ils sont, nous pouvons tous, nous devons le devenir. Notre sort misérable n'est donc pas

1 Un helléniste anglais distingué, M. Mead, nous dit que le terme latin « Unigenitus » est une traduction fautive du terme grec « Monogénès », appliqué au Verbe, et qui signifie « issu d'un seul Principe » (le Père) et non d'une Syzygie, ou dualité mâle et femelle comme toute autre créature.

désespéré. La foi et l'espérance, grâce à eux, nous demeurent. Leur présence, leur exemple, leur enseignement, nous montrent, tout au long de l'Histoire, que l'homme n'est qu'un passant sur l'échelle de l'évolution universelle des êtres, et, qu'en conséquence, de nouvelles humanités, des humanités supérieures à la nôtre, peuvent être attendues ici-bas, mais que nous devons en être nous-mêmes, en quelque sorte, les « semences » ?

Et pourquoi pas ? Pourquoi, surgie du sein vierge de la Mère nourricière – le Pôle négatif de la Matière [1] – pourquoi la Vie, émanée du Pôle positif de l'Esprit, ne poursuivrait-elle pas ici-bas son œuvre de création progressive ? La prétendrait-on arrêtée, bloquée sur la voie ascendante par la corruption de l'homme ? Freinée sans doute temporairement par cette corruption, mais qui oserait affirmer que des générations meilleures, amendées par l'expérience du passé, ne sont pas, d'ores et déjà, en attente, en gestation, dans le sein fécond et frémissant de la Mère divine ?

Et quelle est cette prétendue rigueur de la science qui s'aventurerait à déclarer définitif l'enlèvement actuel, l'immobilisme apparent de l'œuvre créatrice, dont l'action évolutive et progressive dans le passé conserve encore les traces visibles de cette progression inscrites dans notre sol ? Et si notre sonde est trop courte pour explorer convenablement ce passé, ne l'est-elle pas a fortiori pour pénétrer l'insondable avenir ?

Si le Monde n'est pas le produit du Hasard, on doit donc croire qu'une grande Loi de Sagesse préside à son fonctionnement, à sa croissance, une Loi de cause à effet et d'équilibre, toujours à l'œuvre sur une Voie ascendante, comportant certes des hauts et des bas, en raison principalement du facteur humain, mais néanmoins généralement et lentement progressive. Tel est le spectacle qui s'offre à nos regards. Comment, dès lors, ne verrions-nous pas dans le passé de ces hommes exceptionnels, que j'ai dits, des promesses formelles pour l'avenir ?

Quoiqu'il en soit, en dehors des flottements qu'y introduisent la liberté humaine et l'imprévisibilité des événements, le présent est le résultat d'hier et prépare demain. Le rapport est rigide et nécessaire.

Mais l'esprit moderne ne le considère pas ainsi. S'il est un slogan, remis en honneur par l'existentialisme de Sartre, et réédité depuis la mort récente de Camus, c'est celui de l'absurdité du monde. Sans doute il est des événements pris en particulier qui revêtent toutes les apparences de l'absurde, parce que nous n'en percevons pas les raisons cachées [2].

Mais conclure de là à l'absurdité du Monde, c'est rester aveugle devant l'admirable ordonnance des choses de la Nature, et méconnaître cette évolution de la Vie universelle, qui part de la matière brute

1 La substance primordiale, la Vierge immaculée.

2 La source de ce pessimisme réside toute entière dans le matérialisme historique de Karl Marx, lequel nie les valeurs spirituelles comme étant le facteur le plus important dans le développement des civilisations. Il attribue ce rôle aux réalités économiques. Ce sont les conditions matérielles qui leur sont faites, nous dit-il, qui, seules, président au développement des peuples ! Il est pourtant notoire que l'art et la pensée de la Grèce et de l'Inde antiques nous inspirent toujours, que nous en vivons, tandis que les conditions économiques qui les ont vu naître et se développer sont oubliées depuis longtemps ! Le Marxisme renverse la hiérarchie des valeurs et nie cela même qui fait toute la grandeur des civilisations. Quant aux réalités sociales qu'il souligne, il les déforme par la passion politique et les méthodes haineuses et terroristes qu'il a trop souvent inspirées, sinon préconisées.

(brute en apparence, car elle est elle-même une organisation merveilleuse) pour s'élever, au travers des règnes inférieurs, jusqu'aux hauteurs de l'Esprit. Et s'il est une chose absurde aujourd'hui c'est de voir le crédit que rencontre auprès d'esprits éminents une doctrine grossièrement matérialiste, à laquelle échappe ce magnifique déroulement de l'intelligence cosmique dans cette évolution générale.

Au surplus, l'apparente absurdité du monde, n'est-ce pas, le plus souvent, l'homme lui-même qui en est cause ? L'homme, sorti à peine de l'animal, et guidé bien plus encore par son avidité égoïste et ses instincts passionnels que par son intelligence naissante ? Et n'est-il pas lamentable de voir une grande partie de notre élite demeurer aussi incapable de s'élever au-dessus de ces perspectives humiliantes, pour mieux augurer de l'avenir humain et des destinées du monde ?

Camus a reproché à un de ses amis Allemand d'avoir cru « que l'homme n'était rien et qu'on pouvait tuer son âme ». Mais que signifiait ce reproche dans sa bouche, puisque lui-même ne croyait pas à l'âme ?

L'homme n'est-il donc que ce qu'il était à ses yeux, c'est-à-dire ce corps de chair et ce « moi » misérable qui s'éteint à la mort ? Ou bien ce « moi » n'est-il que la projection éphémère d'un projecteur inconnu, tenu dans l'ombre, l'âme immortelle ? Certes, il est de fait que si nous avons une conscience nette et précise de la projection, nous n'avons par contre qu'une conscience, si faible, si voilée, du projecteur, que la plupart ne croient pas à son existence. On peut donc, conclut-on, en laisser l'hypothèse aux religions, et leur certitude aux voyants.

Mais, de quel droit affirmerait-on doctoralement que la Nature a dès à présent épuisé ses possibilités de création en produisant l'homme-animal d'aujourd'hui ? En serait-elle donc si satisfaite ? Et se montrerait-elle impuissante à créer l'homme complet, supérieur, digne enfin du nom d'homme ? Sont-ils des êtres parfaits ces hommes de science, à l'esprit brillant mais au cœur sclérosé, qui s'adonnent à la vivisection sans égard à la souffrance animale ou, pis encore, inventent ces engins diaboliques, capables de détruire toute vie sur terre ?

De quel droit prétendrait-on assigner à la Nature ses limites présentes, mettre un terme à la série progressive et ascendante des êtres qu'elle produit, pour proclamer sa faillite et qualifier le monde d'absurde ? La nature a déjà répondu en produisant dans le passé les Êtres supérieurs que j'ai dits. – « Mais », nous objecte-t-on encore, il n'y a pas que l'homme à considérer ici. La Nature est une marâtre impitoyable et cruelle. Elle multiplie, écrase et détruit. C'est « Shiva », le Dieu destructeur ! – Évidemment, si nous ne regardons que le revers de la médaille. Si la Nature détruit impitoyablement les formes usées ou jugées impropres, c'est pour permettre à la Vie de revêtir des formes nouvelles, meilleures, mieux appropriées à des possibilités supérieures. Où est l'absurdité ? En l'homme lui-même, qui juge et condamne en sa chétive intelligence. Mais si de telles aberrations sont le fruit de notre science matérialiste qui a voulu éteindre les étoiles du ciel, qu'elle prétend conquérir, la responsabilité n'en retombe pas moins aussi sur l'Église, laquelle versant dans ce même matérialisme a délibérément sacrifié l'esprit vivant de son enseignement originel à la lettre morte de ses formules conciliaires.

En contestant en effet à la science et à la raison d'avoir rien à voir dans la connaissance religieuse, en subordonnant à ses formules étroites, irrationnelles, la foi aveugle et obligatoire de ses fidèles, l'Église a trahi – trahi involontairement sans doute, mais trahi quand même – sa vocation première, la mission que le Christ lui avait confiée, « la liberté dans le Christ », que proclamait Saint-Paul, et qu'elle devait sauvegarder.

« Mais », me dit-on, l'Église se tient sur un terrain qui domine la science et la raison. Et elle a prouvé la vérité, l'infailibilité de son enseignement par le miracle de sa durée, de sa pérennité tout au long de l'Histoire.

Oui, mais loin de prouver cette infailibilité de l'Église, le miracle – si miracle il y a – serait plutôt que l'Église ait pu traverser les siècles malgré la faillibilité, tant doctrinale que morale de ses pontifes : car il est controvérsé que c'est l'infailibilité de ceux-ci qui a assuré la pérennité dans l'Histoire, mais bien la grandeur et les mérites de ses saints pratiquant les vertus de l'Évangile. On ne peut admettre qu'une Église composée d'hommes faillibles puisse constituer une Église infailible, sinon par l'effet d'un miracle permanent. Et c'est ce que l'on prétend d'ailleurs. Mais les mérites de l'Église seraient infiniment plus éclatants si c'est la vertu de ses saints qui assura sa durée que si c'est un prodige céleste qui opère continuellement en sa faveur.

Où est le mérite des hommes si c'est toujours Dieu qui agit et intervient en tout ?

En fait, les études que j'avais entretemps faites sur les origines du Christianisme et sur son développement au cours des premiers siècles, m'avaient mis en présence de deux traditions chrétiennes : la tradition officielle de l'Église, du Christianisme de la lettre, imposée sous la contrainte morale des sanctions éternelles, et, d'autre part, la tradition ésotérique (secrète parce que toujours persécutée), celle du Christianisme rationnel, mais qui doit être contrôlée, vérifiée par chacun sur le plan de l'Esprit. Toutefois, seule une suite de circonstances convergentes put m'amener à ces études et à cette conclusion. Et voici comment.

Quand je me reporte à ce passé déjà lointain, je me vois forcé de conclure que les difficultés les plus grandes de ma vie – et cela depuis l'enfance jusqu'à ma maturité – eurent leur cause, première et principale, dans ma nature même. Pour triompher de circonstances exceptionnellement difficiles, il est nécessaire que l'homme dispose d'une volonté exceptionnellement énergique, à la hauteur de ces circonstances mêmes, ou, qu'à son défaut, il ait, pour y suppléer, le secours de cette grâce surnaturelle dont nous parlent les théologiens. À défaut de ces facteurs, on peut dire que le déterminisme de sa chute agit fatalement. Pour moi, j'ai l'expérience vécue qu'à certains tournants de mon existence, la ligne de conduite que j'ai suivie, les fautes même que j'ai commises, m'ont été imposées en quelque sorte par un concours de circonstances telles que, étant donnée ma nature, d'une part, et l'absence des grâces, vainement, désespérément, implorées, de l'autre, je n'aurais pu les éviter. Et ceci n'est pas dit pour me disculper, sinon dans la juste mesure.

Les théologiens nieront le fait, invoquant l'orgueil, mais mon expérience est là et j'en ai la conscience trop profonde pour ne pas l'invoquer. Mais pourquoi cette faiblesse congénitale de ma nature et pourquoi celle-ci rencontra-t-elle alors ces obstacles qu'elle ne pût surmonter et qui furent manifestement au-dessus de ses forces ? Que cette nature déficiente, dont nous nous plaignons, soit fonction naturelle d'une antériorité mystérieuse de nous-même que nous ignorons, est une réponse qu'à ce moment je n'avais pas encore rencontrée. Alors surgit en moi, angoissant ce problème !

Pourquoi suis-je ainsi ? Pourquoi sommes-nous ce que nous sommes ? Pourquoi l'inégalité des conditions humaines ? La science et la religion demeuraient muettes. Le « Samsâra » et le « Nirvâna » des philosophies hindoues et bouddhistes ne m'étaient pas encore connus. Et c'est précisément parce que la science et la religion officielles ne m'apportèrent que déception, que je devins sensible à cette

Sagesse dont la lumière filtrait avec peine jusqu'à ma conscience au travers des brouillards épais du conformisme officiel et des disciplines traditionnelles.

Cette sagesse avait le double mérite de répondre à mes questions et d'opérer la synthèse entre les vieux enseignements d'Orient et d'Occident. Tant que l'homme tourne autour de la montagne qu'il gravit, tant qu'il demeure sur un versant, il ne peut voir que des vérités fragmentaires, des vues partielles du paysage. Mais lorsqu'il s'élève, sa vision s'étend ; ce n'est toutefois qu'au sommet qu'il peut avoir la vue totale, apercevoir la Vérité entière. De même que la lumière blanche du soleil diffuse ses rayons colorés à travers le prisme, de même les religions expriment les aspects différents de la même vérité divine, qui ne se perçoit intégralement qu'au sommet de l'Être. Voilà pourquoi Jésus disait « Mon Père et moi nous sommes Un », et priait son Père pour que tous deviennent pareillement Un en Lui.

Que l'on ne croit pas cependant que l'éveil de ma conscience fut déterminé par une vision ou une expérience mystique, ni le fruit d'envolées métaphysiques ou de spéculations abstraites sur l'au-delà ou l'inconnaissable. Non, c'est sur le plan positif de ma vie et de ma conduite pratique que mon évolution religieuse me fut imposée par l'impérieuse nécessité de ma raison logique, par une nécessité psychologique aussi de voir clair en moi-même, de m'expliquer moi-même à moi-même. L'élargissement de mes idées fut en réalité pour moi une conclusion pragmatique. Je tiens à préciser aussi que ce changement dans ma mentalité ne s'accompagna jamais d'un sentiment d'hostilité ni de mépris à l'égard de mes anciens Maîtres. Nul sentiment haineux à l'égard de l'Église romaine n'entra jamais dans mon cœur. Je combattais une doctrine, jamais les hommes. Jamais je ne me départis envers eux de la loi d'amour, à laquelle on ne peut manquer d'ailleurs sans cesser d'être Chrétien.

J'ai dit le silence gardé sur nos grands problèmes – le mal, le but de la vie, la signification de nos épreuves – la science les excluant de son domaine, la religion jetant sur eux des « tabous » et le voile du Mystère sur cela même que nous voulions savoir. D'où la réaction que j'ai dite : l'absurdité du monde, proclamée par une élite ; d'où aussi ma propre révolte.

En fait, ce ne fut pas une révolte orgueilleuse de ma raison qui dicta mon attitude, mais une poussée irrésistible de mon âme. La science invoquait les hasards de l'hérédité comme explication du Mystère, la Religion m'apportait ses mythes. J'étais dans le noir, tout seul en face de moi-même pour trancher l'énigme, seul devant ma propre conscience, érigée en juge puisque le Dieu de la religion officielle se taisait. C'est alors que l'intuition me vint de consulter la Sagesse des vieux âges, demeurée sans doute plus proche de la Révélation primitive, altérée et déformée par l'incompréhension des hommes. Et la première avec laquelle je vins en contact fut celle de Pythagore, laquelle, bien qu'exposée avec toute la fantaisie imaginative d'Ed. Schuré, de ses « *Grands Initiés* », fut, à la vérité, le premier échelon de mon initiation à la lumière. Tout le problème qui m'angoissait y était posé et résolu, non par l'effet de décrets divins ou d'un hasard absurde, mais par le fonctionnement rigide d'une Loi fondamentale de la Nature. Ma conscience en fut, sur le champ, conquise, subjuguée ! Imprudence, dira-t-on ?

Peut-être, mais le silence même de la Science et de la religion ne m'autorisait-il pas à rêver un peu ? Et peut-être aussi le rêve n'est-il pas toujours imagination folle, mais, parfois, intuition de vérités profondes et cachées ?

Pourquoi l'inégalité de nos destinées sur terre ? Un tel est né au sein de l'opulence, doué de toutes les qualités physiques et morales, de tous les dons du cœur et de l'esprit. Tel autre au contraire dans un milieu sordide, avec une nature disgraciée ou congénitalement perverse.

Aux uns une innéité de force ou de vertu, des conditions premières, toutes favorables au bonheur et à la réussite dans la vie.

Aux autres une nature hostile, un caractère faible ou dépravé, qui les prédispose à tous les malheurs, à toutes les déchéances.

Pourquoi ces inégalités au départ, car les germes de nos qualités et de nos défauts sont innés en nous, et l'éducation comme le milieu peuvent les développer ou les atrophier, mais non les créer ?

Pourquoi des générations entières sacrifiées, d'autres favorisées ? Pourquoi des sauvages et des civilisés ? Pourquoi ces injustices criantes entre les destinées individuelles et collectives ? Y avait-il ou non des raisons qui pussent les justifier ?

Est-ce un décret divin, la partialité ou l'arbitraire du Dieu créateur, qui fait les âmes inégales à leur naissance, alors qu'elles sont toutes pareillement tributaires du même péché originel, ainsi que nous l'enseigne la religion ? Mais outre que c'est une conception puérile de la Divinité, elle révolte notre conscience et nous fait douter de la bonté ou de la puissance du créateur ?

Mais alors est-ce un destin aveugle, le hasard de la naissance et de l'hérédité, qui, comme l'affirme la science, demeure seul en cause et crée les inégalités humaines ? Dans ce cas, ce sont les lois obscures d'une nature inconsciente qu'il faudrait accuser et l'on pourrait réellement dénoncer ce monde comme mauvais et absurde, ce qu'on ne manque pas de faire, ainsi que nous l'avons vu.

Nous nous trouvons donc devant un tableau noir, que ni la science ni la religion n'éclairent. Mais la Sagesse antique immémoriale élevait ici son flambeau de lumière. Elle nous offrait la solution de l'énigme. Elle enseignait que l'homme est seul responsable de ce qu'il est, qu'il s'est édifié lui-même au cours d'un long passé, oublié parce que l'eau du Léthé en a effacé momentanément en lui la mémoire pour la reléguer dans son inconscient supérieur.

Chacun récolte ce qu'il a semé, nous dit Saint-Paul. C'est sur le sol où l'on a semé que l'on fait sa moisson. L'âme humaine évolue au travers des siècles et des millénaires en des personnalités successives, projetées par elle et dont chacune recueille le fruit mûr, bon ou mauvais, de celles qui l'ont précédée. Chacun est donc le produit de son propre passé. Nul Dieu n'en est responsable. L'affirmation contraire est une insulte à la Divinité. Est bon, intelligent en ce monde celui qui a précédemment cultivé en lui la bonté, l'intelligence ; est faux et pervers celui qui, dans des vies antérieures, s'est complu dans la fausseté et le mal. Le physique reflète le moral, bien que chaque cause produisant son effet sur son propre plan, des anomalies puissent se produire et qu'exceptionnellement un visage angélique puisse recouvrir traîtreusement une âme criminelle. La sagesse orientale comparait la suite des personnalités d'un même individu à un collier de perles. Chaque perle était comme la concrétion des pensées, des désirs, des actes, de la personnalité qui l'avait précédée, toutes ces perles étant reliées les unes aux autres et maintenues ensemble par le fil intérieur invisible, représentant l'âme immortelle, secrète et transcendante de l'individu, son être réel.

C'est cette sublime vérité palingénésique que proclamaient les strophes millénaires de la « Bhagavad Gîta » : « L'homme véritable est immortel... Pendant la vie terrestre, il ne fait qu'occuper son corps : il le quitte quand il est hors d'usage, pour en prendre un autre plus tard... Il évolue vers Dieu, son Principe

et sa Fin... Sachant cela, on ne doit se lamenter de rien. » L'homme étant donc le seul responsable de son destin, tant individuel que collectif, ce n'est pas à se lamenter mais à s'amender qu'il lui importait de s'efforcer.

En dehors de l'Inde, je découvris ensuite que les mêmes vérités avaient été l'objet de l'enseignement secret des temples d'Égypte, comme des mystères de la Grèce, la doctrine d'Orphée, de Pythagore, de Socrate et de Platon ; chez les Juifs, l'enseignement de la Kabbale et la croyance traditionnelle des Esséniens. Mais ce qui exerça sur moi une fascination irrésistible, c'est lorsque je constatai que les Évangiles eux-mêmes en conservaient suffisamment de traces pour qu'on puisse en conclure qu'elle faisait partie des enseignements que Jésus lui-même donnait en particulier à ses disciples. Ces traces qui semblent avoir échappé aux censeurs orthodoxes, subsistent donc dans les Évangiles mêmes, en dépit des altérations et des suppressions dont ils furent l'objet aux premiers siècles.

Quelles sont ces traces ?

Il y a notamment l'épisode de Nicodème. Jésus dit : « Personne ne peut voir le Royaume de Dieu, s'il ne naît à nouveau... » Il y a les propos concernant Jean-Baptiste où, par deux fois, le Maître dit de lui qu'il est le prophète Élie revenu sur terre, c'est-à-dire réincarné en Jean-Baptiste, le fils de Zacharie et d'Élisabeth. Et il reproche à ses disciples de ne pas vouloir le comprendre.

Il y a encore cette question même des disciples au sujet de l'aveugle de naissance, lorsqu'ils demandent si cet homme est puni pour une faute commise dans une vie antérieure. Et comment ne pas rapprocher l'épisode de ce verset des « Lois de Manou » : « Tout acte de la pensée, de la parole ou du corps, selon qu'il est bon ou mauvais, porte un bon ou un mauvais fruit. Des actions des hommes résultent leurs différentes conditions, supérieures, moyennes, inférieures. Pour des crimes commis en cette vie ou pour les fautes d'une existence antérieure, les hommes au cœur pervers, sont affligés de maladies ou de difformités. De cette manière, suivant la différence des actions, naissent des hommes méprisés, idiots, muets, aveugles, sourds et difformes. »

Qui pourrait nier que ceci ne projette une vive clarté sur l'émouvante énigme des inégalités humaines ?

L'Église ayant condamné la doctrine dans la personne d'Origène [1], elle rentra dans les oubliettes du monde occidental, bien qu'à toutes les époques elle demeura discrètement professée par d'éminents penseurs et poètes. Ne voit-on pas aujourd'hui même, en ce temps de positivisme outrancier et de matérialisme, un esprit aussi peu enclin à la métaphysique et au mysticisme que Marcel Proust, écrire ces lignes significatives au sujet d'une doctrine dont il n'est pas sûr qu'il connaissait l'antiquité et à laquelle il ne croyait vraisemblablement pas : « Tout se passe dans notre vie comme si nous y entrions avec le faix d'obligations contractées dans une vie antérieure ».

Réfléchissant à ces choses, et porté sur les ailes du rêve, comment n'aurais-je pas tenté de percer un peu mon propre mystère. Quand je jette un coup d'œil rétrospectif sur mon passé, je constate que ce qui causa surtout mon désaxement dans l'existence, ce fut l'infériorité de mes moyens, la médiocrité de

1 Je reviendrai plus loin sur les causes de cette condamnation et me bornerai à en citer ici les deux principales : le fait que la réincarnation n'est pas pour l'homme un but à conquérir, mais au contraire la chose à éviter. La seconde, c'est que la doctrine apparaissait en contradiction avec le dogme de la résurrection de la chair.

mon esprit, ce qui n'en exclut pas une élévation certaine et un grand idéal. Attiré uniquement dans la vie par des problèmes dont l'étude exigeait de grands moyens, des facultés supérieures, passionné pour la science, la philosophie, la religion, je ne fus jamais en ces hauts domaines qu'un modeste étudiant, un humble aspirant à la connaissance. Découvrant néanmoins, tant par l'étude obstinée que par l'intuition, la réflexion et la méditation solitaire, nombre de vérités, qui échappent aux grands Maîtres de l'intelligence, je n'eus jamais pour les exprimer qu'un pauvre langage, une parole malhabile, un style déficient, pour en maîtriser ou en propager la connaissance. Pourquoi ce destin contraire ? Il s'explique et se justifie par ce que la science de l'Inde appelle le « Karma » de l'individu, et c'est sur ce Karma de moi-même que mon imagination aimait à se donner libre cours.

Si je me mets à penser à ce que j'ai pu être dans un passé lointain, si je médite sur ce que je suis aujourd'hui et qui est, ainsi que je l'ai dit, la conséquence de ce passé ignoré, si, de par mes goûts, mes tendances naturelles et mes aspirations élevées, je crois pouvoir conclure que je suis une âme évoluée, ce n'est certes pas que j'aie la folie de me croire la réincarnation de quelque personnage illustre. Si je rentre en moi-même et m'analyse en profondeur, je me verrais plutôt comme ayant été quelque modeste citoyen de l'Égypte ou de la Grèce antiques, aux dispositions intellectuelles et mystiques, mais qui se serait laissé égarer par quelque négligence ou passion coupable.

Je récolterais ainsi dans mon existence présente le destin équivoque, dont je souffre, juste fruit des erreurs commises par un autre moi-même.

Ou encore, je m'imaginerais comme quelque moine des premiers âges Chrétiens qui aurait oublié ses vœux, mais dont les actes, les fautes graves qu'on pût lui reprocher, ne furent pas dictées par l'orgueil, la malice ou la perversité, mais par simple faiblesse humaine et entraînement passionnel. En conséquence, si les erreurs commises dans le passé ont nécessairement produit les résultats pénibles d'aujourd'hui, par contre les mobiles qui les ont dictées n'ont pu entraver l'évolution de mon âme, que les remords de conscience, ressentis jadis, ont au contraire favorisée. « Karma », loi de cause à effet, loi infallible de justice, agit ainsi sur chaque plan de l'être, adéquatement. – Bien d'autres rêves encore furent ainsi imaginés par la folle du logis.

Mais il nous faut laisser ces jeux incertains et futiles, pour en revenir au problème en général. Ici les questions se pressaient et assaillaient mon esprit. Pourquoi la réincarnation ? Qu'est-ce qui la détermine ? Et, dans l'hypothèse, qu'est-ce qui meurt en chacun de nous, et qu'est-ce qui survit à la mort pour renaître ?

Si la vie évolue dans la Nature – et qui pourrait nier aujourd'hui le fait de l'évolution ? – si elle évolue des pouvoirs ascendants en passant d'un règne à l'autre, si, au sein d'un même règne, elle développe et perfectionne ses formes (comme la paléontologie nous le prouve) ce n'a pu être qu'au moyen de formes toujours nouvelles et rendues plus parfaites. Les métempsychoses ou réincarnations seraient donc une réalité concomitante à l'évolution même. La Vie demeure et progresse, les formes se renouvellent. Si nous passons au genre humain, nous voyons qu'il n'en est pas autrement. L'expérience nous prouve chaque jour que ce n'est pas au cours d'une seule existence que l'individu, en dépit des efforts qu'il tente, peut atteindre à la perfection, c'est-à-dire à un de ces trois sommets d'humanité que représentent le savant, l'artiste, l'homme d'action. Il semble que l'accession à ces sommets exigerait une longue suite d'efforts poursuivis par chacun, dans des vies successives, à défaut desquels il nous serait impossible de réaliser cette perfection que l'Évangile lui-même nous enjoint d'atteindre : « Soyez parfait, comme votre Père céleste est parfait ».

Quoiqu'il en soit – car l'Église minimise ici les mérites de l'homme en cette perfection en l'attribuant surtout à l'action de la Grâce – ce qui détermine en chacun sa propre évolution, c'est sa soif de vivre (tanhâ), son désir personnel d'évoluer, de grandir, de jouir de la vie, d'arriver à la gloire (humaine ou céleste). Il semblerait même que le but de la Vie cosmique toute entière sur notre globe soit cette individualisation de la conscience dans la personne humaine et la grandeur de celle-ci. L'égoïsme serait ainsi le grand facteur d'évolution, sinon de libération, de la Vie. Et, si réincarnation il y a, le seul moteur qui la déterminerait serait précisément cette force du désir personnel existant en chacun. Ce qui détermine donc les inégalités humaines c'est l'échelon, le niveau que chacun occupe par la lutte et ses propres efforts sur cette échelle de l'évolution. Or, ce degré d'avancement dépend de plusieurs causes antérieures.

Le niveau atteint dépend :

1° Le l'époque à laquelle chaque individu est entré dans le cycle évolutif humain. Tous ne sont pas sortis en même temps du règne animal pour entrer ensemble dans le règne humain. Les uns y sont entrés plus tôt, les autres plus tard, et cette différence originelle – que nous apprend l'étude des races, des rondes et des chaînes de l'enseignement occulte – est une première cause très importante, parce qu'initiale, des inégalités existant entre les humains. Les hommes appartiennent à des âges cosmiques différents ;

2° Une deuxième cause est la rapidité plus ou moins grande avec laquelle chacun a progressé sur sa propre ligne car les esprits appartiennent à des « rayons » verticaux parallèles [1], de telle sorte que si des êtres humains sont entrés en même temps dans notre chaîne ou notre ronde actuelle, s'ils ont en quelque sorte le même âge cosmique au départ, les différences naissent et s'accroissent entre eux en cours de route, les uns avançant rapidement grâce à leurs efforts intellectuels et moraux, les autres au contraire, créant du « Karma » défavorable, musant sur la route, demeurant retardataires et souvent même rétrogradant au lieu de progresser. C'est un peu, pour eux, la procession d'Echternach, deux pas en avant, un pas en arrière. Mais cette puissance ascendante de la Vie qui a individualisé l'homme, qui a créé le moi humain, n'est pas celle qui le pousse à sa libération. Evolution et libération représentent en effet deux pôles opposés. L'Évangile nous apprend qu'on ne peut servir deux Maîtres : Dieu et Mammon. La voie du monde n'est pas la voie de Dieu : ce sont deux voies opposées. À l'égoïsme, à l'avidité, au désir de grandir, s'oppose la loi du renoncement, du sacrifice de soi-même.

Cette vérité ne fut nulle part plus explicitement formulée que par le Bouddhisme. C'est le Bouddha Cakya-Muni, en effet, ce frère du Christ, qui, comme lui, enseigna aux hommes la loi d'amour, et fut pour l'Asie entière ce que Jésus fut pour le monde Occidental, c'est le Bouddha, dis-je, qui le premier vint nous enseigner cette loi cosmique en vertu de laquelle le désir égoïste de l'homme, qui détermine son évolution personnelle, est aussi la cause et la seule qui engendre ses malheurs. C'est la force créatrice de ses désirs personnels toujours changeants, toujours nouveaux, qui se concrétise en personnalités successives, projections éphémères de Lui-même, lesquelles s'éteignent à la mort après une vie généralement semée d'épreuves douloureuses : deuils, maladies, etc. C'est donc parce que l'homme demeure le prisonnier de ses désirs qu'il se voit engrené périodiquement sur l'interminable roue des vies et des morts alternées. Le « moi » de chacune de ses personnalités se croit d'une grande importance parce qu'il se prend pour l'âme immortelle. Ses désirs l'illusionnent et lui voilent son être

1 Ce sont ces rayons auxquels les hommes appartiennent qui déterminent leurs tendances ou aptitudes particulières.

réel.

C'est donc seulement en transcendant le « Moi » et ses désirs que l'homme peut se libérer réellement. L'Évangile ne nous enseigne-t-il pas que « le vieil homme », l'homme de désir, doit mourir sur la croix pour ressusciter, c'est-à-dire renaître immortel ? Les deux grands Maîtres d'Orient et d'Occident ont donc pareillement enseigné la nécessité du sacrifice, de l'abnégation, du renoncement à soi-même, comme règle suprême du salut.

C'est parce qu'il constatait en ses disciples un tel attachement à leur moi périssable, qu'ils espéraient immortel, que le Bouddha se refusait énergiquement à affirmer l'existence en l'homme d'un élément permanent survivant à la mort ; mais chose étrange et apparemment contradictoire, il se refusait avec la même énergie à nier cette existence et la survie d'un tel élément en nous. Son attitude est illustrée dans un très curieux dialogue entre le Maître et son disciple Vaccagotha.

« Quand son cœur est ainsi délivré (du désir), demande le disciple, où donc cet homme renaîtra-t-il ? – Le mot renaître ne s'applique pas à lui, répond le Maître. – Il ne renaît donc pas ? – Ne pas renaître ne s'applique pas non plus, est la réponse. – Il est donc à la fois rené et non rené, poursuit le questionneur. – René et non rené ne s'appliquent pas davantage. – Alors, il n'est plus ni rené ni non rené ? – La phrase ni rené ni non rené ne s'applique pas à lui. – Alors le disciple se désespère : à toutes mes questions, Gautama, tu as répondu par la négative – et il marque son trouble et son désarroi. – Il est bon que tu sois interdit et troublé, observe le Bouddha, car cette doctrine t'es difficile à comprendre, à toi qui affirmes d'autres conceptions, d'autres croyances. Les idées préconçues et les vieilles conceptions pouvant constituer des obstacles dans la recherche de la Vérité, dès lors qu'on s'y attache aveuglément. »

L'attitude apparemment contradictoire du Bouddha dans le dialogue se justifie parfaitement. En affirmant l'existence et la survie en l'homme d'un élément permanent, le Maître voyait que ses disciples auraient aussitôt transposé l'affirmation de survie en faveur de leur mental, leur moi périssable, mais en niant toute survivance de l'homme après sa mort, il eût nié son âme transconsciente et immortelle que l'homme ignore [1]. Il voulut donc détruire leurs illusions sans contrevenir à la vérité. Il voyait que proclamer la transmigration de notre moi périssable, eût eu pour effet de nous y attacher davantage, au lieu de nous en libérer. Or nos personnalités successives ne sont pas nous-même mais seulement les concrétions de nos désirs éphémères et c'est ce que ses disciples avaient quelque peine à comprendre.

Telle fut aussi la raison pour laquelle Jésus se refusa à son tour à enseigner publiquement la loi réincarnationniste : car si la réincarnation est un fait, elle n'est pas un but pour l'homme. Loin d'être un but pour lui, elle est la chose même qu'il doit éviter, le vrai but à atteindre étant au contraire d'échapper définitivement à cette roue fatidique des morts et des renaissances sur laquelle il est périodiquement engrené, et de réaliser son salut, sa libération. La terre, en effet, creuset de nos expériences est un bas-fond, un cul de basse fosse, une ornière dont il nous faut sortir, et Gautama Bouddha fut ce grand Maître qui, le premier, nous découvrit le fil d'Ariane nous permettant de sortir du labyrinthe, en évitant ses détours et ses lacets trompeurs.

1 Ceci souligne l'erreur spirite, dont les pratiques malsaines, puériles, dangereuses, sont basées au surplus sur cette fausse conception de la réincarnation. Ce n'est pas notre moi mental qui se réincarne après la mort. La réincarnation de ce moi mental constituerait ce dangereux « gardien du seuil » qui se rencontre dans des cas exceptionnels et dont nous parle l'occultisme.

On aurait tort de conclure qu'il s'agit uniquement pour chacun de nous de notre salut personnel égoïste, sans plus avoir à nous soucier du salut de nos frères en humanité. Il semblerait même, à juger superficiellement des événements, que notre humanité, prise dans son ensemble, s'avance plutôt sur une voie rétrograde que vers un progrès en confondant le progrès matériel avec le progrès spirituel et moral. C'est un fait que, tout comme le capitalisme de jadis, le communisme a méprisé et opprimé la personne humaine. Tous deux ont pareillement exalté la production industrielle au détriment de l'humain, pratiqué le culte du progrès matériel par le développement de la technique et du machinisme. Telle est la vraie cause de l'aliénation de notre civilisation au réel, pour employer le vocabulaire marxiste. L'homme a été méconnu, foulé aux pieds, par l'emploi de méthode terroristes, que l'idéologie communiste prétendait justifier pour le bonheur de tous. Or, c'est seulement en revenant à l'humain que le réel pourra être retrouvé.

Comment et pourquoi ?

L'homme, de par sa nature, possède le double caractère individuel et social, et c'est dès lors en tous comme en chacun que le divin réside. Comme l'individu, la société a donc un caractère sacré.

Aussi, en dépit des erreurs communistes et capitalistes, constatons nous aujourd'hui la naissance et le développement d'un humanisme nouveau. Non pas le vieil humanisme d'antan, mais un humanisme à critères nouveaux, un humanisme social se manifestant partout par des mouvements syndicaux professionnels en faveur des masses ouvrières pour la réalisation de plus de justice sociale. Certes, le mouvement ne va-t-il pas sans déviation, inspirée par la politique de classe. Néanmoins, l'humanisme social représente en soi une étape nouvelle sur les chemins du progrès véritable, c'est-à-dire de la libération de l'homme – l'Homme étant à la fois chaque individu et le grand corps social de l'Humanité.

La libération de l'Homme, individuellement et socialement, telle est donc le message proclamé par tous nos grands Maîtres spirituels.

« Vous voilà donc devenu mi-bouddhiste, mi-chrétien en vos vieux jours », m'objectera-t-on avec quelque ironie !

La réflexion m'incite à rentrer en moi-même, non pour une auto-critique à la mode de Moscou, laquelle n'est qu'hypocrisie ou jobardise – dictée par la peur ou la bêtise – mais pour cet humble examen de conscience que l'on m'apprit à faire dès ma tendre enfance.

Oui, je suis bouddhiste comme je suis Chrétien, comme je suis bien autre chose encore. Je vais où je vois la Vérité, sans me laisser attirer ou détourner par des étiquettes, mais sensible aux parts de vérité que je vois éparses et fragmentaires en tout, comme s'il s'agissait d'une Révélation transcendante dont chaque homme devra, dans la suite des siècles, prendre une conscience grandissante, au fur et à mesure de sa propre croissance spirituelle, de sa propre illumination intérieure. Les Écritures sacrées des peuples n'en sont que des témoignages extérieurs. Et voilà aussi pourquoi je devins théosophe. Ébloui, je l'ai dit, par les écrits si importants et manifestement inspirés de cette femme extraordinaire et indignement calomniée que fut H.-P. Blavatsky, porte-parole de Maîtres authentiques, d'une Annie Besant, dont les livres représentent autant de joyaux résumant toute la Sagesse antique, intéressé aussi à l'occultisme occidental par les écrits du Docteur Steiner, d'Édouard Schuré, de Papus (Dr. Encausse), de St-Yve d'Alveydre, de Sédir, et de quelques autres encore, mais dont l'allure souvent charlatanesque

et tapageuse me les rendait suspects de magie noire, par les livres aussi de très haute inspiration d'Annie Kingsford et Edw. Maitland, auteurs anglais qui m'apportèrent des enseignements précieux sur l'ésotérisme Chrétien, j'adhérai définitivement à cette sagesse universelle.

D'autre part, si ma fidélité demeura toujours intacte, inébranlable, à ces deux grands chefs de file, à ces deux grands Maîtres incontestés que furent le Bouddha et le Christ, mes réserves à l'égard de leurs disciples et successeurs, déformateurs de leurs enseignements, n'en demeurèrent que plus fortes également. J'ai dit ma défiance à l'égard des Églises.

À l'égard du Bouddhisme, je ne me sentais pas particulièrement attiré, en raison de sa sécheresse apparente, le Bouddha lui-même s'étant toujours énergiquement refusé à s'occuper des problèmes métaphysiques qui nous passionnent. Ce n'est pas que le Bouddha ait formellement nié ces problèmes, comme l'ont fait beaucoup de ses disciples, ainsi que nous l'avons vu. Ces problèmes en effet sont ceux que la critique a appelés les problèmes réservés du Bouddha, c'est-à-dire ceux sur lesquels il se refusait à se prononcer, tant positivement que négativement, pour la double raison pratique, disait-il, qu'ils échappent à notre connaissance actuelle et que leur solution dès lors est vaine et inutile à notre délivrance, à notre libération, celle-ci étant uniquement conditionnée par la suppression des désirs de l'homme, seule cause de la souffrance humaine.

Se prononcer sur les mondes invisibles où l'homme passe après sa mort était inutile, jugeait-il, car ils n'ont rien à voir avec la libération de nos souffrances d'ici-bas.

Sans doute, il est vrai que ces mondes invisibles sont aussi, tout comme notre monde terrestre, des mondes d'illusion dont il faudra nous libérer. Toutefois, si la science du monde physique où nous passons notre courte vie terrestre ne constitue pas une entrave à cette libération, on ne voit pas pourquoi la science des mondes supérieurs, encore invisibles pour le commun des mortels, mais où nous passons tous infiniment plus de temps qu'au cours de nos brèves incarnations terrestres, pourquoi, dis-je, cette science serait plus que l'autre un obstacle à notre libération finale. Et voilà pourquoi l'enseignement libérateur, si dépouillé soit-il, du Bouddhisme Zen, comme celui d'aujourd'hui, parallèle, de Krishnamurti, ne peuvent éclipser à nos yeux cette science grandiose du spirituel, telle que l'attestent les écrits d'un Shri Aurobindo ou tels autres adeptes, demeurés plus dans l'ombre que ce grand philosophe et yogi de l'Inde moderne.

Mais si attiré que je fusse par la grande figure du Bouddha ou des Maîtres anciens et modernes, c'était bien plus encore les problèmes de Jésus, de son enseignement et des origines Chrétiennes, qui continuaient à captiver, à obséder ma pensée. J'avais consacré à ces problèmes une part importante de mes recherches, de mes écrits en lesquels je les avais étudiés dans de modestes ouvrages parus sur le sujet, mais aussi à la lumière d'enseignements « occultes », inconnus de la plupart ou injustement méprisés, tant par la critique rationaliste et protestante, que par la critique catholique, mais dont j'avais par divers recoupements quelques raisons d'admettre la valeur, fut-ce à titre d'hypothèses intéressantes.

Les historiens chrétiens qui s'occupèrent des origines de l'Église le firent prudemment, craintivement. Pour éviter les condamnations, les rétractations humiliantes et, au Moyen Âge, les persécutions, les anathèmes et les bûchers, toute recherche historique libre, tant sur les origines chrétiennes que sur la formulation des dogmes, dût toujours demeurer prudemment ésotérique, sous peine d'être violemment dénoncée comme l'hérésie. La tradition secrète de l'esprit se transmet ainsi sous le voile tout le long des siècles, parallèlement à la tradition de la lettre exotérique.

Sans s'aventurer à courir les grands risques, certains mystiques néanmoins énoncèrent parfois des pensées audacieuses. C'est ainsi que Jean Scheffer, mystique allemand du XVII^e siècle, écrivit ce quatrain célèbre :

« Le Christ cent mille fois renaîtrait de la femme
S'il ne renaît en toi la mort aura ton âme
La croix du Golgotha porte en vain le Sauveur
Si tu veux te sauver, dresse-la dans ton cœur. »

Qu'est-ce à dire ? Cela signifie tout d'abord que ce n'est pas, en tant que fait matériel et historique, que la crucifixion de Jésus – le plus grand des crimes en vérité – importe pour notre salut, mais ce fait, en tant que symbole exemplaire et vécu par l'illustre victime, soit la nécessité pour chacun de savoir s'oublier soi-même, se sacrifier au besoin, pour le salut des autres. En second lieu, s'il est vrai que par le renoncement et le sacrifice de soi, on peut, comme l'a fait Jésus, aider au salut des autres – et c'était là un axiome de la Sagesse juive (et bouddhique également) qu'un homme pouvait se faire la victime expiatoire et propitiatoire pour le péché des autres, en s'offrant en sacrifice volontaire – il n'en demeure pas moins vrai que cette rédemption par personne interposée ne supprimait pas pour autant la nécessité pour chacun de coopérer soi-même à son propre salut. Telle fut donc l'éminente grandeur de Jésus, dont le sacrifice fut bénéfique pour l'humanité, tandis que le crime de sa mise à mort entraîna corrélativement des effets maléfiques pour cette même humanité. En effet, le mal engendre le mal : et c'est le crime des Juifs qui entraîna peut-être le destin maudit de ce peuple, comme il fut, peut-être aussi, la cause du destin sanglant du Christianisme lui-même, lequel, oublieux de la loi d'amour enseignée par son Maître et croyant à la vertu rédemptrice du sang, instaura l'inquisition, les tortures, les bûchers, les guerres de religion, etc. Telle est la loi naturelle du « Karma », du choc en retour, la loi de cause à effet.

Mais alors, comment faut-il comprendre la mort et la résurrection du Christ dans leur effet bénéfique pour notre salut ? Et comment comprendre cette renaissance du Christ en nous, dont nous parle Angelus Silesius ? Est-ce donc l'homme Jésus mort sur la Croix et ressuscité qui doit renaître en nous et est-ce ainsi aussi qu'il nous faut entendre la parole de Saint-Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi » ? L'apôtre des Gentils entend-il donc signifier par ce propos que c'est la personne historique de Jésus, corps et âme, qui vivait en lui et s'était substituée à sa propre âme ? Non, évidemment. Il s'agissait, dans sa pensée, non de la personne mortelle de Jésus, mais du Verbe immortel manifesté en lui, de ce Verbe qui est, nous affirme l'Évangile selon Saint-Jean « la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde », mais que l'homme ne perçoit pas parce que les « ténèbres » de son moi lui en voilent l'éclat. Et telle était bien la pensée de Saint-Paul lui-même, qu'il confirme en disant : « Si j'ai connu le Christ selon la chair, je ne le connais plus de cette manière ».

« Erreur, m'objecte le théologien, c'est bien Jésus en personne et qui se proclamait le « fils de Dieu » qui doit renaître en nous. » A l'objection on ne peut répondre que par la parole même que Jésus opposait aux Pharisiens, qui s'indignaient de son propos. Le Maître revendiquait simplement pour lui-même une mission spéciale de Dieu et n'entendait nullement l'expression de fils de Dieu au sens littéral et exclusif qui lui fut conféré par la suite.

Et de même dans l'épisode de la dernière Cène, lorsque, rompant le pain et le vin, Jésus dit aux apôtres : « Mangez et buvez, ceci est mon corps, ceci est mon sang », s'agissait-il de la chair et du sang de l'homme Jésus vivant, s'offrant lui-même à la consommation dans le rite sacramentel ? Non,

évidemment ! Jésus parlait en tant que porte-parole du Verbe animant la vie de la nature entière et dont le pain et le vin étaient la représentation symbolique. Aux apôtres qui s'effarent de son propos, le Maître ajoute cette parole où l'on sent percer une certaine ironie : « La chair (la lettre) ne sert de rien : mes paroles sont esprit et vie » (Saint-Jean). Autrement dit : la nourriture matérielle que vous prenez est ici le symbole de la nourriture spirituelle que je vous apporte par ma présence et mon enseignement.

De même encore quand, prévoyant sa fin tragique, il parle de son « sang qui sera répandu pour plusieurs » (Marc XIV, 25). La parole est équivoque si on la prend au pied de la lettre, car ce n'est pas l'effusion du sang en elle-même, c'est-à-dire la matérialité du fait dans sa modalité sanglante qui est méritoire pour notre salut, mais le sacrifice de sa vie auquel Jésus consent par avance, quelle que soit la modalité sous laquelle ce sacrifice s'effectuera. La vieille superstition, répandue dans tout le monde antique, de la valeur expiatoire du sang versé en sacrifice sur les autels et censé avoir une vertu apaisante aussi agréable à Yahvé qu'aux dieux du paganisme, cette vieille superstition, dis-je, a créé ici l'équivoque. C'est donc une superstition d'avoir pris à la lettre, comme on l'a fait, une expression toute symbolique employée par le Maître.

Les deux grands dogmes chrétiens, eucharistie et résurrection semblent donc bien devoir être compris dans un sens symbolique et non dans un sens littéral impensable. On oublie trop que Jésus, de son propre aveu, parlait toujours par images et paraboles. C'est ainsi d'ailleurs que Saint Paul entend « la résurrection de la chair », lorsqu'il compare le corps de l'homme à une graine qui doit être mise en terre, détruite, décomposée, avant de pouvoir donner naissance au corps spirituel de la résurrection. Selon l'apôtre, ce n'est jamais le corps corruptible de l'homme qui peut ressusciter de la mort, mais son âme immortelle, incorruptible, qui se dégage de la corruption de la chair. Comment ne pas croire alors que ce dogme de « la résurrection de la chair » ne fut pas lui-même une corruption, fruit d'une incompréhension de la vérité qu'il symbolisait ?

Et c'est bien ainsi aussi qu'il nous faut considérer la résurrection du Christ lui-même, non seulement dans son apparition à l'Apôtre sur le chemin de Damas, mais dans celles dont nous parlent les Évangiles : car c'est bien d'un corps psychique ou spirituel qu'il s'agit dans l'épisode de la transfiguration ou dans celui de Jésus marchant sur les eaux ou encore pénétrant, toutes portes fermées, dans le local où se tenaient les apôtres et où il se matérialise un instant pour convaincre l'incrédule Thomas. Mais là où l'ignorance de ces temps ne voyaient que purs miracles, nombre de faits de la mystique et de la métapsychique moderne, faits vérifiés, contrôlés par des savants du plus grand mérite – un Oliver Lodge, un William Crookes en Angleterre, un Charles Richet, un Bergson en France, un Ochorowitz, un Karl du Prel, un Lombroso, pour ne citer que quelques noms parmi beaucoup d'autres – sont venus ici nous apporter une lumière là où ne régnait que l'obscurité profonde de la crédulité et de l'ignorance. J'y reviendrai dans un autre chapitre.

Plus je réfléchissais sur les mystères de la foi et sur ces formules étroites et irrationnelles où l'on prétendait les enclorre et y réfléchir n'était-ce pas déjà un véritable crime aux yeux de l'Église ? mieux aussi je comprenais les causes qui avaient amené la faillite de la religion, cette déchristianisation des masses que déplorent nos clergés qui y voient la cause unique de tous nos malheurs.

Pourquoi donc cette déchristianisation des masses, me demandais-je ?

Il y avait tout d'abord, bien sûr, les progrès et découvertes spectaculaires d'une science positiviste et athée, qui se flattait d'éliminer tous les mystères et d'émanciper les esprits. Cette science orgueilleuse

avait suscité, propagé partout le matérialisme, ennemi de toute religion. Une élite scientifique avait donc pris la tête de cette désertion, de cette apostasie générale.

Mais, d'autre part aussi, nous nous trouvions devant une Église qui, emprisonnée dans les cadres rigides de ses formules archaïques, dont elle n'osait élargir le sens, maintenait figée par la peur un enseignement irrationnel, lequel rebute d'autant plus aujourd'hui nos esprits avides de savoir que nous vivons à une époque où l'élargissement de la conscience générale inspire à chacun un besoin accru de connaissance et de compréhension. Telle est donc la situation qui se présente à nous : d'une part, la tradition aveugle et irrationnelle de la Lettre enseignée par l'Église est rejetée par la science ; de l'autre, la tradition immémoriale de l'Esprit est condamnée par une Église immobile qui s'obstine à rejeter sa lumière.

Aujourd'hui, ce sont les catholiques eux-mêmes – des prêtres parfois – qui s'inquiètent d'un tel état de choses. Dénonçant les responsabilités de l'Église, un Père Jésuite, Ignace Lepp, osait écrire récemment ces lignes accusatrices : « L'Église catholique en désavouant presque tous ceux de ses fils qui étaient susceptibles de porter le Message évangélique aux hommes de ce temps, fournissait ainsi la preuve qu'elle non plus n'échappait point à la règle de l'universelle absurdité ». L'absurdité du monde, nous l'avons dit, est un des slogans contemporains.

Joseph Bertrand, critique catholique, reproduisant l'accusation du Père, dit qu'elle vise la condamnation ou menaces de condamnation aux prêtres-ouvriers, à Emmanuel Mounier, aux Pères du Lac et Teilhard de Chardin, aux Dominicains des « Éditions du Cerf » [1].

Pour notre part, ce ne sont pas les sévérités disciplinaires de l'Église à l'égard des prêtres-ouvriers, menacés eux-mêmes par la contagion communiste, que nous serions tenté d'incriminer, mais son intransigeance doctrinale, étroite et sectaire à l'égard de ses fils les plus illustres et les plus fidèles. Sans même rappeler les condamnations dont furent frappés sous Pie X tous les ecclésiastiques modernistes, qui, par suite, durent quitter l'Église pour demeurer fidèles à leurs convictions intimes, on peut ajouter à la liste citée ci-dessus les noms de Mgr. Duchesne, de l'Abbé Bremond, de Mgr. Vigouroux, du philosophe catholique Ed. Leroy, les menaces mêmes qui pesèrent sur Jacques Maritain, le philosophe thomiste, et combien d'autres encore qui durent s'incliner sous la fêrule romaine.

Il est intéressant aussi de noter le jugement de l'illustre écrivain russe Dostoïevski sur l'Église romaine, au lendemain des horreurs de la Commune : « On écrit sur le sujet beaucoup de livres, observe-t-il, mais on oublie l'essentiel : l'Occident a perdu le Christ (par la faute du Catholicisme), c'est l'unique raison de sa déchéance. L'idéal a changé : cela crève les yeux. Et quelle coïncidence, cette déchéance simultanée du pouvoir papal et des nations-chefs du Monde germano-romain (la France et les autres). » Dostoïevski visait de toute évidence la poursuite des richesses, des honneurs et du pouvoir temporel par l'Église romaine. Évêques et Princes de l'Église, vêtus de pourpre et de soie, s'entourant, dans l'exercice de leurs fonctions, de toute la beauté des rites, du luxe des cérémonies prestigieuses officiant sous leurs habits sacrés avec leur croix d'or, leurs mitres, leurs chasubles et leurs tiaras serties de pierreries, parfois pleins de jactance derrière leurs airs d'humilité et de dévotion, le tout en trop grand contraste avec la simplicité, la pauvreté, l'abnégation du Maître divin auquel ils se réfèrent, Sans doute Dostoïevski méconnaissait-il la sainteté réelle et l'humilité personnelle qui se dissimulaient aussi sous ces apparences trompeuses. Mais, dans l'ensemble, n'avait-il pas trop souvent raison ?

1 « Le Phare-Dimanche », 17 septembre 1961.

Je ne voudrais pas toutefois que l'on se méprenne ici sur mes vrais sentiments à l'égard du cérémonial et de la liturgie catholiques, ni que l'on pût croire que je me permette une irrespectueuse critique de cette magnificence cérémonielle, laquelle peut seule convenir au culte suprême rendu par des hommes à la grandeur divine. Élevé dans ma jeunesse, ainsi que je l'ai dit, à l'ombre d'une abbaye bénédictine, nul ne fut plus sensible que moi-même à la splendeur des offices religieux que l'on y célébrait avec une pompe toute moyenâgeuse. Et je ne crois pouvoir mieux faire que de redire à ce propos ce que j'ai écrit dans une précédente brochure sur le « *Destin tragique du Christianisme* » [1] :

Un accord réciproque entre la pensée et l'art produit ses plus beaux effets dans la liturgie catholique. Il déclenche chez l'assistant l'émotion à la fois esthétique et mystique à laquelle peu de personnes demeurent insensibles. Mais pour s'en rendre pleinement compte, il faut avoir, en quelque manière, participé soi-même à cette magie cérémonielle. Il faut avoir pris une part active dans le déroulement des mystères célébrés, avoir senti vibrer son âme aux puissantes sonorités des orgues, alternant les jeux d'ange et les basses pour soutenir les voix des chœurs et les chants du chœur. Il faut avoir compris la signification précise de tout le rituel qui se déroule, avoir saisi la portée mystique des offices célébrés, le symbolisme vestimentaire, le sens des paroles et des gestes, avoir goûté la beauté du plain-chant Grégorien, apprécié la poésie sublime des textes scripturaires, psalmodiés de l'aube au crépuscule, aux grandes fêtes liturgiques de l'année, par les voix pures des enfants se mêlant aux voix graves des moines. Bref, il faut avoir été le participant et le témoin averti, de toutes ces splendeurs culturelles, déroulant leur succession ininterrompue durant tout le cours du cycle liturgique, éveillant, l'une après l'autre, les diverses émotions de l'âme : les « *Mâtines* » joyeuses et les chants angéliques de la Nativité, les sombres « *ténèbres* » et les douleurs de la Passion, les « *laudes* » glorieuses de la Résurrection, puis la variété des versets, des répons, et des hymnes sacrés de l'Ordinaire et du propre des saints : doux ou magnifiques pour la Vierge, solennels pour les Docteurs, passionnés pour les Martyrs, triomphants pour les Apôtres et les Confesseurs.

Rendant pleinement hommage à la splendeur du Culte, ma critique porte donc uniquement sur le sens étroit et irrationnel de la Lettre que le culte sous-entend et solemnise, et je déplore qu'un art aussi prestigieux soit mis au service d'un tel affaiblissement de l'Esprit. Comme les formules rigides de son dogme, la liturgie catholique recèle en effet dans ses formes culturelles, la même incompréhension d'une signification spirituelle, transcendant le sens étroit de la lettre que la tradition routinière a consacré et perpétué sans en percevoir la vraie lumière. Mais l'Esprit souffle où il veut, nous dit Saint-Paul. L'Esprit détruira les formes rigides. En dépit des résistances, Il créera, Il crée d'ores et déjà, une forme nouvelle, universelle, vraiment catholique, qui englobera toutes les religions de la terre, qui transcendera leurs divergences d'enseignement dans une interprétation plus large, une complémentarité mutuelle, une compréhension plus profonde de leur vérité respective, compréhension en laquelle les hommes de toute croyance pourront se rencontrer et communier. Pour accéder à ces hauteurs, la Religion devra donc se dégager de ce matérialisme de la pensée qui a envahi aujourd'hui tous les secteurs de la Vie humaine, y compris le secteur religieux lui-même, car c'est lui qui a immobilisé et cristallisé en formules mortes et inintelligibles sa vérité vivante, sa lumière. Mais aujourd'hui, les réactions se font vives. Aux témoignages cités plus haut, nous pouvons ajouter celui de l'écrivain catholique Émile Dermenghem qui, dans son livre sur *Joseph de Maistre mystique*, consacrait ses derniers chapitres à ce renouveau religieux nécessaire. Il le considérait comme inévitable, prédisant courageusement l'évolution à venir des dogmes et des institutions.

Chose plus curieuse encore chez un catholique, c'est sur les chemins de l'ésotérisme religieux et de la

1 Édition « Être Libre », Bruxelles.

théosophie que, tout comme Joseph de Maistre lui-même, il entrevoyait cette évolution, comme si cette direction représentait la seule voie qui demeurât ouverte à l'Église pour nous acheminer vers cet avènement glorieux de l'Esprit.

L'ombre de Pie X doit en frémir dans sa tombe, tandis que l'âme évangélique de Jean XXIII s'en réjouira peut-être !

Telles sont donc, de toute évidence à mes yeux, les deux causes principales qui amenèrent la faillite de la religion traditionnelle dans nos pays Chrétiens : le matérialisme de la science, d'une part, l'aveuglement de l'Église, de l'autre. On sait que les masses populaires suivent toujours à distance les directives qui leur sont données par les élites. Les masses sont moutonnières et c'est l'athéisme professé par les élites du siècle passé qui, lentement, a pénétré aujourd'hui dans les couches profondes de nos populations. Au XVIIIe siècle, les doctrines des Encyclopédistes, au XIXe, les progrès et découvertes de la Science dans tous les domaines avaient rempli d'enthousiasme les élites savantes en premier lieu, les classes bourgeoises cultivées ensuite ; ces élites désertèrent la religion. Au XXe siècle, le nôtre, la contagion a gagné les couches populaires, lesquelles, à leur tour, se montrent sinon hostiles, du moins, en beaucoup de pays, a-religieuses, indifférentes à la religion. La science et l'Église se partagent donc, dans une égale mesure, les responsabilités encourues dans la déchristianisation des masses.

CONCLUSION DE CE CHAPITRE

On me reprochera avec violence d'avoir opposé une hypothétique tradition de l'esprit à la tradition millénaire de la lettre. N'est-ce pas d'une imprudence – coupable criminelle, diront les chrétiens – de vous dresser ainsi contre l'autorité de l'Église, fondée par le Maître divin, auquel vous vous référez vous-même ? Cette Église qui nous apporte son témoignage glorieux de 2.000 ans d'Histoire et dont il a été dit que « les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle » ?

Sans doute, et j'ai toujours cru à cette promesse du Christ faite à l'Église, que le bien en elle prévaudra finalement sur le mal, la vérité sur l'erreur (je dis finalement, car de toute évidence cela n'a pas toujours été le cas dans le passé). Bien plus, je crois que cette promesse faite à l'Église peut être interprétée en faveur du Monde entier comme un propos d'optimisme réconfortant.

Mais puisque l'on invoque contre l'ésotérisme Chrétien l'argument historique, il importe que je me rapporte aux origines Chrétiennes, au temps où Saint-Paul lui-même revendiquait pour le Chrétien la « liberté dans le Christ », la supériorité de l'esprit sur la lettre, autrement dit la liberté de conscience comme étant le droit inaliénable du Chrétien. Mais que pouvons-nous encore savoir, pensera-t-on, de cette chrétienté primitive ?

On sera peut-être étonné de voir en fin de ce chapitre et en guise de conclusion ce qui logiquement aurait dû figurer au début. Il en eût été ainsi si ce livre n'avait été qu'une dissertation, influencée par quelque mouvement passionnel ou sentimental de ma part, au lieu d'être ce qu'il est, le récit vécu d'une évolution de mes idées, imposée par ce que je ne puis qualifier autrement que du nom de Grâce divine, venant éclairer les circonstances et les événements de ma vie, forçant mon adhésion, m'imposant parfois mon comportement, par-delà mon sentiment, ma raison, ma volonté, réticents ou effrayés.

J'ai montré à suffisance ce que les hommes avaient fait du Christianisme et comment la lettre avait prévalu sur l'esprit dans les enseignements que nous a transmis l'Église. Mais sur le Christianisme

originel et sur son Fondateur est-il encore possible aujourd'hui de se faire une opinion objective, impartiale, c'est-à-dire conçue en dehors de toute prévention arrêtée, déformatrice, de toute passion, religieuse ou antireligieuse, venant ternir la sérénité de notre jugement ?

Disons tout d'abord qu'il n'est pas possible d'émettre un jugement équitable et qui ne soit pas suspect, si l'on ne connaît pas l'histoire des origines Chrétiennes, si l'on ne se représente pas l'état trouble et découragé des esprits dans les premières communautés chrétiennes du 1er siècle. Or, il est de fait que la quasi-unanimité des Chrétiens, tant catholiques que protestants, ignorent tout de ces choses. Seuls, s'en sont préoccupés quelques rares spécialistes des deux camps, et encore le plus souvent à leurs dépens, comme le prouve « l'Histoire ancienne de l'Église », de Mgr. Duchesne, qui fut condamnée par Rome. Que savent en effet les catholiques de l'accablement, du désespoir des premiers chrétiens après les événements tragiques de Jérusalem, de la dispersion des communautés devant les persécutions du clergé, de la vie secrète, effacée, qu'elles menèrent par la suite, de leur émigration peut-être à Damas, du rapprochement possible entre la nouvelle Église et la nouvelle alliance, entre le Maître Chrétien et le Maître de Justice, ainsi que les manuscrits de la Mer Morte nous le feraient croire [1], et puis, brusquement, après un temps indéterminé [2], de l'exaltation qui suivit les apparitions psychiques et matérialisées de Jésus, dit ressuscité des morts, d'autres apparitions semblables, notamment à Saint-Paul, tous événements qui créèrent un émouvant revival mystique et fut le vrai début du Christianisme dans le monde. Les Évangiles, les Épîtres, les Actes, en sont des échos tardifs et romancés ayant été écrits sous le coup de l'émotion générale, de l'excitation des esprits et d'une dévotion exaltée. Ces nouveaux événements survenaient en effet à l'heure où les premiers Chrétiens juifs, tout désorientés encore par le Drame sanglant du Calvaire, discutaient à perte de vue sur leur signification et la portée exacte qu'il convenait de leur accorder. La mort ignominieuse de leur Maître vénéré, suivie plus tard de ses apparitions, représentaient un insoluble mystère qu'il s'agissait d'expliquer. Certains proposaient des explications naturelles qui scandalisaient, les autres transposaient le tout sur le plan surnaturel et miraculeux.

De toute manière, en ce revival religieux apparaissait la nécessité de trouver une explication, une raison supérieure, qui justifiât, d'une part, la mort ignominieuse, et, de l'autre, la réapparition miraculeuse. C'est à ce moment que survint Saint-Paul, après sa conversion sur le chemin de Damas et c'est à partir de ce moment que petit à petit fut admis, en concordance avec la thèse Alexandrine, amenée par l'apôtre des Gentils, le roman théologique du Verbe, du Fils unique de Dieu, incarné en Jésus et envoyé sur terre pour racheter, par sa mort sanglante et préméditée, l'humanité déchue par le péché originel.

1 On sait qu'après la mort du Maître de Justice, la nouvelle alliance fondée par lui dut s'exiler à Damas. N'est-il pas curieux de constater que c'est également à Damas que se rendait Saint-Paul, pour en ramener les chrétiens en accusation à Jérusalem, lorsqu'il eut sa vision du Seigneur ? Nous verrons (chapitre II) le rapprochement chronologique que la tradition juive permet de faire entre le Maître de Justice, fondateur de la Nouvelle Alliance et le Jésus historique, fondateur de la Nouvelle Église.

2 Les trois jours qui d'après l'Évangile séparent la mort et la résurrection du Christ ne sont peut-être que symboliques, un rapport inconscient de l'initiation dans les Mystères antiques, où le candidat, le corps en transe, plongé en sommeil léthargique, pénétrait dans les mondes invisibles, avant de revenir, le troisième jour, à la lumière comme un homme nouveau, un initié ayant vécu l'expérience de la mort. C'était ce qu'on appelait la deuxième naissance. Nous montrerons au chapitre suivant comment la version juive sur Jésus permettrait de supposer que les Évangélistes ont rapproché dans le temps deux événements séparés par un long intervalle.

Quoiqu'il en soit, on ne pourrait nier que ce sont ces apparitions de Jésus, quelle que fut leur nature, qui, ranimant les courages abattus, galvanisant les énergies, disposèrent les fidèles à renoncer désormais à leur conception première de Jésus-homme et Messie, pour accepter la doctrine de Saint-Paul, lequel, tout imbu des idées de l'école hellénistique d'Alexandrie – Saint-Paul était un grand érudit – annonça que ce Jésus-Messie était l'incarnation du Verbe de Dieu, venu sur terre pour le salut de l'humanité déchue. Et c'est seulement deux siècles plus tard que le concile de Nicée proclama que Jésus était l'incarnation de Dieu Lui-même, la deuxième Personne de la Trinité divine. Il y eut donc bien trois états échelonnés de la croyance chrétienne : les judéo-chrétiens, qui croyaient à un Messie-homme ; les helléno-chrétiens qui virent en Jésus une incarnation du Verbe de Dieu, c'est-à-dire d'une force émanée de Dieu ; et enfin la croyance Romaine, qui proclama en Jésus l'unique incarnation de Dieu Lui-même dans le Monde. Bien entendu, nos bons catholiques ne savent rien de ces conclusions de la critique historique. Que savent-ils aussi, voire les plus érudits, des fluctuations, de l'incertitude, de la variété, des doctrines professées par les Églises Chrétiennes au cours des trois premiers siècles ? Ils ignorent les continuelles disputes et divergences d'interprétations qui surgirent et dont témoignent les légendes naïves et les écrits apocryphes, dont plusieurs au début furent vénérés à l'égal des quatre évangiles. Que savent-ils aussi des nombreuses sectes Chrétiennes dissidentes qui proliférèrent en ce temps, jusqu'à ce que le Concile de Nicée soit venu, en 325, lier obligatoirement les fidèles, en supprimant toute liberté et en fixant, une fois pour toutes, croyait-il, la vraie doctrine ? Les Catholiques ignorent même leurs propres Écritures. Ils n'en connaissent que quelques extraits lus dans leur Missel ou paroissien romain, ou entendus au prône de leur église, à la Messe du Dimanche.

Et pourtant les catholiques croient connaître leur religion, et il leur semble injurieux que l'on en doute ! Mais alors que connaissent-ils ? Uniquement ces formules dogmatiques qui furent précisées et définies à ce Concile de Nicée. C'est donc cette Scolastique métaphysique tardive, en désaccord avec la croyance primitive, élaborée et échafaudée sur des documents tardifs également, nous l'avons dit, et dont les historiens chrétiens eux-mêmes des premiers siècles avouent qu'ils furent souvent altérés et corrigés : là se borne la science que les Chrétiens ont de leur religion.

Néanmoins, l'argument que l'on m'oppose paraissait sérieux. Les dogmes définis reposent, nous assure-t-on, sur le texte même des Évangiles. De plus, cette assurance nous était donnée par l'Église elle-même, fondée par Jésus-Christ. La question se posait donc à moi cruciale. Pouvais-je encore me considérer comme chrétien ? Deux mille ans de foi aveugle à la tradition littérale s'opposait orgueilleusement à l'humble foi toujours persécutée que je professais, l'humble foi de ceux qui prétendent demeurer fidèles à la tradition vénérable de l'Esprit.

Nul d'entre nous d'ailleurs ne contestaient la haute valeur morale et spirituelle des Évangiles : mais, autre chose est cette valeur morale, autre chose leur rigueur historique, contestée, niée, par la critique indépendante ; autre chose surtout l'extension métaphysique qui fut donnée, par la suite, aux paroles de Jésus par rapport au sens primitif qui leur avait été attribué par les premières communautés chrétiennes, ainsi que nous l'avons dit.

Oui, Jésus avait opposé le Ciel à la terre, la Vie éternelle à la vie d'ici-bas, l'esprit de Dieu et l'esprit du monde, la surnature à la nature, mais il ne ressortait d'aucune de ses paroles qu'il considérât la Vie universelle comme une vaste mécanique, créée de rien et ajustée par le divin Horloger. Une mécanique produit toujours le même résultat. Comment l'image eût-elle pu convenir pour désigner la Vie créatrice toujours en mouvement (la religion officielle ne reconnaît pas le caractère divin de la Vie) évoluant et progressant dans les règnes de la Nature, apparaissant bien plus à nos yeux comme un Dieu en devenir,

un Dieu en manifestation. Rien ne prouve, disons-nous, que pour Jésus le surnaturel ne fût pas l'aspect invisible, supérieur et divin, de la Nature intégrale, l'univers visible étant la manifestation progressive de Dieu en devenir dans le monde ? Ce Dieu en devenir, telle était bien la pierre d'achoppement, l'hérésie suprême pour l'orthodoxie Nicéenne.

Un écrivain français. Julien Benda, remarquait que cette idée métaphysique d'évolution divine, c'est-à-dire d'un Dieu en devenir, se répandait de plus en plus au sein de l'élite pensante.

Et il est de fait que les poètes les plus intuitifs modernes (Goethe, Robert Browning, Whitman, Victor Hugo, etc.) rejoignaient ici les sages de l'Inde Millénaire, en affirmant que le surnaturel n'est que la nature elle-même, mais supérieure et invisible. Mais considérer l'univers comme un Dieu en devenir, affirmait Benda, c'est la fin de l'Éternel et l'Église faisait chorus en qualifiant l'idée de panthéiste. Loin d'être la fin de l'éternel, ripostent les intuitifs, c'est proclamer l'Éternelle Vie divine, se manifestant périodiquement dans le Cosmos invisible et visible, l'Infini, dans le fini des dimensions temporelles et spatiales. Autrement dit, l'Être en soi, dans son ineffable unité – le Moi-unique – se manifeste Lui-même périodiquement, cycliquement, dans le tout de l'Existence par les deux pôles opposés, positif et négatif – appelés l'Esprit et la matière, ou l'âme et le corps [1], développant graduellement la Vie cosmique dans le Macrocosme-univers, et la conscience universelle dans le microcosme humain. Et d'aucune des paroles de Jésus, on ne pouvait conclure que le Maître eût condamné pareille vision des choses, puisque lui-même proclamait notre procession du Père éternel, notre filiation divine.

Quant à Jésus lui-même, comment ne me serais-je pas refusé aux vaines et incontrôlables disputes sur la dualité de sa nature et l'unité de sa personne, le rapport entre le divin et l'humain se posant d'ailleurs pour tout être humain ? Sans scruter davantage donc le mystère, insoluble pour nous, de son être, je reconnaissais pleinement sa qualité de missionné divin, selon sa propre parole : « Je ne fais pas ma volonté, mais celle de Celui qui m'a envoyé ». Je ne crus donc pas être infidèle ni à lui-même, ni à son message.

Mais vous avez escamoté ou du moins traité bien légèrement l'essentiel, me dira-t-on. Jésus n'est plus parmi nous, mais il nous a laissé pour le représenter l'Église, institution divine, dont vous avez méconnu l'autorité souveraine.

Non, car si l'Église n'a pas été fondée par Dieu Lui-même, mais par son représentant qualifié sur terre, et si la longévité de l'Église dans l'Histoire n'est pas non plus ce miracle permanent que l'on dit être, alors aussi le caractère de son autorité se pose à nous différemment, comme celui de sa durée. Laissons donc le miracle et redescendons sur terre. Jésus a fondé l'Église pour être mise au service de l'homme et de son salut. Mais l'institution a été divinisée et les hommes mis à son service. Même la conscience de l'homme a vu son autorité intérieure subordonnée à l'autorité extérieure de l'Église [2]. En conséquence, la prééminence n'appartient plus à l'homme, à sa conscience, mais à l'institution créée pour lui. Double crime d'idolâtrie et d'asservissement de l'homme. Le Maître avait dit pourtant : « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir. » (Math. XX, 28.)

1 Symboliquement le Père et la Mère.

2 On sait les conséquences néfastes qui s'ensuivirent. La conscience des fidèles suivit l'Église dans ses pires erreurs, dans ses décisions les plus contraires à la charité du Christ, inquisitions, persécutions, guerres ide religions, etc.

Les catholiques protesteront avec violence contre cette prétendue déification de l'Église, invoquant les prières liturgiques dites pour que Dieu aide et protège l'Église. Mais alors pourquoi a-t-on créé l'équivoque ? Pourquoi a-t-on dissocié l'Église des hommes qui la composent ? Pourquoi a-t-on reconnu à l'institution les attributs divins, l'Unité, l'infaillibilité ? Pourquoi l'a-t-on personnifiée comme la Mère divine, l'épouse du Christ, le corps mystique de Dieu ? Que l'on ne conclue pas de ceci que j'entende aucunement nier la grandeur de l'Église catholique. Je ne nie pas cette grandeur. Fondée sur l'initiative du Maître de l'Évangile, elle devint au cours des siècles un grand édifice, mais ce fut un grand édifice humain et qui ne fut pas à l'abri des faiblesses humaines.

Libérant ma vision des brouillards de la théologie scolastique, je préfèrai donc, pour ma part, me consacrer de toute mon âme à l'étude passionnante du Jésus de l'Histoire, lisant les livres qui continuaient à paraître sur l'éternelle énigme, mais abordant celle-ci sous l'éclairage particulier qui m'était donné, en dehors des sentiers battus et des idées préconçues, et ne cherchant d'autre satisfaction que cette joie intime que donne toujours au chercheur son humble quête désintéressée, vers la Vérité et la Lumière.

CHAPITRE II

Jésus et Judaïsme

Lettre ouverte à ROBERT ARON, auteur du livre : « *Les Années obscures de Jésus* ».

Monsieur,

Comment vous dire l'immense déception que m'a causée la lecture de votre livre sur « *Les Années obscures de Jésus* » (Chez Grasset).

Tout ce que contient de vraiment grand, d'universel, de libérateur, la religion d'Israël, et que révèlent aux initiés les arcanes de sa sagesse secrète, tout cela qui a dû être révélé à Jésus, et le fut sans aucun doute, vous le négligez dans votre livre, pour réduire à bien peu de chose, à une écorce extérieure, oserais-je dire, l'influence de la Pensée juive sur la formation première du héros chrétien. Vous ne voyez en effet que les rites conventionnels, les prières cultuelles du Temple, les leçons de la Synagogue et les menues pratiques religieuses, habituelles aux familles pieuses, comme ayant contribué exclusivement à cette formation. À la formation de l'âme de l'enfant, certes. Treize ans était l'âge de l'initiation religieuse en Israël, nous dites-vous. C'est, pour le catholique aussi, l'âge de la première communion, mais ce n'est pas l'âge de la maturité religieuse. Le livre de prières de la première communion ne suffit plus à l'adulte qui vise à la compréhension, à l'initiation véritable, l'initiation à la sagesse. Tel fut sans doute le cas de Jésus passant de l'enfance à l'âge viril. Et c'est en vérité une pauvre lumière que vous nous faites voir comme éclairant ces « années obscures » de Jésus. Ce ne sont pas ces quelques pratiques routinières, célébrées à la synagogue ou dans l'intimité de la vie familiale qui purent éclairer sérieusement son âme, lui être une révélation de sa mission divine et, en l'y préparant, vivifier réellement sa vie intérieure.

Vous insistez beaucoup sur le périphérique, l'accessoire, les conditions linguistiques qui ont contribué à former sa mentalité première, sur l'apport figé des vieux rites cultuels, des traditions ancestrales, mais vous ne nous apprenez rien sur l'essentiel, c'est-à-dire sur l'aliment substantiel qui pouvait rassasier la faim croissante d'une âme qui grandit, celle de Jésus enfant passant à l'âge adulte. Comment penser, en effet, que depuis cet âge de treize ans jusqu'à trente ans, âge où débuta sa vie publique, comment penser que durant tout cet intervalle de temps, sur lequel les Évangiles ne nous disent rien, Jésus n'aurait réellement subi d'autre influence que cet étroit formalisme de rites, de prières, d'enseignement, auquel vous le voyez soumis ? Certes, le Judaïsme conservait précieusement le culte du Dieu unique. « Et n'est-ce pas l'essentiel », direz-vous ? – Mais précisément, ce Dieu unique c'était le Yahveh biblique, conçu et adoré craintivement sous la forme naïve, puérile, anthropomorphique, d'un Dieu cruel, jaloux, colère, exigeant, se plaisant aux sacrifices sanglants de pauvres victimes animales ou humaines, surveillant jalousement les moindres pensées et actes de ses adorateurs... Car, chez les primitifs, purifications, supplications et prières, ne sont pas ces nécessités que ressent l'âme souillée, impuissante, de l'humble fidèle aspirant à rejoindre son Créateur. Non, ce sont les exigences de ce Créateur Lui-même à l'égard de ses misérables créatures. De telles exigences sont impérativement requises, imposées par Lui pour sa propre gloire ! Conceptions de toute évidence naïves et puériles. Le Judaïsme n'avait-il donc rien d'autre à apprendre à Jésus ? N'y avait-il pas, en Israël, des centres supérieurs d'inspiration et d'initiation, des confréries religieuses, des associations mystiques, des écoles supérieures de culture et d'études que Jésus fréquenta durant son adolescence ? Tout nous porte à le croire et les découvertes de la Mer morte nous le confirment.

De vieilles traditions juives reproduites dans les écrits talmudiques, antédantent d'un siècle l'existence

historique de Jésus. Elles le font naître sous Alexandre Jeannée et le montrent, durant sa jeunesse, obligé de fuir, avec son Maître Juif, Ben Perachiah, les persécutions édictées par ce monarque contre les initiés. Il dut en conséquence, nous assurent-elles, se réfugier en Égypte, à Alexandrie, où il étudia et travailla. J'y reviendrai. D'autre part, les historiens juifs du 1er siècle, Philon-le-Juif et Flavius Josèphe, qui ne nous parlent pas de Jésus de Nazareth, nous renseignent abondamment sur les milieux juifs, mystiques et éclectiques de ce temps (Esséniens de Palestine et thérapeutes d'Égypte), dont l'importance fut grande à cette époque et dont les rapprochements avec l'Église primitive – qui finit d'ailleurs par les absorber – sont tels que la question de Jésus essénien, ou Réformateur de l'Essénisme, s'est souvent posée à la critique.

Enfin, je le répète, les découvertes récentes des manuscrits de la Mer Morte sont venues à point pour jeter un jour spectaculaire sur ces milieux mystiques et sur toute l'intensité de l'atmosphère religieuse et morale qui régnait en Palestine au temps où l'Évangile situe l'existence historique de Jésus, époque où les malheurs publics, d'une part, jetaient partout le trouble et la confusion, et où, d'autre part, la confrontation des apports culturels de l'étranger secouait profondément l'âme juive, l'approfondissant, l'élargissant, tout en l'éclairant et la transfigurant souvent.

En regard de la pensée romaine en effet, ordonnée et sévère, s'épanouissait à l'époque dans tout le monde Méditerranéen un mysticisme incontrôlé qui, dans ce grand centre d'Alexandrie, se cristallisa bientôt en un syncrétisme bizarre, où s'amalgamèrent des tendances multiples de toute origine. On y trouve des apports Égyptiens, mais élaborés et interprétés par la pensée grecque durant la période hellénistique (tel le culte de Sérapis sous les Ptolémées) ; les doctrines de Pythagore et de Platon (le Logos philonien de l'école d'Alexandrie procède directement du Logos de Platon) ; des influences bouddhistes (le bouddhisme ayant pénétré jusqu'à Alexandrie, nous disent les historiens); enfin le Mazdéisme, dont les colonies établies sur les côtes d'Asie Mineure répandaient partout le culte de Mithra. Le Mithra Mazdéen rejoignit ainsi le Râ Égyptien dans ce culte du soleil, que pratiquaient également les thérapeutes juifs du lac Mareotis, voisins d'Alexandrie (Philon). Mithra fut aussi comme le Logos juif et chrétien, et peut-être avant lui, le médiateur (Mésitès) de grâce entre Dieu et les hommes. Après Jérusalem, Alexandrie fut le centre le plus important du judaïsme. Les influences iraniennes et pythagoriciennes se révèlent nombreuses chez les Esséniens de Palestine et les thérapeutes d'Égypte. Depuis l'antiquité, les religions s'étaient généralement développées en vase clos, hermétiquement fermées, jalousement opposées les unes aux autres, là où une coexistence les rapprochait. Dans ces grands creusets de culture que furent Alexandrie, Éphèse, Athènes (la dernière efflorescence de la culture y fut le néo-platonisme), Rome enfin, une nouvelle expérience fut réalisée, laquelle expérience s'est universalisée de nos jours par la force des circonstances, religions et Églises se voyant obligées de communiquer entre elles, de se compénétrer davantage, réagissant nécessairement les unes sur les autres pour le progrès de la Pensée générale. L'école juive d'Alexandrie fut le centre effervescent de ce bouillonnement de cultures, de cette fermentation mystique. Au 1er siècle de notre ère, l'universalisme de Philon préfigura à Alexandrie l'universalisme de l'enseignement chrétien dans le monde entier, dépassant, annihilant les cadres rigides du dogmatisme juif orthodoxe.

C'est Saint-Paul, nous l'avons dit, qui annonça à Jérusalem que le « Logos » (Verbe) inspiré du Logos platonicien, s'était incarné en la personne de Jésus. Au surplus, tout l'enseignement de Jésus, tel qu'il résulte apparemment de Saint-Paul et des Évangiles eux-mêmes, n'est-il pas comme un décalque de celui de l'école ? C'est au point que certains ont avancé que Philon fut un philosophe Chrétien !

Et pourtant, Monsieur, votre livre ne nous dit rien de ces hautes influences qui, selon toute vraisemblance et conformément à vos propres traditions, ont dû agir sur Jésus, pénétrer son âme, lui inspirer sa vocation.

Les milieux initiatiques, les manuscrits de la Mer Morte ? Vous consacrez à peine quelques lignes à ces derniers, comme si, après tout, ceci était de l'ordre du roman, ressortissant au mysticisme et à l'imagination populaire. Lettre morte autant que la Mer dont ils sortaient, sans plus de consistance, ni d'importance réelle à vos yeux. Comprenez notre déception ! Le roman ? N'est-ce pas dans le développement de la mentalité juive de Jésus, que vous supposez gratuitement conforme à la vôtre, que nous pouvons le trouver ?

Le premier étonnement qui frappera le lecteur de votre livre sera de voir un juif orthodoxe accepter sans la moindre réserve, ou traiter comme s'il l'acceptait, la thèse catholique de la rigoureuse conformité des Évangiles à la vérité historique elle-même. Non pas certes que nous nous attendions de votre part à vous voir nier la grandeur sublime de ces écrits du point de vue spirituel et moral, – sublimité que nul homme de bonne foi ne pourrait contester – ni que nous pensions vous voir adopter la position libérale qui ne voit dans les Évangiles qu'une grande fresque allégorique, dissimulant dans un cadre historique, mais partiellement légendaire, un sens spirituel et universel profond. C'est moins encore que nous nous attendions à vous voir défendre la thèse chère aux critiques rationalistes du siècle dernier, d'un Jésus purement mythique, thèse que contredit d'ailleurs le titre même de votre livre. Non, ce qui nous a surpris, Monsieur, c'est de voir un juif orthodoxe considérer, à l'encontre des vues de la critique indépendante, comme strictement véridique, rigoureusement historique, le moindre épisode du récit évangélique. Les Évangiles, livres d'Histoire ?

Vous admettez l'allégorie dans les récits de la Bible, mais semblez la rejeter dans l'Histoire évangélique. Une telle attitude a paru d'autant plus inattendue de votre part, qu'elle va à l'encontre de la thèse juive traditionnelle, qui, depuis les origines, s'est toujours opposée à celle du Monde Chrétien, concernant le personnage historique appelé Jésus de Nazareth. Les Juifs avaient en effet, je l'ai dit, leur propre tradition concernant Jésus, né sous Alexandre Jean-née, et ils l'opposaient à celle de l'Évangile. Quand le rabbin Tryphon [1] reproche aux chrétiens de s'être façonné un messie imaginaire, il n'entend nullement nier l'existence d'un Jésus réel, mais seulement l'historicité de la biographie évangélique. C'est la naissance de Jésus sous Hérode-le-Grand qu'il conteste et la critique moderne lui donne raison, car on ne voit pas qu'un recensement romain ait pu avoir lieu sous Hérode, alors que, sous ce monarque, la Palestine n'était pas encore province romaine et qu'aucun lien administratif ne la rattachait à Rome. D'autre part, le recensement de Quirinius, dont nous parle Saint-Luc, et auquel se seraient soumis Joseph et Marie, n'eût lieu que dix ans après la mort d'Hérode et après la déposition d'Archélaus, son fils, par l'empereur Auguste. Quant au massacre des Innocents, il est significatif que l'historien Flavius Josèphe, l'ennemi d'Hérode, et qui se fait l'historiographe par le menu de tous ses crimes, ne sache rien, ne dise rien, du plus exécrationnel de ceux-ci. L'incertitude quant à la naissance de Jésus au premier siècle, demeure donc complète et l'on doit reconnaître qu'en dehors des documents Chrétiens qui l'affirment, il n'en existe aucun autre qui vienne confirmer l'existence historique de Jésus au début de notre ère. Les historiens juifs l'ignorent, je l'ai dit, le seul passage de Josèphe qui en parle étant manifestement une interpolation chrétienne, reconnue d'ailleurs par la critique bien pensante elle-même [2]. Quant aux quelques allusions que l'on découvre chez les auteurs latins, elles ne sont que les vagues échos des rumeurs qui circulaient dans le public, à une époque où le message chrétien était déjà largement répandu : On n'en peut rien tirer de concluant quant à la chronologie exacte de l'auteur même du Message.

Mais pourquoi, demandera-t-on, les Évangiles ne suffiraient-ils pas ici pour asseoir notre créance ?

1 Saint-Justin : *Dialogue avec Tryphon*.

2 A fortiori en est-il ainsi de la version slave de Josèphe qui date du IXe siècle de notre ère seulement.

Parce que pour juger sainement de leur valeur historique, il importe de tenir compte des faits suivants, indiscutables aux yeux d'une critique impartiale :

1° Les Évangiles ont été rédigés après la destruction de Jérusalem (70 après J. Chr.), soit, au plus tôt, une quarantaine d'années après les événements dont ils sont censés relater le déroulement. Ces événements mêmes se seraient passés au milieu des troubles politiques et sociaux les plus graves : bouleversements, persécutions, luttes civiles et religieuses emplirent toute la première partie du siècle et se terminèrent par la guerre avec les Romains et la destruction de Jérusalem (70) ;

2° Il n'est nullement certain qu'ils furent écrits par les auteurs auxquels on les attribue. Ils sont une compilation de traditions, selon Marc, Matthieu, Luc et Jean. Le plus ancien semble être celui de Marc « qui n'a pas connu le Seigneur », nous dit Papias. Un proto-Matthieu a existé (l'Évangile dit des Ebionites), qui fut rejeté avec horreur par Saint-Jérôme, parce que jugé hérétique. Les quatre Évangiles furent choisis entre beaucoup d'autres écrits, dits apocryphes, qui étaient pareillement reconnus et vénérés en leur temps;

3° Nous n'en possédons pas les textes originaux, mais seulement des copies de copies ou de traductions tardives (versions syriaque, Copte, Grecques) ;

4° Les écrivains chrétiens des premiers siècles (Origène, Eusèbe de Césarée) nous montrent eux-mêmes les fidèles de leur temps occupés sans cesse à corriger, à altérer, leurs Écritures;

5° Le but manifestement poursuivi par les quatre Évangiles fut d'assembler dans une biographie du Christ l'ensemble des traditions, recueillies un peu partout, sans beaucoup de discernement ni de contrôle, et surtout de montrer dans chaque épisode de cette vie de Jésus l'accomplissement de quelque prophétie. Ce but, ils le poursuivent avec une idée préconçue et une volonté arrêtée, n'hésitant pas à détourner, à l'occasion, le sens véritable de ces prophéties pour les approprier à leur dessein;

6° Mais il y a plus grave encore. On trouve dans les Évangiles la description de situations, des détails anecdotiques ou épisodiques qui présentent des analogies vraiment curieuses – on pourrait même parler de parallélisme – avec des passages de l'historien Flavius Josèphe relatifs à deux personnages de son temps : l'un, Jésus dit de Gamala, le héros de l'indépendance juive, qui, après une vie mouvementée qui rappelle celle du Galiléen, mourut victime des passions soulevées par les querelles politiques et religieuses, l'autre, ce personnage mystérieux que Josèphe nomme l'Égyptien, qui rappelle lui aussi par de nombreux aspects le héros de l'Évangile, et qui disparut mystérieusement après que ses fidèles eussent été dispersés par les troupes romaines. Ces analogies sont pour le moins fort troublantes. Les Évangélistes s'en seraient-ils inconsciemment inspirés pour écrire la vie du Jésus chrétien ? [1].

Trop nombreux sont en tout cas ces rapprochements pour qu'ils ne frappent pas nos yeux, nos imaginations ! [2].

1 Cette confusion avec d'autres personnages résulterait donc d'analogies dont certaines ne laissent pas d'être frappantes : le tremblement de terre qui, selon l'historien Josèphe marqua la mort de Jésus de Gamala et fut interprété par le peuple comme un présage de grands malheurs. On peut citer aussi l'analogie entre le récit de la passion et ce que nous raconte Philon-le-Juif au sujet d'un obscur personnage d'Alexandrie, qui se disait roi et d'origine divine, et s'appelait Carabas (Barabbas ?), on lui mit sur la tête une feuille de Papyrus en guise de couronne, une natte grossière sur les épaules comme manteau royal, un sceptre entre les mains : il fut objet de dérision, la soldatesque fléchit le genou devant lui et le moqua, etc. (Voir Daniel Masse, « Mercure de France », avril 1923.)

2 Un parallélisme aussi a été établi avec les épisodes de la vie du Bouddha et d'autres initiés.

Les théologiens, que leur foi obligatoire aveugle sur les infiltrations étrangères dans le récit sacré, sur les adaptations que l'on y rencontre de légendes initiatiques parallèles, sur les interprétations systématiques des prophéties, sur les analogies et les inexactitudes historiques que la critique y relève, rejettent le tout en bloc, refusant de se laisser impressionner par de telles considérations.

Ils rétorquent que les récits évangéliques reposent sur le témoignage direct, authentique, des apôtres eux-mêmes ou de leurs disciples immédiats, témoins de Jésus-Christ.

On peut certes le croire, mais on peut aussi le contester [1], en cette époque de grands troubles, de sentiments et de passions déchaînés, d'imaginations exaltées, où les pieux mensonges étaient de la monnaie courante, et où les apocryphes pullulaient chaque jour, sans même qu'on puisse incriminer la bonne foi de leur auteur. Dans de telles conditions, le crédit que l'on persiste à accorder à la stricte rigueur historique des quatre Évangiles canoniques, choisis entre beaucoup d'autres primitivement révévés, repose, il faut le reconnaître, bien plus sur un critère de foi que sur des arguments de raison. Les catholiques le reconnaissent aux-mêmes d'ailleurs.

Il est pourtant un point essentiel sur lequel les théologiens me semblent avoir raison. L'époque, ai-je dit, était de grande incertitude et de trouble. Elle rendit les esprits sensibles à ces phénomènes de l'ordre psycho-physique qui survinrent apparemment aux alentours de l'an 30 de notre ère et que l'on nomme les apparitions du Christ, dit ressuscité des morts. À ces apparitions spectaculaires, il serait difficile de ne pas ajouter foi : 1° en raison de la convergence des témoignages de ceux qui en furent les témoins directs et qui les rapportent – Saint-Paul fut le dernier témoin de ces apparitions et connut personnellement les autres apôtres; 2° en raison de l'importance historique de ces faits qui furent incontestablement la cause directe, immédiate, et le réel point de départ du mouvement chrétien dans le monde [2].

« Mais tout ceci n'a aucun rapport avec les années obscures de Jésus, seul objet de mon livre », objecterez-vous. Sans doute, Monsieur, mais vie publique et années obscures de Jésus se rattachent inséparablement à la chronologie véritable du Jésus historique, sur laquelle, je le répète, la tradition juive, dès les premiers siècles, s'opposait à la tradition chrétienne. Cette tradition juive, la reniez-vous ? Prudemment, vous préférez l'ignorer.

1 Les épîtres de Saint-Paul laissent entendre de nombreuses divergences entre lui et les autres apôtres : il dénonce même de faux apôtres, sans les nommer !

2 Si l'on accepte donc comme hypothèse la version juive du Jésus historique, trois-quart de siècle auraient séparé la mort de Jésus de ses apparitions posthumes. Les Évangélistes auraient rapproché dans le temps ces deux événements. Il est curieux de faire remarquer à ce propos que les critiques indépendants de la valeur d'Alfred Loizy et Charles Guignebert, émettent tous deux l'hypothèse que toute l'histoire évangélique, ainsi que le choix même des apôtres, remonteraient à partir du Christ ressuscité, autrement dit du Christ des apparitions. Au surplus, tels épisodes évangéliques, tels la transfiguration, ou Jésus marchant sur les eaux, s'expliquent mieux par une apparition, comme d'ailleurs la conversion de Saint-Paul lui-même sur le chemin de Damas. Quoiqu'il en soit, c'est par-delà les incertitudes historiques qu'il nous faut chercher la grandeur des Évangiles, et l'éminence du Maître sublime auquel ils se réfèrent. Son enseignement moral fut maintenu intégralement, mais, après ses apparitions post mortem (plus spectaculaires, mais analogues sans doute à celles de Lourdes, Fatima, Beauraing, etc.) sa personne fut déifiée et, à la fin du premier siècle, sa biographie fut romancée dans les Évangiles et apocryphes de ce temps.

Vous m'objecterez que cette tradition juive est rejetée par la critique moderne. Examinons donc les raisons invoquées par celle-ci.

La critique a rejeté la tradition juive parce que celle-ci fut formulée dans des pamphlets talmudiques, écrits tardivement (ils datent du deuxième siècle de notre ère) et manifestement inspirés par une haine violente contre le Christianisme. Ces pamphlets, au surplus, se discréditent eux-mêmes, dit-on, par les infâmes calomnies qu'ils n'hésitent pas à lancer contre la Sainte Famille.

Faisons remarquer tout d'abord que la rédaction tardive de ces écrits n'est pas un argument sérieux contre l'ancienneté de la tradition qu'ils relatent. Une tradition orale peut se transmettre fidèlement de bouche en bouche durant des siècles avant de se fixer dans une version écrite. Le fait est courant dans tout l'Orient.

Quant aux calomnies qu'ils propagent dans leur haine du Christianisme, on peut les repousser du pied avec mépris, bien qu'il faille reconnaître que l'Évangile selon Saint-Matthieu semble leur accorder quelque consistance, lorsqu'il écrit que « Joseph, qui était un homme juste, trouvant sa fiancée enceinte, ne voulant pas la déshonorer, songeait à la renvoyer en secret ». Suit l'épisode de l'Annonciation de l'Ange à Marie. Qu'est-ce à dire ? La question, on le conçoit, est infiniment délicate, principalement en raison de la perversion totale, quoique inconsciente, de nos jugements humains, tous faussés radicalement par nos préjugés conventionnels et déformateurs.

À supposer qu'un insondable destin ait permis que Marie devint la victime innocente des violences d'un soldat romain, sa pureté d'âme en eût-elle été diminuée, son intégrité morale en eût-elle subi la moindre atteinte ? N'en fut-elle pas sortie au contraire plus illuminée par l'épreuve même ? Quand nos pauvres petites religieuses belges furent odieusement violées par les brutes congolaises, ne peut-on, ne doit-on, pas supposer que leur « aura » invisible reçut, en dépit de la meurtrissure de la chair, et en raison même de leurs souffrances héroïquement endurées, reçut, dis-je, un afflux intérieur de force spirituelle, un surcroît plus éclatant de lumière divine, exaltant, transfigurant leur âme martyre ?

Hélas ! les jugements des hommes sont ici à l'inverse des jugements de Dieu !

Laissons ce problème. La question qui se pose est celle-ci. Les reproches mérités que l'on fait aux récits talmudiques [¹] suffisent-ils pour que l'on déclare dénués de toute valeur historique les précisions chronologiques et biographiques qu'ils nous apportent concernant la vie réelle de celui qui devint le héros chrétien, ces précisions étant la substance même de la tradition juive qui nous les transmet ? Rappelons celle-ci brièvement, d'après le philosophe Celse (2^e s. apr. J.-Ch.), qui s'en inspire : Elle fait naître Jésus sous Alexandre Jeannée, qui fut roi de Judée de 104 à 78 avant Jésus-Christ. Elle relate dans un style le plus souvent allégorique et imagé que, sous le coup des persécutions édictées par ce prince contre les Initiés, Jésus accompagné par son Maître palestinien dut fuir à Alexandrie, où il séjourna et s'initia à la Sagesse de la Grande Égypte; puis que, plus tard, revenu au pays, il fut mis en jugement, flagellé comme séditieux, lapidé comme blasphémateur à Lud ou Lydda; finalement suspendu sur une croix en forme de fourche, où il expira la veille de Pâques de l'an 66 avant notre ère...

Que la critique moderne ait rejeté cette version comme purement légendaire, la chose se conçoit, bien qu'aujourd'hui même la découverte des manuscrits de la Mer Morte nous ait révélé l'existence, à cette

¹ D'après Eliphaz Levi, il s'agit des auteurs talmudiques du Sota et du Sanhedrin, cités au *Livre de la dispute* de Jéchiel, et de pamphlets, le *Nizzachon Vetus*, le *Toldos Jeschu*, etc.

même époque, de ce mystérieux « Maître de Justice », dont la vie, la mort, le caractère – son nom est sacré ; il meurt victime du haut clergé de son temps, comme Jésus de Nazareth; il est, comme lui, grand justicier à venir, fondateur, comme lui, de la Nouvelle Alliance (l'Église) avec le même règlement institutionnel, il prêche la même morale, etc. – préfigure de façon spectaculaire le héros chrétien, ainsi que nous l'a montré le professeur Dupont-Sommer.

Comment supposer qu'un nom si sacré, qu'on ne peut ni le prononcer ni l'écrire, que des qualificatifs tels que « grand justicier à venir » et d'autres pareils, puissent être appliqués au premier pieux personnage venu de cette époque, tel Onias-le-Juste, par exemple, et ne doive pas être exclusivement réservé à un personnage unique, hors de pair, le Jésus historique, considéré de son vivant même comme le Messie attendu d'Israël ?

Il ne peut vous échapper, Monsieur, que si ce mystérieux personnage ne cadre pas, chronologiquement parlant, avec le Jésus de l'Évangile, il s'accorde parfaitement au contraire, de ce même point de vue chronologique, avec le Jésus de la tradition juive, à telle enseigne qu'il paraît bien difficile à ne pas identifier les deux personnages. Et si la critique persiste néanmoins à se montrer récalcitrante à cette conclusion, il est pour le moins surprenant de voir un Juif orthodoxe négliger complètement cet apport nouveau qui vient confirmer de façon si heureuse la vieille tradition juive concernant Jésus, tradition que, dès les premiers siècles, jugeaient valable ceux de votre race et de votre religion.

Antidater d'un siècle l'existence de Jésus ne rencontre d'ailleurs pas des objections insurmontables. Mais ce n'est pas le lieu ici de développer ce point.

Vous ne vous étonnez donc pas, Monsieur, que nous ayons été surpris et déçu de ne vous voir apporter aucune lumière supplémentaire, attendue de vous, sur les précisions historiques de la vieille tradition juive, ni sur les influences subies en son adolescence par le Maître Chrétien, en dehors de celles toutes cléricales et routinières que vous dites. C'est donc dans les arcanes de votre propre religion qu'il nous faut, à nous profanes, et malgré vous en quelque sorte, chercher cette lumière !

J'ai dit qu'à vous lire il me semblait que c'est moins au Dieu qui s'exprime par la voix des Prophètes que fut initié l'enfant Jésus dans l'enseignement qu'il reçut à la synagogue qu'au Yahvé de la Bible, le Dieu exigeant, jaloux, et cruel de la tradition populaire, Dieu terrible et devant lequel chacun doit trembler !

C'est au point qu'on peut se demander si l'hérétique Marcion n'avait pas raison en supposant le monde créé par le Dieu du mal, auquel se serait opposé le Dieu du bien, le Dieu rédempteur, représenté par Jésus. Il appartenait en effet au peuple d'Israël d'avoir anthropomorphisé aussi naïvement le Dieu Unique au point de le concevoir sinon tout à fait comme un Dieu bourreau, un Dieu féroce et qu'il nous faut aimer quand même, du moins comme un homme au visage sévère, implacable, à l'épiderme ultrasensible, intéressé par nos moindres actions, sensibilisé par nos moindres pensées et prières, exigeant les hommages constants de ses créatures. N'est-ce pas cet anthropomorphisme puéril que professait au temps de Jésus le judaïsme officiel, lequel enveloppait la notion divine dans ces naïvetés, propres aux peuples primitifs, et de nature à inspirer surtout la crainte, cette crainte panique du Dieu vindicatif qui imprégnait encore toutes les mentalités juives et dont le Christianisme lui-même n'a pas réussi à nous délivrer entièrement ? (La crainte de Dieu ne continue-t-elle pas à prévaloir sur l'amour dans la religion de l'immense majorité des Chrétiens ?) Ne sort-elle pas aussi de l'imagination d'un enfant romanesque cette idée d'un Dieu hâtant de 974 ans la Révélation de la Loi, pour prévenir une aggravation de la perversion humaine ?

Passons sur ces enfantillages. Comment supposer qu'une personnalité de l'éminence spirituelle de

Jésus, unique dans l'Histoire, peut-on dire, n'aurait été soumise qu'à la minutie des prescriptions rituelles, des pratiques, et des croyances superstitieuses de son temps, alors que les plus hautes lumières de la Sagesse de son pays lui seraient demeurées voilées ? Ou bien faut-il conclure de votre livre qu'en dehors même de l'enseignement public de la synagogue et des commentaires des Rabbins, le judaïsme ne contenait dans son sein aucun centre supérieur d'initiation pouvant mener l'homme à la Sagesse véritable ?

Pourtant ces centres supérieurs, nous les connaissons (Esséniens de Palestine, les confréries mystiques de la Mer Morte, les thérapeutes d'Égypte). C'était aussi et surtout ce centre éducatif supérieur qu'était alors, je l'ai dit, l'école juive d'Alexandrie. « Aristobule et Philon le juif y avaient été les premiers à s'opposer aux conceptions anthropomorphiques des juifs de Palestine », nous dit Jean de Pauly [1]. Mais, par dessus tout, – et vous ne pouvez l'ignorer – il y avait ces centres secrets d'initiation supérieure, où étaient révélés les arcanes de la Kabbale, l'école des prophètes, la Sagesse secrète d'Israël.

L'antiquité pré-chrétienne de la Kabbale ne peut plus être sérieusement contestée de nos jours, en dépit de la rédaction tardive du Sepher Yetzirah et au Zohar qui s'y rapportent et sur laquelle la critique persiste à disputer.

L'antiquité d'une tradition, ai-je dit, n'est pas controuvée par une rédaction tardive. Jean de Pauly (op. cit.) écrit à ce sujet, dans sa préface : « À part l'Ancien Testament, les règles du devoir et l'interprétation de la Loi étaient livrées à la mémoire et se transmettaient de bouche en bouche jusqu'au deuxième siècle de l'ère vulgaire, où Rabbi Juda, surnommé « le saint maître », voyant l'autorité des grands docteurs, vrais dépositaires de la Loi, s'affaiblir de jour en jour, et craignant que la dispersion du peuple juif ne déterminât un schisme, convoqua un synode composé des plus grands théologiens de l'époque, qui rédigèrent par écrit le premier compendium de la foi, intitulé Mischnâ... Un siècle à peine s'était écoulé, que l'on sentit le besoin d'expliquer par des commentaires, soit le principe posé, soit l'intention précise de ceux qui l'avaient établi. Ce sont ces commentaires qui constituent le Talmud. »

Si cela est vrai pour les écrits qui traitent de l'enseignement exotérique de la Bible, à fortiori est-ce vrai pour le Zohar et le Sepher Jetzirah, qui se réfèrent à sa gnose, la Kabbale [2].

Pour s'assurer d'ailleurs de l'antiquité de la Kabbale, il suffit de lire Saint-Paul, dont les épîtres fourmillent de termes, d'expressions, d'allusions à cette sagesse secrète d'Israël. Tout son langage prouve à l'évidence que le grand Apôtre était un initié à la Kabbale. Après sa conversion, c'est le Christianisme lui-même qu'il représente comme un « mystère », dont il ne peut être parlé, dit-il, qu'entre « parfaits » (initiés). Aussi se refuse-t-il à dévoiler le mystère chrétien à ses correspondants « trop petits enfants encore dans la foi pour le comprendre ». Il s'adressait pourtant à l'Église de Corinthe, tous chrétiens baptisés et ayant reçu le Saint-Esprit dans le sacrement de confirmation.

Il n'est pas de ma compétence de préciser les vérités supérieures que Jésus, sorti de l'adolescence, put retirer de son initiation à la Sagesse Kabbalistique. Mais il est un point toutefois que nous pouvons

1 « *La Cité juive* », par Jean de Pauly (ch. I, p. 71), Orléans, Georges Michal, éd., 1898, précédé d'une dédicace au Cardinal Seraffini Cretoni.

2 Je me bornerai à citer ici les travaux des auteurs français sur le sujet : Ad. Franck, de l'Institut, Papyrus, et surtout le magnifique ouvrage de Paul Vulliaud, « *La Kabbale Juive* » (2 volumes, chez Émile Nourry, Paris, 1923), ouvrage commentant avec la plus grande érudition tous les travaux antérieurs des critiques juifs, allemands, espagnols, italiens, etc.

retenir, parce que c'est l'Évangile même qui nous y incite, les paroles de Jésus nous étant ici une indication, une révélation précieuse. Il s'agit du sort qui attend l'homme après sa mort. Qu'avait donc à nous apprendre à cet égard l'enseignement juif officiel ?

Vous nous le dites vous-même. L'homme tombait dans le « schéol », lieu triste, vague, sombre, mystérieux, où se retrouvait l'âme des défunts après qu'ils avaient dépouillé leur vêtement de chair. Nulle précision supplémentaire n'était donnée. Selon toute apparence, il s'agissait d'un lieu psychique plutôt que physique. Sans doute, était-il aussi parlé du « sein d'Abraham », où se rendaient les âmes des justes, qui mouraient en la foi d'Israël. Mais là également la notion demeurait vague et imprécise.

Il semble toutefois qu'il y ait eu autre chose encore, une croyance eschatologique barbare, que les Juifs auraient rapportée de leur captivité de Babylone, la croyance chaldéenne en la « résurrection de la chair », à la fin des temps. Les corps défunts devaient un jour ressusciter de leur tombe! C'est même un fait curieux à constater, que les Juifs qui s'étaient montrés si rétifs au matérialisme Égyptien – dont les pratiques d'embaumement des corps impliquaient la croyance à la survie des défunts dans le corps momifié acceptèrent au contraire si facilement la croyance, non moins matérialiste, en cette résurrection de la chair. Ils l'acceptèrent pourtant, puisque c'est du judaïsme que la croyance passa au Christianisme, où elle se traduisit dans le culte des morts dans nos cimetières où c'est moins le culte de l'âme immortelle qui est envisagé que celui des corps des défunts qui doivent « ressusciter » au dernier jour.

Que représentait donc en fait cette doctrine chaldéenne ?

Elle était manifestement une déformation matérialiste de la belle, antique et universelle vérité de la Sagesse ésotérique, la renaissance périodique de l'âme humaine dans des corps nouveaux, dans des personnalités successives, doctrine impliquant à la fois la préexistence de l'âme à sa naissance actuelle, et ses réincarnations futures au cours du temps, jusqu'au jour où ayant atteint sa perfection sur terre, l'être humain peut s'évader de sa condition terrestre pour atteindre sa libération finale dans le sein de Dieu, sa patrie originelle, son Ciel véritable.

Sagesse ésotérique universelle, disons-nous, avec cette différence toutefois qu'enseignée publiquement dans les Écritures sacrées de l'Inde antique, elle demeura toujours strictement ésotérique dans tout l'Occident, c'est-à-dire tenue sous le boisseau, exclue ou en marge discrète des religions officielles, réservée aux initiés des Mystères (orphiques et Eleusiniens) ou aux disciples des écoles éclectiques, pythagoriciennes, platoniciennes, hermétiques, etc.

Mais les Juifs, eux, l'ignoraient, la condamnaient, dira-t-on ! Nullement. Sans doute était-elle formellement rejetée par les Sadducéens, les Matérialistes juifs de ce temps. Mais les Pharisiens y croyaient en partie, puisque nous voyons l'historien Josèphe leur reprocher précisément de ne l'admettre qu'en faveur des seuls gens de bien. D'autre part encore, ces mêmes historiens juifs nous révèlent que cette doctrine palingénésique était la croyance traditionnelle des Esséniens. Bien entendu, elle était aussi l'enseignement secret de la Kabbale.

Mais que put être à cet égard la pensée et l'enseignement de Jésus lui-même ? Il semble qu'il soit nécessaire de tenir compte de la mentalité susmentionnée, répandue parmi les Juifs de son temps, pour juger sainement des nombreux passages évangéliques nous révélant la vraie pensée du Maître. On en conclura que si cette loi des renaissances n'était pas enseignée en public par Lui, elle faisait certainement partie des enseignements qu'il donnait en particulier à ses disciples.

Je me bornerai à citer à nouveau deux de ces épisodes. Le premier est le dialogue avec Nicomède : « Personne ne peut voir le royaume de Dieu », dit Jésus, « s'il ne naît à nouveau ». – « Comment peut renaître un homme vieux », réplique Nicomède. « Peut-il rentrer dans le sein de sa mère » ? Et Jésus répond : « L'homme doit renaître d'eau et d'esprit ». Et il ajoute : « Eh quoi, tu es docteur en Israël et tu ignores ces choses ? » – L'eau, dans le langage symbolique des Écritures représentait la matière, le corps; l'esprit c'était la conscience. Il s'agissait donc d'une véritable renaissance en une personnalité nouvelle.

Dans une autre circonstance, celle de l'aveugle de naissance, les disciples posent au Maître la question : « Cet homme a-t-il péché avant sa naissance pour être né aveugle ? » Question qui présuppose nécessairement la préexistence de l'âme avant la naissance, c'est-à-dire dans une précédente existence.

Mais l'épisode le plus caractéristique est, je l'ai cité précédemment, celui concernant Jean-Baptiste. Les disciples interrogent le Maître au sujet du précurseur, et Jésus leur répond positivement : « Il est cet Élie qui devait venir ».

En une autre circonstance encore, interrogé sur le même sujet, Jésus répète : « Mais je vous dis qu'Élie est déjà venu, qu'ils ne l'ont pas reconnu et qu'ils l'ont traité comme ils l'ont voulu ». Les disciples comprirent alors, commente l'Évangile, « qu'Il leur parlait de Jean-Baptiste ». Or Jean-Baptiste étant, au vu et su de tous, le fils de Zacharie et d'Élisabeth, que peut signifier ce passage, sinon qu'Élie s'était réincarné dans la personne de Jean-Baptiste [1]. Et le plus curieux encore de ce passage, c'est que Jésus semble ici désavouer par ses paroles mêmes une pratique courante de la Pâque juive.

Dans le repas pascal, en effet, une place libre était toujours réservée au prophète Élie, l'annonciateur du Messie, dont on attendait le retour. Pratique désormais sans objet, déclare le Christ, Élie est déjà revenu dans la personne de Jean-Baptiste.

La foi réincarnationniste exista donc, comme en marge de l'enseignement officiel, dès les premiers temps de l'Église. La liturgie emploie elle-même la formule : « *vita venturi saeculi* », formule équivoque, car elle peut s'entendre aussi bien dans son sens littéral, la vie du siècle à venir, que dans son sens symbolique de Vie éternelle. Saint-Jérôme reconnaissait d'ailleurs que la loi de la préexistence était enseignée comme une vérité traditionnelle à un petit nombre d'initiés depuis les temps les plus reculés et il recommande de ne la point divulguer (Épis. ad Demetriad). Mais pourquoi alors cette recommandation du silence ? Parce que l'Église ne tarda pas à la déclarer hérétique, la jugeant contradictoire avec le dogme proclamé de la résurrection de la chair, c'est-à-dire du corps des défunts, au jugement dernier. Et voilà pourquoi elle condamna Origène, qui professait la croyance à la préexistence de l'âme et à sa renaissance dans un corps nouveau.

Mais il est temps de conclure et c'est encore à cette même tradition juive – dont vous semblez faire fi, Monsieur – que je me reporterai pour souligner une circonstance où Jésus résista nettement à cette pression de la mentalité juive, dont il avait subi l'empreinte dès son jeune âge. Ce n'est pas seulement à l'âge de douze ans, en effet, qu'il prit sur lui d'enseigner les docteurs, ainsi que nous le rapporte l'Évangile. La tradition juive nous le montre également à l'âge adulte, durant le séjour qu'il fit à Alexandrie, s'opposant avec calme à son maître juif, lequel lui reprochait avec aigreur d'admirer (bien qu'il y mît des réserves) la Sagesse de l'Égypte « cette terre de servitude et d'exil », disait le Maître

1 Soulignons que ce dialogue n'a pu être échangé qu'avec le Christ des apparitions (le Jésus historique étant, selon les Juifs, antérieur à Jean-Baptiste). Mais il est le reflet des discussions qui, à cette époque, opposaient les premiers chrétiens aux disciples de Jean-Baptiste.

irrité. Jésus lui fit alors cette admirable réponse : « Il n'y a pas de servitude pour les enfants de Dieu et la terre qui les porte est toujours la terre d'Israël ». Dès avant sa vie publique donc il opposait l'universalisme de son enseignement au particularisme sectaire des Juifs. Aussi cette réponse lui valut-elle une brouille définitive avec son Maître.

Il serait tout à fait puéril et ridicule de ma part de prétendre inférer de ces quelques exemples d'opposition formelle d'enseignement des conclusions excessives, en niant l'importance formatrice de la pensée juive sur l'âme de Jésus enfant et les lumières qu'il tira d'une compréhension plus profonde de la Bible. J'ai insisté au contraire sur les lumières supérieures de la Sagesse juive auxquelles il fut initié.

Sans doute, Jésus nous a-t-il apporté son propre enseignement original, trop fréquemment et trop nettement opposé aux pratiques de la morale juive courante (œil pour œil, dent pour dent) pour qu'on puisse lui contester son mérite et refuser de lui reconnaître, sinon une originalité absolue, du moins cette Sagesse éternelle, la Sagesse ésotérique, méconnue, oubliée, foulée aux pieds par les orthodoxies cléricales. Jésus a résumé lui-même l'essentiel de cette Sagesse éternelle : Amour de Dieu et du prochain, sans distinction de race ou de croyance, paix aux hommes de bonne volonté, pardon des offenses, rendre le bien pour le mal, aimer ses ennemis, faire du bien à ceux qui nous haïssent.

En conséquence, « il n'y a plus ni juifs, ni gentils », s'écrie Saint-Paul. Hélas, et à vous lire, Monsieur, Juifs comme Chrétiens, nous sommes loin encore de cet idéal !

Néanmoins, l'apport juif demeure considérable dans l'enseignement nouveau. Jésus lui-même ne proclame-t-il pas qu'il n'était pas venu pour détruire la Loi, mais pour lui donner un complément (adimplere) ?

Et tout l'admirable sermon sur la Montagne ne se retrouve-t-il pas aussi bien, quoique éparpillé, pourrait-on dire, non pas seulement dans le Talmud, mais dans la Bible elle-même ? [1].

Le mérite de Jésus fut de rassembler ces préceptes épars, et trop oubliés, de les réunir en un seul bouquet, d'en souligner la valeur essentielle, de les avoir rappelés en un langage lapidaire.

Permettez-moi, Monsieur, avant de terminer, d'émettre encore une dernière critique – la dernière et pourtant la plus importante peut-être. Je la formule en dernier lieu, car, à première vue, elle paraît étrangère au sujet que vous traitez. Et pourtant ?

Il semble, à vous lire, que vous viviez dans un monde clos. En effet n'en est-il pas pour vous, aujourd'hui encore, tout comme il en était pour les vôtres il y a 2.000 ans ? Juifs et Chrétiens d'un côté de la barricade, païens, agnostiques, idolâtres, de l'autre ? Certes, ceci était déjà faux au temps de Jésus, puisque toujours il y eut des hommes de bonne volonté dans tous les camps. Ensuite, par delà cette barrière extérieure du paganisme maudit, il y avait cette science secrète des Mystères, cette Sagesse ésotérique que vous ignorez, et d'autant plus dans le dit paganisme que vous la méconnaissez même dans vos propres traditions. Mais, aujourd'hui, nos œillères sont tombées. Il y a 2.000 ans, nos horizons se bornaient aux rivages méditerranéens, aujourd'hui ils se sont étendus au monde entier. Et alors la question se pose. Que pensez-vous par exemple de la spiritualité Hindoue ? De ses six systèmes de philosophie, points de vue opposés, mais complémentaires, sur l'Univers ? Comment jugez-vous la personne, la pensée et le rôle joué en Asie par le Bouddha historique ? Comment jugez-vous aussi ces ouvrages magnifiquement inspirés, aussi antiques et vénérables que la Bible, que sont les Upanishads et

1 Lévitique XIX, 18. Proverbes XXI, 21 - XXV, 21 - XXIX, 23. Psaumes XXXVII, II.

la Bhagavad Gita ? J'arrête ici le flot des questions.

Votre réponse paraît simple : vous les ignorez, vous les écartez, cela n'existe pas. Aucune allusion ne laisse supposer que vous y ayez le moindre égard. Une telle attitude est simpliste. Comment ne nous ferait-elle pas sourire ?

Revenons au judéo-Christianisme. Vous opposez le monde sacralisé des Juifs au monde désacralisé que le Christianisme a eu pour mission de resacraliser, dites-vous. Comme si le caractère sacré de l'univers dépendait essentiellement d'une religion extérieure qui le proclame ; comme si sa reconnaissance par l'individu était le fruit d'une autorité extérieure qui l'impose, et non de l'autorité intérieure de l'âme illuminée par le Rayon divin, a quelque climat d'ailleurs qu'elle appartienne !

Bien loin de moi, Monsieur, l'absurde prétention – qui vous ferait, sourire à votre tour – d'être moi-même un découvreur de vérité ! Dans le passé, dans le présent, où est la Vérité ? Qui nous la montrera ? Il semble qu'elle soit encore bien loin de nous, hors d'atteinte de l'homme, et que toutes nos petites vérités particulières, historiques, philosophiques, religieuses, scientifiques, ne soient, toutes pareillement, que des reflets, des symboles, des approximations passagères imparfaites et lointaines de quelques aspects de l'unique Vérité aspects variés, multiples, divergents, complémentaires, et qui la déforment plus souvent qu'ils ne nous la révèlent. Car la Vérité c'est l'Unité transcendante et divine de l'Être et ce n'est qu'arrivés au sommet de la Montagne qu'il nous faut gravir qu'il nous sera donné de contempler dans la gloire la Vie totale, dans son harmonie suprême, dans son infinie splendeur, dans son insondable Unité. C'est de cette Unité suprême d'ailleurs que découle la grande Loi de solidarité de toute existence, la loi d'amour et d'entraide universels. Cette loi d'amour fut périodiquement enseignée au monde qui la professa souvent du bout des lèvres, mais refusa toujours de la mettre en pratique, ou tout au moins la réserva strictement en la mettant au seul service d'un sectarisme de clan, de race ou de religion. L'humanité court ainsi à sa ruine, à sa perte, car la menace atomique subsiste et si les efforts des hommes de bonne volonté échouent devant l'égoïsme général et la perversité humaine, la possibilité ne peut être exclue, hélas, de voir l'histoire humaine se solder par un échec final, une catastrophe planétaire. La terre, poussière cosmique, explosera dans l'espace, sans laisser d'elle aucune trace dans cet Infini éternel, auquel, par delà sa personnalité apparente, éphémère, l'homme réel appartient. Les fruits d'une longue évolution seront-ils alors perdus pour lui, et lui faudra-t-il recommencer sa lente, pénible et interminable ascension ? Ou bien son évolution en sera-t-elle seulement retardée et reportée dans les brumes indécises des éons futurs, perdus dans un insondable avenir ?

Dii avertant omen.

Monsieur, c'est parce que j'ai, comme vous-même, l'amour de la Vérité – bien que nous la percevions sous des formes et des angles différents – que je me suis permis de vous adresser mes vues personnelles sur votre livre. Veuillez, je vous prie, me pardonner ma liberté de langage et de critique, et recevoir l'assurance de ma déférente considération.

CHAPITRE II

La science et le mystère de l'homme

L'INTELLIGENCE, PREMIÈRE DE NOS FACULTÉS

La science a-t-elle quelque chose à nous apprendre concernant les grands mystères de l'existence ? On est bien forcé de répondre non. Peut-elle au moins nous expliquer la vie ? Elle s'y efforce sans y réussir davantage. « Nous ne savons le tout de rien », a dit je ne sais plus quel philosophe. La science nous apprend que la matière n'est qu'une formidable concentration d'énergie tenue en équilibre dans l'atome même, entre des pôles d'orientation opposée. Toute matière est ainsi faite de cette concentration d'atomes ou de grains d'énergie. Ceci n'explique évidemment pas la complexité et l'hétérogénéité des corpuscules constitutifs de l'atome lui-même.

Mais qu'est-ce que cette énergie d'où provient l'atome, et où il se résorbe finalement ? L'énergie elle-même est indéfinissable. Tout ce que l'on peut en savoir, c'est qu'elle est homogène, uniforme, et que n'ayant aucune individualité, le quantum d'énergie qui anime un corpuscule ne peut donner à celui-ci une individualité quelconque. Il s'agit donc d'une force cosmique universelle, connaissable non en elle-même mais dans ses effets seulement.

Si telle est, pour la science, l'énergie et la matière, qu'est donc pour elle l'esprit ? L'esprit n'est pour la science qu'une efflorescence de la matière. Mais quelle est sa nature ? Quel est l'agent inconnu qui préside à ces transmutations, alchimiques, à cette trinité interchangeable, énergie, matière, esprit ? La Religion le nomme Dieu, sans être capable de nous dire ce qu'il est. La science le nomme la Vie, sans pouvoir préciser davantage sa nature.

La science moderne rejette toute explication métaphysique. Elle nous renseigne sur le comment non sur le pourquoi des choses. Toute métaphysique est bannie par elle, tant en philosophie, en histoire, en psychologie, que dans le domaine des sciences proprement dites, des sciences exactes. La science a pour objet le relatif. L'absolu est une catégorie hypothétique qui échappe à son domaine. L'absolu, nous dit-elle, n'est pas à l'origine des choses, mais au contraire une création ultérieure de l'esprit, produit de l'expérience. C'est ainsi que l'intuition elle-même, qui paraît nous venir du ciel, nous éclairer d'en haut, ne se manifeste en fait qu'a posteriori comme fruit de l'expérience.

Écoutons Platon affirmer les bases objectives de l'intuition : « Il faut une longue intimité avec l'objet de la connaissance et un effort assidu pour en pénétrer le fond : alors il semble qu'une étincelle jaillisse et allume dans l'âme une lumière qui dès lors s'entretient d'elle-même » (7^e lettre). En fait notre esprit c'est l'absolu lui-même emprisonné, privé de ses rayons, limité et voilé dans notre conscience charnelle et matérielle. L'intuition est comme la fleur qui ne peut s'épanouir au soleil qu'en plongeant profondément ses racines dans notre sol terrestre.

S'éclairant ou non de l'intuition, utilisant chaque jour des instruments plus perfectionnés, le savant explore donc aujourd'hui, d'une part, l'infiniment petit de la matière, corpuscules neutres ou chargés d'électricité positive ou négative, grains d'énergie et de lumière, masse et ondulation, mouvements intérieurs et extérieurs de l'atome, matière et antimatière; d'autre part, les merveilles de l'infiniment grand, nébuleuses célestes, formation des étoiles, expansion de l'univers [1] : le savant observe, déduit,

1 Les lois, que reconnaît la science, disait le grand savant Henri Poincaré, ne sont que des « conventions avantageuses ». Il proclamait ainsi leur caractère toujours hypothétique.

émet des hypothèses, mais toujours la science nous laisse sur notre faim, et ne peut nous donner le fin fond des choses. Ce qu'elle nous révèle en définitive c'est la merveilleuse puissance de l'Intelligence Cosmique et que, comme le disait le psalmiste : « Coeli enarrant gloriam Die ».

Arrivé à ces généralités, l'auteur se trouve fort embarrassé de son sujet et l'avoue sans ambages. Sans formation ni aptitudes scientifiques, c'est en profane qu'il doit aborder des sujets qui tous demanderaient une compétence spécialisée. Aussi se bornera-t-il très modestement à n'en choisir qu'un – un problème essentiel, il est vrai, le problème de l'homme – en se bornant à commenter l'opinion des penseurs et des savants qualifiés sur le sujet.

N'est-ce pas le philosophe Théodule Ribot qui faisait cette constatation, en tablant sur des statistiques, que les qualités chez l'homme paraissent être d'autant moins transmissibles à ses descendants qu'elles étaient d'un ordre plus élevé, à telle enseigne que si le pur physiologique en nous provient d'un apport ancestral, de par l'hérédité des gènes chromosomiques, ainsi que nous le montre Jean Rostand, dans un article intitulé « *Biologie et Civilisation* », les qualités supérieures, spirituelles et morales, acquises ou innées, appartiendraient au contraire en propre aux individus, personnelles donc et incessibles à leurs descendants. Jean Rostand le reconnaît lui-même puisqu'il écrit que si « chacun de nous doit léguer à sa descendance les gènes qu'il a lui-même hérités de ses parents », il n'y a pourtant « aucune transmission des parents aux enfants des acquisitions de la vie personnelle ». On a souvent fait la remarque que le génie n'est pas héréditaire. D'autre part, une exception à la règle susdite semble concerner les facultés musicales, lesquelles sont en étroite dépendance de l'appareil acoustique qui est héréditaire. Mais le cerveau, n'a-t-il pas cette même importance pour toutes les facultés, supérieures ou non ?

Quoiqu'il en soit, on doit se demander à quoi tient cette intransmissibilité à nos descendants de l'élément personnel en nous, cet élément qui nous distingue de tous nos semblables, qui est nous-même en exclusivité ? Il est vrai que Jean Rostand lui-même apporte quelque réserve à l'intransmissibilité absolue de cet élément personnel, puisqu'il reconnaît comme une loi biologique que « de loin en loin, une mutation brusque peut se produire, affectant le patrimoine héréditaire, par la modification d'un gène ou d'un chromosome, modification qui entraînerait alors, dit-il, par le jeu de l'hérédité, une dégradation ou une dégénérescence de la race, plutôt qu'un progrès.

Nous serions loin ici des théories de Lamarck et de Darwin, et il serait plus logique d'en conclure que le vrai progrès humain n'a rien à voir avec cette anomalie biologique, qu'il y a même dans le cours normal des choses antinomie entre eux.

Ce serait une grave erreur que de négliger, c'est-à-dire de ne pas tenir un compte suffisant de cette distinction, cette radicale opposition qui existe en chacun de nous entre l'homme-animal, soumis aux lois biologiques de l'hérédité et l'homme spirituel, non transmissible, lequel fait toute notre dignité. Car c'est un fait que chacun sent en soi cette double nature : le « moi » du corps, le moi mental orienté vers la terre et un « moi » supérieur, plus mystérieux, aux aspirations les plus élevées. C'est la distinction que certains philosophes chrétiens ont faite entre « animus » et « anima », et Saint-Paul l'avait soulignée déjà en opposant de la chair à la loi de l'esprit. Que des rapports existent pourtant entre ces deux aspects opposés de nous-même est une réalité évidente, constante, que nul ne pourrait méconnaître. Mais comment l'homme spirituel pourrait-il, par une mutation brusque, appropriée, influencer ses propres gènes et chromosomes sans nuire pourtant à l'hérédité biologique de la race, sans amener cette dégénérescence, dont nous parle Rostand., demeure un problème que nul n'a encore résolu.

Quoiqu'il en soit de ce problème, il semble acquis que si l'être humain n'est pas personnellement

responsable de l'instrument qu'il a hérité de ses parents, il conserve néanmoins une certaine responsabilité à l'égard de l'être intérieur qu'il devient et évolue au cours de son existence : responsabilité relative sans doute en raison du déterminisme de son instrument héréditaire, mais qu'il se reconnaît tout de même, parce qu'il s'estime, à tort ou à raison, un être libre.

Sans doute, les objections ici seront nombreuses. L'homme tout entier, dira-t-on, est ce que le fait sa constitution physique et physiologique. On ne peut ainsi dissocier l'homme spirituel de l'homme-animal. Si opposés soient-ils, ils ne font qu'un. Et si on veut les opposer tout de même, l'un à l'autre, on doit nécessairement se demander d'où vient alors cet homme spirituel s'il ne procède pas de l'héritage ancestral, et de quel droit on l'opposerait à l'organisme héréditaire auquel il est si étroitement associé ?

Je ne crois pas que la science moderne puisse résoudre ce problème, qu'elle soit à même de confirmer ou d'infirmer les solutions que nous avons dit être celles de la sagesse antique. Voyons donc ce qu'elle a à nous proposer concernant l'homme et sa nature.

LA CONNAISSANCE DE SOI

La clé de tous nos problèmes individuels et sociaux, voire de ceux de l'ordre le plus élevé, tels les problèmes philosophiques et religieux, est toujours le problème de l'homme lui-même, de sa nature intégrale. Problème complexe s'il en fut, et sur lequel continue à régner le plus troublant désaccord. C'est pourtant la vraie solution de ce problème qui, seule, pourra réduire, supprimer, l'antique antagonisme entre le théisme et l'athéisme, représentant l'un et l'autre, telles quelles des doctrines inadmissibles, l'une parce qu'elle nous propose la foi en un Dieu tout-puissant, créateur d'un monde imparfait, régi par des lois implacables et cruelles, juge sans pitié de ses créatures faibles et faillibles, en un mot, d'un Dieu par trop inférieur au seul idéal humain de la Divinité; l'autre, parce qu'elle nous offre l'image d'un monde absurde, incompréhensible, et l'homme comme un être sans âme, simple jouet de ses instincts inférieurs et de sa nature égoïste. Entre le surnaturel des uns et le matérialisme grossier des autres, la Sagesse recherchait le juste milieu, l'équilibre, proclamant que la Vérité ne pouvait être atteinte que dans une exacte compréhension de la Nature intégrale de l'homme lui-même, de sa condition actuelle et future, de son rôle au sein du Cosmos où il vit. Et voilà pourquoi, nous disait-elle, cette nature intégrale de l'homme doit être pour nous l'objet principal de nos soucis, de notre recherche persévérante. « Gnôthi seauton », connais-toi toi-même, était l'injonction inscrite au fronton du temple de Delphes, la clé de toute initiation à une connaissance véritable.

Cette connaissance de soi est-elle donc une science si ardue ? La plupart des hommes ne soupçonnent même pas qu'il puisse y avoir en eux des profondeurs qui leur échappent, et qu'ils puissent totalement ignorer. Vivant médiocrement à la surface d'eux-mêmes, la bassesse de leurs instincts animaux, ils l'attribuent à leur Nature même, tandis que la source de leurs aspirations sublimes, ils la situent en Dieu, s'ils sont croyants. Mais Dieu et la Nature sont des vocables obscurs à leur entendement désignant des abstractions métaphysiques qu'ils ne comprennent guère et dont ils ne se préoccupent pas davantage dans leur vie quotidienne.

S'il est un fait pourtant dont la constatation est universelle, c'est l'existence en chaque être humain d'une dualité opposée de tendances, comme s'il y avait réellement en chacun deux natures différentes, étroitement associées, mais orientées dans des directions contraires : d'une part donc des tendances centripètes, poussant chaque homme vers la satisfaction de soi-même, de ses instincts, de ses appétits, de ses désirs égoïstes, et, d'autre part, des tendances plus affinées, centrifuges, nous aiguillant vers quelque chose qui dépasse l'homme et répond à des aspirations altruistes allant même chez les meilleurs d'entre-nous jusqu'à l'oubli de soi, l'esprit de dévouement et de sacrifice pour le bien d'autrui.

Pour être les unes et les autres évoluées en chacun à des degrés très différents, ces deux tendances opposées n'en existent pas moins en tout homme normal.

J'ai dit l'explication que la religion nous donne de ces faits : l'âme et le corps représentent pour nous ces deux pôles qui nous tiraillent en sens contraire. La religion toutefois se montre trop sobre d'explications sur ce qu'elle entend par l'âme. Elle nous dit que c'est une créature de Dieu, animée par le souffle divin ! Et c'est tout ! Mais qu'est-elle réellement ? Est-elle le « Moi » que nous nous connaissons ? Est-elle une entité supérieure à ce « Moi » et qui le transcende ? Le doute subsiste. Et là réside sans doute l'équivoque, sans cesse maintenue à travers les âges par une tradition religieuse trop étroite, d'avoir identifié notre âme avec notre moi, celui-ci considéré comme déchu par la faute originelle, rédimé par le sang du Christ, puis ultérieurement amendé, purifié et transfiguré surnaturellement par la Grâce divine. De sorte que la confusion demeure entière entre l'âme purifiée, affirmée immortelle et notre moi mortel, dont les éléments constitutifs, nous enseigne le Bouddhisme, sont tous pareillement périssables, nos sentiments et nos pensées étant aussi éphémères et changeants que les cellules mêmes de ce corps auxquelles ils semblent étroitement associés.

Le matérialisme athée envisage, lui, le problème de façon plus réaliste, mais qui ne résout pas mieux pour cela l'énigme de la dualité de nos tendances. Constatant que rien ne prouve l'existence en l'homme de l'âme surnaturelle, affirmée par la religion, mais que le praticien nie parce qu'il ne l'a jamais rencontrée sous son scalpel, le positivisme matérialiste identifie l'âme avec notre moi mental, celui-ci considéré comme un épiphénomène du corps et qui périclète avec lui.

L'énigme de la dualité opposée demeure donc entière. Tandis que la religion l'explique d'une façon pour nous incontrôlable, le positivisme marxiste ne l'explique pas du tout. Mais cette dualité existe-t-elle réellement en nous ? Certains le nient. Toutes les activités humaines, disent-ils, sont toujours, sinon entachées d'égoïsme dans le plus mauvais sens du mot, du moins toujours égocentriques, c'est-à-dire toujours axées, consciemment ou inconsciemment, sur l'ego. Que faut-il penser d'une telle affirmation ? Est-il certain que le « moi » égoïste soit le pôle unique de toutes nos activités mentales ? L'homme serait-il donc incapable de s'oublier soi-même, incapable d'une pensée ou d'un sentiment réellement altruiste, d'amour ou de désintéressement pur, c'est-à-dire sans retour sur soi ? Et toutes nos aspirations ne seraient-elles que des formes apparentes ou secrètes du désir d'expansion du « moi », désir de gloire, de vanité, de cupidité, de récompense, désir de sécurité aussi, inspirés à leur auteur par la crainte de voir, compromis ou en péril, son moi temporel ou spirituel – tel, pour le Chrétien, le désir de sauver son âme, identifiée, je l'ai dit, avec son moi ? Et quoi, même nos aspirations les plus hautes, nos élans les plus désintéressés en apparence, vers le bien, le beau, le vrai, ne seraient en dernière analyse que des formes déguisées de notre égocentrisme, formes émanant seulement d'un moi plus raffiné, plus élaboré et épuré de ses tendances grossières ? [1]. Et nos conceptions philosophiques et religieuses elles-mêmes ne seraient pareillement que le produit de ces causes subjectives, désirs ou craintes du moi, constructions factices d'un mental toujours avide ? Ne nous apparaissent-elles pas plutôt – et depuis les premiers âges – comme des balbutiements naïfs, approximatifs et symboliques, d'une vision encore obscure, mais interprétative de l'univers, vision que le mental primitif s'est efforcé de traduire en des formules puériles, inspirant peut-être à leur auteur la crainte ou l'amour, mais que ces sentiments n'ont pas nécessairement créées, ainsi qu'on le croit ? Et puis aujourd'hui n'y a-t-il pas la science ? Peut-on nier que les meilleurs parmi les savants, sans aucune préoccupation de gloire personnelle ou de bas mercantilisme, poursuivent de la façon la plus désintéressée et parfois même héroïque, leurs recherches objectives et expérimentales, poussés par l'amour de la science elle-même et le seul désir de servir l'humanité entière ? Nier ces choses, serait trahir l'homme, méconnaître ce qui fait

1 C'est ce qu'affirme la thèse évolutionniste d'Herbert Spencer.

toute sa noblesse, sa grandeur, sa dignité. D'aucuns persistent pourtant à contester que puisse exister en nous ce désir totalement désintéressé et impersonnel pour le bien d'autrui, pour le bien général ? L'homme s'abuserait-il donc lui-même sur ses sentiments intimes ? Serait-il toujours la victime de ses propres illusions ? Ses idéaux de noblesse, de générosité désintéressée et d'oubli de soi-même ne seraient-ils jamais que des leurres servant à lui donner le change sur les mobiles véritables, toujours profondément égoïstes de sa nature et, partant, de ses actes ?

Pour nous, répétons-le, nous croyons que de telles affirmations, ravalant, dégradant à ce point la nature humaine, sont démenties par les faits. Certes, nous n'entendons pas nier l'égoïsme mental, conscient et souvent inconscient, de l'immense majorité des hommes, ni l'hypocrisie d'un grand nombre dissimulant des mobiles intéressés sous les dehors les plus nobles et les plus généreux. Nous ne méconnaîtrons donc pas les ressorts d'égoïsme qui, en fait, suscitent et guident la plupart des activités humaines, que cet égoïsme d'ailleurs soit subtil ou grossier, élevé ou sordide, individuel ou collectif. Bien plus, il nous faut reconnaître que maintenu dans ses bornes légitimes, cet égoïsme même se justifie, car l'intérêt est le stimulant et la mesure de l'action chez la plupart des hommes qui sans lui demeureraient veules et apathiques. Mais ce que la vérité et aussi la dignité humaine nous obligent de reconnaître en même temps, c'est que la nature de l'homme comporte autre chose encore que ce fond d'activité et d'égoïsme. Si nous prenons comme exemples les plus hautes aspirations humaines, qui sont, je pense, la soif de connaître et l'aspiration au bonheur, il importe d'affirmer que si de tels sentiments nous sont inspirés par un égoïsme naturel et légitime, ils peuvent aussi l'être, chez les meilleurs des hommes, par la force centrifuge de l'amour, tendant à l'union et au bonheur de tous. Certes, journellement, le spectacle écœurant de la perversité humaine et de la brutalité des égoïsmes nous révolte, mais journellement aussi, chez des inconnus, chez des humbles, dans l'ombre des cœurs et des consciences, des actes de dévouement, d'abnégation, d'oubli de soi-même, dictés par le pur amour, sont méritoirement accomplis, à tous les niveaux sociaux.

Et ceci aussi ne doit pas être méconnu, mais scrupuleusement inscrit au bilan de l'humanité et porté à son crédit. Que chacun rentre donc en soi-même. L'affirmation audacieuse qu'un vil calcul d'intérêt se retrouve toujours et partout comme ressort plus ou moins avoué de tous nos actes est démentie par notre propre introspection, comme elle l'est aussi par le témoignage d'autrui. Elle l'est encore, et d'une façon plus éclatante à tous les regards, par les exemples magnifiques que nous ont apportés ceux-là même que l'admiration, la vénération, des peuples ont déifiés, mais qui n'en demeurent pas moins nos frères en humanité et qui, soit par leur vie exemplaire ou leur mort héroïque, ont témoigné avec autorité de cet aspect supérieur et divin, caché au tréfonds secret de notre nature. Ces grands Êtres n'ont-ils pas subi comme nous l'assaut des forces mauvaises ? N'ont-ils pas été tentés eux aussi ? L'orientation opposée des tendances en l'homme, en tout homme, est donc un fait. Ce fait ressort parfois curieusement et de façon inattendue de certaines déclarations qui, à première vue, semblent le contredire. Quand Rimbaud par exemple, le poète génial et maudit, s'écriait avec une audace jugée satanique : « Oh, je serai celui-là qui sera Dieu ! », il poussait un cri de révolte et de folie, parce que, dans sa pensée, il entendait opposer orgueilleusement au Dieu des Églises l'exaltation de son moi personnel, comprenant par ce « moi » non pas l'aspect le plus grossier de lui-même, qu'il nomme crûment « le porc », mais son moi mental, avide, orgueilleux, ambitieux. Toutefois, on peut se demander si au travers du brouillard même de cet orgueil, ne perçait pas, à son insu, quelque lueur d'une vérité perçue par les grands mystiques de tous les temps, la clarté filtrante d'une lumière plus haute traversant ses propres ténèbres, atteignant sa conscience et témoignant ainsi, malgré lui et contre lui, de cette Étincelle divine, Principe superconscient d'inspiration qui fait l'Unité originale et fondamentale de tout être humain. L'erreur de Rimbaud est l'erreur de notre mental orgueilleux, qui se prend pour l'Esprit, alors qu'il n'en est que le reflet périssable dans le cerveau humain.

SAGESSE D'ORIENT - SAGESSE D'OCCIDENT

Quoiqu'il en soit, sur le rôle même de l'intelligence, de la pensée humaine, une contradiction semble ici exister, à première vue tout au moins, entre la Sagesse Orientale et la Sagesse Occidentale. Alors que la première insiste sans cesse sur l'apparence trompeuse du monde, la nature illusoire du « Moi » et de son instrument orgueilleux, la Pensée, celle-ci considérée comme la source même de la grande illusion des hommes, la Sagesse occidentale défie au contraire la Nature extérieure et exalte sa plus noble création, l'homo sapiens. Toute la dignité de l'homme est dans sa pensée, nous disent Descartes et Pascal, héritiers de la grande tradition Gréco-Romaine. Nous trouverions-nous ici devant une opposition foncière, irréductible, entre deux Sagesse différentes ? Non certes, car il n'y a en réalité qu'une Sagesse; et elles ont raison l'une et l'autre, mais chacune à son propre point de vue.

Il est de toute évidence en effet que la pensée en l'homme est cet instrument même qui le distingue de l'animal, qui le fait supérieur à l'animal. C'est sa faculté d'abstraction qui lui permet d'accéder à l'art, à la science, à la philosophie, à la religion. Nul ne pourrait s'aviser de nier des vérités aussi évidentes. Les sceptiques nous objectent bien que notre pensée est édifiée sur nos sens, que ceux-ci ne nous montrent pas les choses telles qu'elles sont, que nous n'en percevons jamais au surplus que les images qu'elles produisent en nous, que la pensée n'a donc qu'une valeur purement subjective qui nous abuse sur le réel, qui déforme le réel, et on sait que telle est la position qu'adopte l'existentialisme. Mais le sophisme serait d'une évidence criante si l'on en arrivait à prétendre que ces images sont à ce point trompeuses à notre échelle d'observation que la pensée ne puisse plus être considérée comme un instrument valable de connaissance. Le simple bon sens et la pratique de la vie journalière suffisent à nous montrer l'inanité de semblable assertion. Les vieux scolastiques affirmaient au contraire la valeur réelle de la pensée en proclamant « l'adaequatio rei et intellectus ». Rendant compte de la sagesse Pythagoricienne, Rudolph Steiner [1], écrit : « Le Pythagoricien se disait : les sens montrent à l'homme les phénomènes physiques, mais ils ne lui montrent pas l'ordre harmonieux que suivent les choses. Cet ordre harmonieux, l'esprit humain doit le retrouver en lui-même avant de le retrouver dans le monde extérieur ».

Et Platon, disciple de Pythagore, énonçait pareillement que le monde sensible est l'image du monde intelligible. Tel était aussi l'enseignement de la Sagesse juive exprimée dans le Zohar. L'invisible et le visible sont en correspondance parfaite. Les sages de jadis ont toujours affirmé la réalité des rapports entre les lois du monde et celles de la pensée. Dans notre monde occidental, cette vérité fut reprise par nos penseurs. Spinoza proclame que l'ordre et la connexion des idées sont identiques à l'ordre et à la connexion des choses. Le philosophe Hegel va plus loin encore en affirmant que « tout ce qui est rationnel est réel et tout ce qui est réel est rationnel ». Il tombe ici sous le sens toutefois que notre raison elle-même doit sans cesse corriger ses propres sophismes et erreurs dus à l'ignorance, aux lacunes de notre évolution présente et de notre échelle d'observation, résultant du fait que nos expériences sensibles, base de nos raisonnements, sont toutes dérivées de la relativité du point de vue de notre observation limitée. Et c'est notre raison elle-même qui doit tenir compte de cette cause d'erreurs toujours possibles.

D'aucuns objecteront que de tels propos sur la valeur objective de la pensée rationnelle émanent de philosophes, de rêveurs idéalistes, et contesteront que l'on puisse prouver ce rapport analogique entre la raison humaine et les lois de la Nature extérieure. Rudolph Steiner (Op. cit.) leur répond : « L'homme perçoit à lui tout seul et par des opérations purement intellectuelles, les lois des nombres et des figures. Lorsqu'il regarde ensuite la Nature, il constate que les choses obéissent à ces lois qu'il a établies en lui-

1 « *Le Mystère chrétien et les Mystères antiques* ». (Perrin)

même selon les principes de son esprit. L'homme conçoit en lui-même l'idée de l'ellipse; il en établit les lois. Et les corps célestes se meuvent dans le sens de ces lois déduites de sa raison. Il s'ensuit rigoureusement que les opérations de l'âme humaine ne sont pas des fonctions différentes de celles du monde extérieur, mais que l'ordre éternel du monde s'exprime dans ces opérations. »

C'est l'explication même que donnait l'illustre astronome Kepler de la genèse de ses propres découvertes : « Ce n'est pas l'influence du ciel qui a produit en moi ces connaissances », écrivait-il; « conformément à la théorie de Platon, elles reposaient dans la profondeur cachée de mon âme, et elles furent seulement réveillées par le spectacle de la réalité ». Bien des vérités furent ainsi perçues par l'intuition interne avant de se voir confirmées par l'observation ou l'expérimentation scientifique.

« A-t-on réfléchi », écrivait à ce propos le regretté Paul Vulliaud, « comment il se fait qu'à la Renaissance, l'homme ait réalisé de si grandes découvertes ? N'y a-t-il pas une singulière coïncidence entre les découvertes scientifiques et les études des auteurs anciens auxquels les savants se livrèrent avec ardeur ? » Et l'érudite polémiste souligne à ce sujet tout ce que Copernic, Kepler, et d'autres durent au mysticisme Pythagoricien : « à découvrir que l'étoile du matin et du soir, Hesper et Lucifer sont le même astre que nous appelons Vénus. À découvrir l'obliquité de l'écliptique, car le savoir Pythagoricien se construisait sur l'intuition mais sans négliger l'observation... À découvrir le mouvement des astres autour d'un feu qui devient le centre du monde...; à concevoir que chaque astre forme un univers particulier, hypothèse qui fait partie du dogme orphique. À croire à la sphéricité de la terre et à l'existence des antipodes... En définitive », conclut-il, « on constate que ce sont par une anomalie apparente les rêveurs qui ont causé le plus beau, le plus sûr développement rationnel et scientifique » (*Les Entretiens idéalistes*, avril 1914). La pensée bouddhiste n'a-t-elle pas, elle aussi, entrevu, à l'époque, les grandes lois de la nature que la science nous découvre aujourd'hui; « les lois d'évolution, de causalité, de continuité de l'énergie, l'unité du monde, l'homogénéité et l'enchaînement des êtres, leurs métamorphoses en des formes passagères et la diminution du mal par l'accroissement du savoir, de l'altruisme et de la solidarité » ? (Léon Sorg).

Mais que pensent nos savants modernes de ces rapports possibles entre les lois de la pensée et celles de la nature ?

Écoutons l'étonnante déclaration d'un savant authentique : « La grande merveille dans le progrès de la science », a écrit Louis de Broglie, « c'est qu'il nous a révélé une certaine concordance entre notre pensée et les choses, une certaine possibilité de saisir à l'aide des ressources de notre intelligence et des règles de notre raison les relations profondes existant entre les phénomènes. On ne s'étonne pas assez de ce fait que quelque science soit possible. »

Veut-on un autre témoignage, d'un savant non moins authentique, et positiviste avéré : « Depuis la naissance de la cybernétique », écrit Jean Rostand [1], « et surtout depuis qu'on a fabriqué des organismes artificiels, doués de régulation et capables d'une conduite assez analogue à la conduite instinctive de certaines bêtes, la comparaison s'est faite, de plus en plus insistante, entre les machines nées de la Nature et les machines sorties de la main humaine. Et d'ailleurs, bien auparavant, les comparaisons ne manquaient pas, séduisantes s'il en fût, entre les ouvrages de l'art et les ouvrages de la Nature, car ne retrouve-t-on pas en ceux-ci des instruments, des appareils, des « outils » qui, par la netteté de leur structure et la précision de leur fonctionnement, ont vraiment l'air d'avoir été voulus et évoquent invinciblement, dans un esprit non prévenu, l'idée d'une fabrication intentionnelle ? » Ce parallélisme en effet implique dans les deux cas similitude de cause et d'effet. Comment admettre que,

1 « Figaro Littéraire », 20 avril 1957.

d'une part, ces opérations aient pu être le produit d'un mécanisme sans âme, alors que, de l'autre, elles seraient le fruit d'une intelligence créatrice ? Où vit-on jamais d'ailleurs une mécanique aveugle se livrer à des variantes, des essais, des choix, dans son fonctionnement, ainsi que le fait la Vie ?

La matière brute ne peut « per se » produire l'intelligence. Elle ne le peut que si l'intelligence y existe déjà, du moins à l'état potentiel ou de germe. Il serait illogique de la part des hommes de science d'attribuer aux seules virtualités de la matière, autrement dit au seul progrès des formes, des structures, des organes, la cause première de cet épiphénomène, l'Esprit, alors que c'est au contraire l'Esprit – l'intelligence qui transcende en nous le mental – qui détermine et conditionne l'évolution graduelle des structures et des formes appropriées, nécessaires d'ailleurs à sa manifestation même.

C'est donc sous l'impulsion de l'Esprit que la forme progresse et que ses changements se fixent intérieurement et se transmettent par hérédité. La forme représente le résultat acquis du passé, mais, du fait qu'elle tend à se maintenir telle quelle, à persévérer dans son être par la force de l'habitude, elle devient pour l'Esprit l'obstacle à vaincre, l'instrument qu'il doit perfectionner pour mieux l'adapter ou pour permettre un nouveau progrès de la conscience [1]. Ces progrès de l'instrument cérébral ne sont donc et ne peuvent jamais être que fonction des activités de l'Esprit, opérant derrière le voile. Il semble dès lors que, ainsi que le dit Jean Rostand pour expliquer les opérations de la Nature, on doive nécessairement conclure qu'il existe des intentions des buts, présidant à l'évolution, au développement vital des règnes, des genres, des espèces et que leur finalisme particulier, conforme au plan d'une Intelligence directrice, doit être subordonné au but global poursuivi par l'Esprit cosmique lui-même, puisque c'est le Cosmos qui produit tous les êtres, les soutient, les nourrit, les entretient, bref, semble être leur origine première et leur fin dernière, même si celles-ci nous échappent. Or, s'il apparaît comme puéril et impensable d'attribuer cette intelligence directrice à un Dieu étranger qui se tiendrait dans un au-delà imaginaire, sans aucun rapport de nature avec le monde existant, c'est donc bien immanente à ce monde même qu'il nous faut la situer. C'est donc bien aussi par le mécanisme de son évolution graduelle que se manifeste l'intelligence qui réside potentielle et immanente dans l'univers, dès son origine.

Discutant ce problème de la genèse des êtres organisés et de la formation par étapes de leurs mécanismes vitaux, Jean Rostand, dans ce même article, souligne toutefois que l'hypothèse évolutionniste n'explique pas l'origine de la vie. De plus, il déclare insuffisantes et illusoire les explications transformistes de Lamarck (adaptation au milieu et transmissibilité des caractères acquis) et du Néo-Darwinisme (mutations brusques et sélection naturelle) pour rendre compte de cette évolution même. Enfin, il constate que la période évolutionniste semble présentement achevée pour les espèces vivantes. Si cette constatation est valable pour le présent, elle laisse en l'état le problème pour le passé. Pour celui-ci, rejetant les explications surnaturelles du créationnisme et de l'évolutionnisme chrétiens, rejetant même la thèse émouvante du Père Teilhard de Chardin, qu'il serait contradictoire de supposer que toute l'évolution terrestre ayant abouti à ce qui est son but apparent, la création de l'homme, de l'être pensant, verrait ensuite celui-ci la désavouer finalement, en rejetant comme vaine et illusoire la pensée elle-même, et les œuvres qu'elle crée, Jean Rostand conclut qu'il ne faut tout de même pas désespérer de l'homme, parce que « les grands moteurs de l'activité humaine se trouvent ailleurs que dans la pensée ». Où ? Il ne le précise pas, Il n'a rien à nous dire de l'Origine de la Vie, ni des tendances de l'évolution, sinon qu'elles semblent poursuivre un but, être le résultat d'une intention, prouver donc que l'intelligence préside aux œuvres de création et d'évolution de la vie dans le Cosmos. Mais l'éminent naturaliste qu'est notre auteur, rejetant, nous l'avons dit, le surnaturel biblique et

1 Voilà pourquoi il apparaît alors sous les traits de « Shiva », le dieu destructeur de la religion indoue. Shiva détruit les formes usées pour permettre à Brahma d'en reconstruire de nouvelles, mieux adaptées.

Chrétien, ne semble pas acculé à cette conclusion nécessaire que la seule explication qui demeure pour rendre compte et de la matière et de la vie, c'est la poussée intérieure de l'intelligence de la nature elle-même vers des buts finalistes, cette évolution se poursuivant dès lors par le dedans des êtres particuliers au travers des fluctuations le plus souvent paralysantes du milieu ambiant, des conditionnements intérieurs et extérieurs, que rencontrent individuellement ces êtres dans leur marche ascensionnelle vers une fin commune. Le grand penseur de l'Inde, récemment décédé, Shri Aurobindo, écrivait à ce propos [1] : « Nous parlons de l'évolution de la Vie dans la matière, de l'évolution du Mental dans la matière, mais ce n'est là qu'un mot qui désigne le phénomène sans l'expliquer. Car il me semble n'y avoir aucune raison pour que la vie provienne d'éléments matériels, pour que le mental provienne de la forme vivante, si l'on n'accepte la thèse védantique que la vie est déjà involuée dans la matière, et le mental dans la vie, parce qu'en essence la matière est une forme voilée de la vie, la vie une forme voilée de la conscience. »

Aucune raison n'empêche d'aller plus loin, conclut le philosophe, et d'admettre que « la conscience mentale ne soit elle-même qu'une forme et un voile d'états supérieurs qui sont au-delà du mental ».

Si donc nous pouvons admettre, avec Jean Rostand, qu'il est impensable d'attribuer l'intelligence sous-jacente au monde à un Dieu qui lui serait entièrement étranger, il ne reste plus, je l'ai dit, qu'à la considérer comme immanente au monde lui-même, et a fortiori, à l'homme sa plus haute manifestation sur terre. L'intelligence cosmique est le Centre de ce cercle dont chaque homme occupe un point de sa circonférence. L'incarnation divine, c'est le sacrifice, l'obscurité de l'absolu, de l'infini de l'Être dans sa création finie. Cette manifestation cyclique de l'Intelligence s'opère par un double mouvement opposé, équilibré, représentant, l'un, l'involutions ou descente de l'Esprit (catabase), se voilant dans la matière, l'autre, l'évolution ou de remontée (anabase), se traduisant par le développement progressif de la conscience dans les formes créées, sur l'immense échelle hiérarchique des règnes de la nature, l'homme pensant représentant, sur notre terre, ce premier réveil de l'Esprit. Bien qu'Esprit et Matière représentent ainsi les deux pôles auxquels aboutissent les deux mouvements contraires, le phénomène de la conscience implique en réalité leur indivisibilité, puisque le développement de la conscience chez les êtres est conditionné par la complexité croissante de l'organe matériel qui lui sert d'expression. La pensée humaine représente donc le premier réveil de l'Intelligence cosmique dans la Nature.

CRITIQUE DE L'HOMO SAPIENS

Il doit sembler étrange, l'homme pensant représentant ainsi le point culminant actuel de l'évolution terrestre, de voir aujourd'hui la Pensée humaine discréditée, dénoncée par nombre de penseurs et de philosophes contemporains, du moins la pensée abstraite, celle qui ne repose pas sur des faits concrets, rigoureusement observés. Alors que l'Occident avait, de tout temps, exalté la grandeur de l'homme pensant, nos contemporains se plaisent aujourd'hui à ne voir que ses erreurs, ses limitations la mettant à l'origine de toutes nos déviations. Et que l'on ne croie pas qu'une telle attitude soit propre à l'Occident exclusivement. J. Krishnamurti, le jeune penseur de l'Inde, écrit [2] : « La pensée tue l'action... Elle n'est que la mémoire du passé... Elle ne nous permet pas de voir le réel; la réponse aux sollicitations de la vie est l'action et non la pensée, etc. » Krishnamurti rejoint ici, avons-nous dit, les positions de l'existentialisme, lequel est également une révolte de la vie contre la pensée, ou plus exactement, comme le remarque Julien Benda, contre la pensée de la vie. La pensée trahirait, déformerait donc la vie, le réel ? Ce serait, à notre avis, mal comprendre le penseur Indou, que de conclure de ses paroles qu'il nous pousse à agir avec irréflexion, ou qu'il condamne absolument la pensée, alors qu'il n'en

1 « *La Vie divine* », p. 12. (Ed. Albin Michel, 1955)

2 « *Commentaries on living* ».

réprouve que le mauvais usage. Il nous dit cette chose évidente que notre pensée étant édifiée sur l'expérience du passé est en fait liée à une chose morte. Elle nous crée donc un préjugé contre une juste appréciation du présent, toute expérience étant chose vivante et toujours nouvelle [1]. Il nous engage donc à nous libérer du passé en nous méfiant dans nos jugements des préformations de notre mental, fruit inévitable du passé, c'est-à-dire de l'éducation reçue, de l'ambiance familiale et sociale, des enseignements imposés par l'autorité depuis l'enfance, des conventions toutes faites, des milieux fréquentés, etc. Krishnamurti ne fait d'ailleurs que répéter l'enseignement traditionnel de la Sagesse orientale. L'antique livre des « *Préceptes d'Or* », que traduit partiellement H.-P. Blavatsky, dans « *La Voix du Silence* », énonce « Le mental est le grand destructeur du réel : que le disciple détruise le destructeur », et le Bouddhisme nous enseigne également le caractère irréel, illusoire, de tous les éléments (skandas) qui constituent notre moi, nos sentiments, nos désirs, nos pensées.

LE RÔLE DOUBLE DU MENTAL

Mais l'affirmation que la pensée n'est que la mémoire du passé et qu'elle ne nous permet pas de voir le réel, ne contredit-elle pas la Sagesse socratique, laquelle exalte au contraire le rôle de la mémoire pour nous faire retrouver des vérités oubliées, inscrites au fond de notre âme ? Non, car il s'agit ici d'une mémoire plus profonde et d'une connaissance, supérieure à celle que l'on atteint par le mental ordinaire et dont nous parle Krishnamurti.

Dans un bel article sur le mythe platonicien de la Caverne [2], Frédéric Zukerkandl nous fait remarquer que ce mythe comporte un autre aspect encore que celui de la réminiscence pour trouver la vérité. Cet aspect, qui fut rappelé par le philosophe Martin Heidegger, est celui du progrès de la connaissance, progrès que l'homme ne peut réaliser que par sa propre croissance spirituelle. Les archétypes, les vérités éternelles, ne peuvent donc être réveillées que partiellement en nous par la réminiscence : l'accroissement du savoir ne peut être acquis qu'au fur et à mesure de l'ascension humaine, laquelle se traduit par un épanouissement graduel de la conscience, un approfondissement intérieur de l'âme, que l'on nomme initiation. Cet éveil progressif de la connaissance est donc le fruit d'une initiation, ou plutôt d'une série ascendante d'initiations successives. Une telle connaissance ne peut dès lors être atteinte par le mental ordinaire de l'homme. Shri Aurobindo nous dit que « le mental est seulement une forme préparatoire de notre conscience. Le mental est un instrument d'analyse et de synthèse, mais non de connaissance essentielle » [3].

La mise en garde de Krishnamurti contre la pensée viciée par la mémoire ne vise donc que la pratique de la pensée dans la vie quotidienne et non la réminiscence d'une connaissance supérieure. Celle-ci toutefois ne peut s'accroître, disons-nous, que par cette illumination intérieure, appelée initiation. Mais qu'est-ce que l'initiation ? Le mot implique que l'homme doit arriver à un stade qui dépasse l'ordinaire condition humaine : c'est le stade dit de libération, la libération de l'Esprit. L'homme libéré ou initié est celui qui perçoit le réel derrière les apparences, derrière ces ombres qui projette le réel sur les murs de la caverne où nous nous tenons, pour reprendre le mythe de Platon, la caverne désignant notre prison cérébrale. Notre mental ordinaire en effet ne perçoit pas le réel : il n'en perçoit que les images subjectives en nous. Il doit donc être dépassé, illuminé, transcendé.

1 Comment méconnaître pourtant que la monotonie de l'existence d'événements apparemment semblables, ou que l'analogie rapproche, font que l'expérience du passé, basée sur la mémoire, demeure un élément d'appréciation non négligeable qui nous empêche souvent de retomber dans les mêmes erreurs ?

2 « Synthèses », avril 1957.

3 « *La Vie divine* ».

D'aucuns toutefois en ont conclu abusivement à la nécessité d'abdiquer le mental, d'y renoncer, pour se livrer exclusivement au sentiment d'amour, de l'amour désintéressé, purifié, sublimé, seul capable, croient-ils, de les conduire au but, à la Vérité. Erreur dangereuse et qui ne peut mener l'homme qu'au déséquilibre psychique, c'est-à-dire à toutes les aberrations d'un mysticisme dévoyé, comme nous n'en voyons que trop d'exemples, les uns positivement lamentables, les autres tout au moins suspects par leur caractère d'extravagance érotique chez des personnes par ailleurs pieuses et de haute vertu.

Sans doute les grands mystiques, un Saint-Jean de la Croix, une Sainte-Thérèse, nous ont-ils répété que pour voir Dieu, il nous fallait au préalable annihiler nos puissances. Mais que devons-nous entendre par là ? Nos puissances ce sont les facultés de notre mental, nos sentiments et nos pensées ordinaires, ce que l'on entend d'habitude par le cœur et l'esprit. Notre mental ordinaire édifié sur nos sens, est entièrement centré, nous l'avons dit, sur le monde sensible, sur le pôle de la matière. De là son impuissance à saisir l'Esprit. Le danger de la pensée isolée, appliquée à d'autres objets qu'aux objets sensibles a toujours, au surplus, été souligné par les sages de l'Orient. Devons-nous donc détruire la pensée pour atteindre à la libération, pour pénétrer dans le royaume de l'Esprit ? Non, ce qui importe, c'est de renverser ce qui est le courant habituel de nos pensées, l'orientation originelle de notre mental. Cette révolution psychologique opérée en nous s'appelle « conversion ». Désormais donc, étroitement conjugués et fermement orientés sur le Pôle Esprit, la pensée et le sentiment, réunis et non plus divisés, comme ils le sont d'habitude, culminent en une faculté nouvelle, intuition, vision directe, la clé du Royaume de l'Esprit. Il ne s'agit donc nullement, je le répète, d'abdiquer aucune de nos puissances naturelles au profit d'une foi aveugle, mais de corriger leurs tendances et leur usage courant, lesquels conservent d'ailleurs leur utilité dans la vie quotidienne. Il s'agit pour ceux qui aspirent à la vie véritable d'orienter désormais leurs puissances vers un but supérieur en les unissant, en les sublimant, en les transférant sur le plan même de l'Esprit [1].

Ainsi « converti », le mental envisage désormais toute chose d'un point de vue supérieur, même les choses de la vie sensible. Shri Aurobindo écrit à ce propos une phrase apparemment paradoxale. « Il est possible au mental », dit-il, « de prendre connaissance directement des objets, des sens, sans l'aide des organes sensoriels et se serait pour lui naturel, si l'on pouvait l'amener à se dégager de son consentement à la matière. C'est ce qui se produit dans les expériences d'hypnose et les phénomènes psychologiques du même ordre. » Ceci, nous explique-t-il, parce que notre mental éveillé étant trop absorbé par les sens, « il faut pour éveiller en lui la connaissance directe, le plonger dans un sommeil qui libère le vrai mental, le mental subliminal. Deux aspects du mental apparaissent donc ici : le mental sensoriel ordinaire, mélangé à la matière parce qu'édifié par les sens, et dont l'acte de connaissance oppose le sujet connaissant à l'objet à connaître – acte de connaissance indirecte qui ne nous donne jamais que l'apparence des choses – et la connaissance pure, directe – intuition ou son substitut, la raison pure – « qui prend conscience directement des choses par une sorte d'identification avec elles », comme nous sommes conscients de la colère, ajoute le philosophe, « parce que nous devenons la colère ».

1 La Sagesse d'Orient précise dans ce but les voies ou méthodes susceptibles de nous mener à l'Unité : la voie du cœur ou de la dévotion (Bhakti Yoga), la voie de l'intelligence (Gnâna Yoga), la voie de l'action (Karma Yoga) et leur couronnement par la pratique cumulative des trois Yogas : le Raja Yoga, la méthode royale. Par un curieux parallélisme, les trois voies paraissent également suivies par nos ordres religieux qui se distinguent par la discipline principalement suivie : la contemplation, l'étude et le travail manuel, tels respectivement les Carmes, les Bénédictins et les Jésuites, les Franciscains et les Trappistes, etc.

« Le mental », nous dit-il encore, « est alors capable d'affirmer son vrai caractère de sens unique et suffisant à tout, et il est libre d'appliquer aux objets des sens son action pure et souveraine, au lieu de son action mélangée et subordonnée » [1]. Alors aussi, devient-il apte à affronter les expériences spirituelles. C'est seulement suivant cette voie que naîtra l'homme futur, le surhomme, et nous rejoignons ici la conclusion même du Père Teilhard de Chardin, qui lui aussi entrevoit un nouveau développement de l'arbre de vie, devant mener l'homme actuel à un état plus élevé, cet homme de l'avenir, en lequel, nous dit Shri Aurobindo, le « Supramental » sera éveillé et qui dépassera autant l'homme de nos jours que celui-ci est supérieur à son ancêtre préhistorique.

En somme, l'intelligence en nous apparaît comme une faculté à double facette, c'est-à-dire qu'elle participe à la dualité de notre nature même. Le mental, en nous, c'est l'intelligence de notre corps, reflet en notre cerveau de l'intelligence de l'âme, l'intelligence créatrice, laquelle demeure comme en retrait de notre conscience, à demi-voilée en notre mystérieux inconscient. C'est d'elle que procèdent ces éclairs intuitifs qui illuminent la conscience des artistes, des savants, et resplendissent surtout chez les génies et les Saints.

Cette intelligence créatrice exerce d'ailleurs son action constante sur tous les plans de notre être et aussi bien, quoiqu'à notre insu, sur notre plan physique, comme nous le verrons.

J'ai dit que cette intelligence créatrice était effectivement l'intelligence de l'âme et non celle du Corps. Certains savants rejettent pourtant cette notion de l'âme, comme n'étant plus qu'une notion métaphysique désuète. C'est ainsi que le regretté docteur Roger Godel prétendait lui substituer la notion de « loi », en écrivant : « L'homme véritable, c'est bien la loi – implicite en lui – qui d'instant en instant l'édifie et le reconstruit. Cette source pérenne de détermination n'habite point les contours d'un corps, non plus que l'intérieur d'un réseau d'interactions physiologiques ou mentales. L'impératif d'une loi n'a de localisation nulle part... Gardons-nous d'en faire une sorte d'entité, d'hypostase... Aussi n'est-ce point à une entité, ni à une forme imaginaire d'être réplique superflue de l'âme que je fais allusion, en évoquant la norme pro-créatrice d'homme. » [2].

Mais qu'est-ce une loi, sinon une règle abstraite ? Le terme peut-il convenir pour signifier ce processus d'activité vivante, individualisée, fonctionnant à l'intérieur de chacun de nous ? Le terme paraît impropre à désigner ce dynamisme créateur qui opère en nous. Le mot abstrait de loi ne peut exprimer la réalité concrète, vivante, qui nous crée, nous évolue, nous adapte, et nous transforme sans cesse suivant des voies particulières à chacun. Un « ensemble complexe de lois » ne peut dès lors être cette « norme procréatrice d'homme » qu'envisage l'auteur. Ces lois en effet ne peuvent nous être imposées par une contrainte extérieure : elles résultent en nous d'une nécessité intérieure de notre propre nature. Mais notre nature nous échappe, le « Moi » en nous se dérobe, recule toujours à l'analyse, et finit par se fondre dans le Moi unique, le Mental Cosmique. La notion traditionnelle de l'âme – que le Dr. Godel rejette – est bien cette hypostase du Mental cosmique, s'individualisant dans chaque être humain et formant sa loi propre. Une loi est une règle générale : il s'agit ici d'une règle particulière à chacun. Sans doute, le Bouddhisme nous parle-t-il aussi de loi la loi du « Karma » – mais c'est pour nous faire éviter tout anthropomorphisme divin et aussi parce que, vue du dehors, cette activité vivante et concrète de l'âme – qu'il s'agisse de l'âme du monde ou de l'âme de l'homme – nous paraît agir avec la rigueur d'une loi impérative. Et c'est précisément parce que notre âme, sans cesse aveuglée par ses désirs renaissants, demeure prisonnière dans le cycle des naissances et des morts, que le Bouddhisme nous dit que notre créateur est l'ignorance.

1 Op. cit. : chap. Les méthodes de la connaissance Védantique.

2 « *Vie et rénovation* », p. 14. (Gallimard.)

L'INTELLIGENCE CRÉATRICE EN L'HOMME

Où est-elle située ? Est-elle son mental conscient ou l'instinct aveugle en lui ? Ni l'un, ni l'autre. Sans doute cette puissance merveilleuse de la Vie créatrice en l'homme se sert-elle de son mental et de son instinct, mais, de toute évidence, elle demeure en retrait de ces deux facultés. Il semble que l'on puisse dire que tandis que dans les règnes inférieurs à l'homme, l'intelligence créatrice demeure localisée dans une sorte d'âme-groupe – le génie de la race ou de l'espèce comprenant d'ailleurs un nombre extrêmement variable d'individus suivant le rang qu'occupe leur espèce dans la série hiérarchique de leur règne respectif (une race de chiens par exemple ou une fourmilière), dans le règne humain au contraire cette intelligence s'est individualisée en chaque être humain, se reflétant, partiellement, en chaque cerveau particulier en tant que pensée réfléchie, et conscience de soi.

J'ai cité au début de ce chapitre l'opinion de Jean Rostand. Un autre biologiste français, récemment disparu, Lucien Cuénod, avait, avant lui, formulé un même raisonnement : « Un outil humain » [1], écrivait-il, « a pour cause l'idée qu'un homme s'est faite avant de combiner les méthodes de fabrication... De même il est inconcevable que la genèse d'un outil animal soit le résultat des hasards. Il faut qu'il y ait eu, avant sa genèse, un plan, un dessein. Or ce n'est pas l'animal qui a pu avoir le dessein en question; il faut donc que celui-ci soit en dehors de l'animal, transcendant à lui, selon l'expression des philosophes... Ainsi, concluait-il, le biologiste ne peut faire autrement que de pénétrer dans le palais interdit de la métaphysique. »

Oui, répondrons-nous au biologiste catholique, mais n'est-il pas enfantin de supposer le Créateur en dehors de l'animal, étranger à sa nature, et se plaisant à imaginer des outils ? Que le Créateur ici soit transcendant à l'individu, c'est de toute évidence, mais néanmoins immanent à son espèce. C'est dès lors sur le plan transcendant du génie de l'espèce qu'il importe de le chercher. Ce n'est pas dans la petite cervelle de l'abeille ou de la fourmi qu'il faut chercher le plan de la ruche ou de la fourmilière, ce n'est pas non plus dans un absolu métaphysique; c'est dans l'âme collective ou le génie de l'espèce, lequel se traduit ensuite dans chaque unité sous la forme d'un instinct impérieux mais aveugle. Et ce génie de l'espèce n'est lui-même qu'une détermination particulière du Mental cosmique au stade ou au niveau de l'animalité. On voit donc que c'est ici tout le problème de la transcendance et de l'immanence de l'intelligence créatrice qui est ainsi posé, même dans le cas des règnes inférieurs à l'homme.

Et dans l'homme lui-même ? Nous avons vu que si nos facultés conscientes exerçaient une influence prépondérante sur la direction et le sens de notre évolution, le pouvoir créateur en nous apparaissait au contraire comme transcendant notre mental ordinaire. En effet, qu'il se manifeste en un individu sous forme de pensée réfléchie ou sous forme d'instinct aveugle, c'est toujours d'un plan supérieur que nous apparaît ce Pouvoir créateur qui, au-delà du seuil de notre conscience, préside à la croissance de notre corps, à l'adaptation progressive de nos organes, à la lente élaboration de notre « moi » psychologique. Cette mystérieuse action créatrice, adaptatrice, transformatrice, sans cesse à l'œuvre au fond de nous-même, ne peut donc pas être confondue ni avec notre instinct dénué de raison, comme chez l'animal, ni avec notre mental raisonneur. Bien qu'elle puisse partiellement s'exprimer par leur intermédiaire, et s'en servir comme agents d'exécution, sa puissance supérieure demeure en retrait de ces deux facultés, sur un plan trans-conscient ou sur-conscient, Ce n'est le plus souvent qu'après-coup que nos facultés conscientes peuvent se rendre compte de la sagesse de ses directives et de son action. De toute évidence donc ce n'est ni notre instinct aveugle, ni notre mental conscient qui, dans la nourriture, sélectionne avec discernement les principes nécessaires à la subsistance du corps, qui a fait évoluer notre être sur

1 « Nouvelles Littéraires », 17 juin 1933.

une échelle ascendante, au travers des âges et des règnes de la nature, qui a adapté ses formes successives aux milieux changeants et aux conditions multiples de l'existence, qui a créé les organes appropriés de nutrition, de défense, de reproduction, etc. Attribuer toutes ces merveilles de l'intelligence à un instinct aveugle implique contradiction [1]. Les attribuer à notre fonction mentale, c'est exprimer une contre-vérité manifeste. L'activité créatrice de la Vie profonde en nous-même comme en tous les êtres, est donc, apparemment du moins, fonction d'une Intelligence supérieure qui agit directement en chacun en utilisant des agents inférieurs opérant sous sa direction. Elle est en nous comme un Principe ou un Esprit hyper-conscient, puisque notre mental conscient n'y atteint pas encore ou semble lui-même n'en être qu'une projection, un reflet éphémère et limité. C'est comme si après avoir opéré au niveau de l'espèce ou de la race, le Créateur s'était individualisé dans chaque être humain, en retrait de son moi, en tant qu'âme créatrice.

Il est curieux de constater à quel point l'évidence de ces faits oblige nos hommes de science, même les plus réfractaires à la métaphysique, à modifier à cet égard leur attitude générale et leurs conclusions. C'est ainsi que voici un demi-siècle déjà, l'éminent sociologue, Gustave Le Bon, écrivait dans la « Revue scientifique » : « Les forces directrices qui président au fonctionnement de nos organes sont complètement inconnues. Nous savons seulement qu'elles interviennent sans cesse pour adapter l'organisme à des nécessités constamment variables, **comme si elles étaient douées d'une intelligence supérieure à la nôtre** [2]. Il en existe pour toutes les fonctions : circulation, respiration, défense contre les agents extérieurs, etc. Aucun chimiste n'est assez savant pour dire, par exemple, comment les forces organiques fabriquent du lait avec le sang, comment le rein sait extraire de l'organisme les produits toxiques que l'usure des organes y introduit constamment, comment les cellules cérébrales utilisent les éléments fournis par les sens pour fabriquer des pensées, etc. Les opérations diverses, dont l'ensemble constitue la vie, sembleraient indiquer qu'il existe dans l'organisme toute une série de centres directeurs transcendants, mais limités, chacun, à une fonction spéciale. »

Mais que peuvent représenter, dans la pensée d'un positiviste aussi impénitent que Gustave Le Bon, ces centres transcendants limités à une fonction spéciale ? Quelle que soit leur nature, ils ne peuvent être indépendants les uns des autres. On doit donc les supposer étroitement associés et reliés entre eux dans une Unité métaphysique qui serait alors soit le Dieu anthropomorphe de la religion – hypothèse enfantine –, soit un Principe immanent dans l'être même, mais transcendant sa conscience actuelle et relié à la Conscience cosmique [3].

Quoiqu'il en soit, cette puissance supérieure n'a rien à voir avec ce que nous appelons en nous l'intelligence, le mental conscient. C'est une intelligence biologique, faisant partie de notre patrimoine héréditaire. Le Dr. Roger Godel écrit à ce propos : « L'aptitude propre d'un organe à réparer » ses dégâts et à entretenir en soi le cours de la vie relève d'un autre mode de savoir. Ce savoir réside dans l'intime structure de l'être vivant. Transmis de cellule en cellule, intégralement, avec le plan héréditaire d'organisation, il règle et contrôle le devenir des formes. Son origine remonte loin; dès avant la

1 Le Dr. R. Godel écrit : « A la vérité aucun langage ne saurait désigner d'une manière exactement conforme au fait biologique cet impératif singulier, inhérent au psychisme comme aussi au mécanisme de l'être vivant, et qui dicte à la forme animale toutes les opérations qu'elle doit accomplir pour survivre individuellement ou pour assurer la survivance de l'espèce ». (« *Vie et rénovation* », p. 112.) Et l'auteur cite des exemples merveilleux d'intelligence supérieure rencontrés chez diverses espèces du règne animal.

2 C'est nous qui soulignons.

3 Ce n'est donc jamais l'organe qui crée la fonction, ni la fonction qui crée l'organe, mais c'est l'Esprit en nous qui crée et la fonction et l'organe approprié, la fonction.

naissance, nous l'avons en héritage » [1]. Ceci est vrai, du moins sur le plan physique.

Et l'expérimentation vient confirmer l'affirmation de l'auteur dans des cas cliniques, réellement passionnants, car ils montrent que si cette puissance en nous transcende le mental, celui-ci peut néanmoins agir efficacement sur elle, pour notre bien et éventuellement pour notre guérison.

Mais pourquoi, se demandera-t-on, la faculté créatrice en nous ne pénètre-t-elle pas notre mental et demeure-t-elle dans notre inconscient supérieur ?

Shri Aurobindo, le grand penseur et Yogi de l'Inde contemporaine, nous en donne encore les raisons. « Les facultés qui transcendent les sens », nous explique-t-il, « par le fait même qu'elles sont inextricablement enchevêtrées dans la Matière, destinées à œuvrer en un corps physique, attelées au même char que les désirs émotifs et les impulsions nerveuses, sont exposées à un jeu mixte où elles risquent d'illuminer la confusion plutôt que d'éclairer la Vérité. Et ce jeu mixte est particulièrement dangereux quand ce sont des hommes dont le mental n'a pas été discipliné, ni la sensibilité purifiée et qui tentent de s'élever jusqu'aux plans supérieurs de l'expérience spirituelle » [2].

C'est tout le danger du « psychisme religieux » qui est ici souligné par l'éminent philosophe, ce psychisme émotif qui ne doit pas être confondu avec la spiritualité véritable.

J'ai dit qu'attribuer les fonctions créatrices à un instinct aveugle ne serait que reculer le problème, car où serait alors située l'intelligence qui meut cet instinct et lui inspire ses actes d'intelligence ? D'autre part, les attribuer au Dieu infini, qui s'abaisserait à la trivialité et à la minutie des fonctions organiques en chaque individu est de toute évidence une supposition puérile. Il ne reste donc qu'à les attribuer à une Puissance hyperconsciente en nous-même, c'est-à-dire à ce fragment de l'Intelligence cosmique individualisée en chacun de nous, l'âme spirituelle.

LES SOURCES DU BIEN ET DU MAL

J'ai montré les deux aspects de l'intelligence en l'homme, orientés respectivement vers les deux pôles opposés de la Nature universelle. Ces deux aspects sont, répétons-le, d'une part un Principe éternel qui ressortit au Pouvoir cosmique, principe créateur, individualisé en chaque être et que l'on nous dit être notre âme, et, d'autre part, sa réflexion, notre moi mental qui meurt avec notre corps, ou plutôt après une période plus ou moins longue de survie consécutive à la mort du corps, survie psychique entre deux existences, survie que nous aurons faite nous-même infernale ou céleste, selon les enseignements antiques. De ces deux Pôles opposés, dits l'âme et le corps, découlent donc les deux sources de nos penchants contraires, la condition de toute réflexion étant d'être une opposition. Il semble dès lors que tout le mal en nous doive venir de ce moi mental, corporel, et de ses penchants égoïstes et terrestres, tandis que tout le bien nous viendrait de cette source divine, cachée au plus profond de nous-même. Rappelons ici la plainte de Saint-Paul : « Le bien que je veux faire, je ne le fais pas, et le mal que je ne veux pas, je le fais ». Faudrait-il donc en conclure que ces tendances en nous, dites inférieures, sont mauvaises en soi ? Non, bien sûr : elles sont au contraire bonnes et utiles à notre fin, du moment qu'elles sont suffisamment maîtrisées et maintenues dans leur rôle et fonction légitimes. Tant que nous sommes incarnés en ce monde, les deux Pôles : Ciel (âme ou Esprit) et terre (corps ou matière) demeurent aussi nécessaires l'un que l'autre à notre équilibre mental. Il nous faut garder les pieds sur la terre et il est dangereux de faire pousser ses ailes prématurément. « Qui veut faire l'ange, fait la bête »,

1 « *Vie et rénovation* », p. 227. (Gallimard)

2 « *La Vie divine* », p. 24.

dit le bon sens populaire. Ce qui importe c'est d'empêcher la prédominance de l'inférieur sur le supérieur; c'est l'asservissement de celui-ci au premier, qui est le mal en l'homme, parce que cet asservissement même est le renversement de la hiérarchie des valeurs, l'homme vrai en nous se trouvant sur l'arc ascendant de l'évolution qui le mène de la bête à l'homme, de la Matière à l'Esprit, de l'inconscience à la Conscience. Mais puisque notre moi mental est en nous une source d'erreur, de péché, d'illusions, devons-nous le dénoncer, le condamner sans rémission, comme étant lui-même le mal ? Non, car pour n'avoir qu'une réalité relative, temporelle, cyclique, c'est-à-dire changeante et mortelle, notre moi mental n'en possède pas moins une utilité certaine. Dégagé de ses préformations, et compte tenu de l'échelle limitée de nos observations sensibles, notre mental demeure l'instrument valable dans ce domaine universel de l'apparence, de l'éphémère, au sein duquel nous vivons. Il y conserve et sa valeur et son utilité certaines. C'est ainsi que dans la Nature extérieure, nous pouvons, sans crainte de déceptions, tabler sur la rigidité des objets solides – le bois, la pierre, le marbre, le métal – alors qu'une autre échelle d'observation nous y ferait voir des tourbillons d'énergie en mouvement. Notre pensée peut donc valablement étudier les lois de la nature comme celles de l'Histoire et de l'évolution de la Vie Universelle. Mais pour l'homme qui vise au contraire à la libération de l'éphémère, de l'illusoire, à ce qui est au-delà des apparences, pour l'homme, qui s'éveille à l'Absolu, à l'Éternel et envisage désormais toute chose visible et invisible à la lumière de cette optique supérieure, pour celui-là, le mental limité devient l'obstacle, la pensée dialectique entre les dualités opposées doit être dépassée, l'illusion des sens et du mental vaincue, avant que le Réel puisse être perçu !

Tel est du moins le témoignage des voyants et des sages de tous les temps.

Si donc le moi mental en nous n'est pas le mal, il n'en reste pas moins que la source du mal réside en lui, parce qu'il n'est pas notre « Moi » réel, mais un moi illusoire, ayant son utilité, mais n'étant qu'un masque, une projection éphémère de nos pensées, de nos désirs changeants. Il en résulte presque fatalement que tous nos jugements extérieurs, au lieu d'être inspirés du Réel, le sont du conformisme des choses à ce moi illusoire, que nous prenons pour nous-même. Telle est, je le répète, l'unique source du mal, telle que nous l'enseignait le Bouddhisme, et nous le redit aujourd'hui Krishnamurti.

Cette lutte incessante entre le bien et le mal nous a été présentée par les Religions comme la lutte entre Dieu et le Diable, s'effectuant en l'homme même. Mais ce Dieu et ce Diable personnifient les deux Pôles opposés, équilibrants, de la Nature universelle et c'est leur interaction même qui produit le courant de l'Intelligence et de la Vie cosmiques. Dieu et le Diable sont donc avant tout nos propres pôles opposés, l'âme et le corps, et la Sagesse nous explique que c'est d'eux que découle l'orientation des puissances qui s'affrontent en nous, celles dites inférieures se trouvant sur le courant descendant de l'involution, tendant de ce fait à la Matière et nous attirant vers ce Pôle, tandis que celles dites supérieures, représentant l'aspect le plus noble de l'homme, se trouvent au contraire sur la voie ascendante de l'évolution, qui doit nous mener au Pôle de l'Esprit, le Pôle de la Conscience Cosmique.

La Religion de la lettre, traditionnelle et formaliste s'oppose violemment à ces vues. Elle dénonce comme une hérésie majeure la divinité essentielle de l'homme. C'est du panthéisme, affirme-t-elle.

Pourtant il s'agit ici de s'entendre : Que nous dit la Sagesse ? Le Principe suprême de l'homme n'est pas Dieu – la partie ne peut être le Tout – mais de même nature que Dieu, comme l'étincelle n'est pas la Flamme, mais de même nature qu'elle. L'individualisation du Principe divin en l'être humain n'est que mayavique, c'est-à-dire relative à l'homme seulement. La séparativité n'existe pas pour la Divinité. Elle-même, l'Unité de l'Être. Mais le théologien proteste : « Cette déification de l'homme », nous dit-il, « c'est la cause de tous nos malheurs ». C'est parce que le monde d'aujourd'hui a remplacé le théocentrisme de jadis par cet anthropocentrisme orgueilleux, qu'il est tombé dans ce gouffre de

malédiction et de misères qu'engendre le matérialisme de sa pensée. Il nous faut donc revenir au dualisme catholique, en d'autres termes rétablir la vraie notion divine et opposer à l'homme changeant le Dieu éternel. Mais, nous répond la Sagesse, c'est mal poser le problème que d'opposer le ciel à la terre, Dieu à l'homme, ou inversement l'homme à Dieu, dans un dualisme irréductible, effectivement irréconciliable, incompréhensible même, si aucun rapport naturel ne reliait de quelque façon concevable ces termes antinomiques. Il s'agit au contraire d'intégrer l'homme dans le difficile problème de l'Unité du Tout, en reconnaissant à la fois la transcendance et l'immanence de cette Unité par rapport à la multiplicité innombrable de ses aspects manifestés que nous sommes. Il s'agit de montrer comment, par un de ses Rayons, le même Soleil divin est en chaque homme, quoique difficile à découvrir, parce qu'il est en chacun au-delà de sa conscience normale, au-delà de son « Moi » changeant, au-delà de sa personnalité mortelle. Les sages soulignent ici cette erreur de tant de penseurs et moralistes, même religieux, qui n'ont jamais vue en l'être humain autre chose que cette personnalité mortelle, si souvent misérable et dépravée, et ont cru néanmoins que c'était là le tout de l'homme, son âme immortelle, et sa seule réalité. Et n'est-ce pas précisément ce moi mortel que nos théologiens veulent sauver et rendre immortel selon les préjugés créés en leur esprit par la confusion des notions et l'incompréhension des choses ?

LE PROBLÈME DE L'INCONSCIENT

La méthode objective et expérimentale est la seule méthode qu'utilise la science moderne, qui s'aide de machines de plus en plus perfectionnées pour sonder chaque jour plus avant les profondeurs de la matière et l'immensité de l'espace. Mais ces progrès spectaculaires, pour merveilleux qu'ils soient, n'ont pas fait avancer d'un pas, il faut bien le reconnaître, la solution des grands problèmes qui passionnent nos esprits, ceux de notre origine première et de notre fin dernière, ni même celui de notre propre nature.

Les savants chrétiens s'opposent, il est vrai, à la science en nous proposant la foi aveugle à l'enseignement de l'Église, ainsi que nous l'avons suffisamment expliqué. Mais chacun reconnaîtra que ce n'est pas là une connaissance véritable, mais une solution acceptée de confiance, la religion condamnant a priori toute explication du mystère qui ne cadrerait pas avec sa propre doctrine.

Pour pénétrer plus avant donc dans la vraie connaissance, en sommes-nous réduits à cette seule méthode objective, préconisée par la science ?

Non, à cette méthode, basée sur l'observation extérieure et l'expérience, correspond une méthode intérieure toute subjective d'apparence, consistant pour l'homme au lieu de s'extérioriser dans l'étude du monde, à rentrer en soi-même, à pénétrer dans les profondeurs de son être, à s'étudier, à s'analyser dans ses modes subjectifs d'appréhension et de connaissance de la réalité, de la vérité de lui-même et du monde qu'il perçoit. Alors que la science matérialiste dénie aujourd'hui la valeur de cette méthode, la sagesse antique la proclamait la seule valable pour atteindre au cœur même du mystère universel. La sagesse athénienne inscrivait le « Gnôti Seauton » au fronton de son temple de Delphes et l'Inde, par ses pratiques des Yogas, enseignait la maîtrise de nos activités physiologiques, psychiques et mentales. À la vérité, les deux méthodes opposées, l'objective ou extérieure, et subjective ou intérieure, correspondent, je l'ai dit, à nos deux tendances : l'extraversion, plus propre aux occidentaux ayant créé cette chose inestimable qu'est la science; l'introversion, plus propre aux orientaux ayant développé, chez les meilleurs, les pouvoirs supérieurs de l'Esprit.

Sans doute, la psychologie Occidentale, qui n'avait jamais eu la prétention de se hausser au rang de science exacte, avait-elle entrevue depuis un demi-siècle les richesses intérieures de l'inconscient en

l'homme. Les professeurs Freud et Jung nous ont apporté beaucoup de lumière, en nous dévoilant les réalités obscures, non seulement de l'inconscient individuel, mais de l'inconscient collectif rejoignant ainsi en quelque sorte les « archétypes » de Platon qui, selon ce philosophe, gouverneraient l'humanité. Ils revivifiaient du même coup le vrai sens perdu, oublié, de beaucoup de mythes anciens.

Mais faute de lumière suffisante pour pénétrer dans notre nature profonde et secrète, nos psychanalystes n'ont guère pu opérer le discernement nécessaire entre les couches étagées de l'inconscient, en distinguant, d'une part, ce qui est en-dessous de la conscience, le subconscient proprement dit, et, de l'autre, le supra-conscient, qui est l'existence en nous de principes supérieurs de nous-même, dont la lumière ne peut encore filtrer qu'avec peine et intermittence jusqu'à notre conscience cérébrale. Car, ce que l'on nomme l'Esprit en l'homme, n'est encore qu'en germe en notre conscience d'homme, comme l'est le mental lui-même chez le petit enfant qui vient de naître. Aussi notre science n'est-elle pas encore capable de faire la distinction entre l'Esprit et le mental qu'elle confond, alors que les grands Mystiques, les voyants véritables, ne s'y sont pas trompés et en soulignent la différence. Saint-Bonaventure appelle l'Esprit « Vertex mentis », l'école de Brabant « la portion suprême », Ruysbroeck l'admirable « Oculus simplex ». Sainte-Thérèse en parle comme devenant « une même chose avec Dieu ». Saint-Jean de la Croix nous dit que Dieu est le « Centre de l'âme ». « L'âme, écrit-il, paraît plus Dieu qu'elle n'est âme, quoiqu'il soit vrai qu'elle garde son être et que celui-ci reste distinct de l'Être divin, comme le verre reste distinct du rayon qui l'éclaire. » L'âme en nous n'est en effet que le véhicule de l'Esprit. On pourrait multiplier les exemples et citations empruntés aux voyants, anciens et modernes de toutes les religions.

Mais aujourd'hui, c'est la science psychanalytique elle-même, je le répète, qui découvre en nous toute cette région mystérieuse et profonde qui, pour demeurer au-delà ou en deçà du seuil de notre conscience, n'en fait pas moins partie intégrante de nous-même et exerce, à notre insu le plus souvent une action souvent prépondérante sur notre conduite. Toutefois, la plupart de nos hommes de science ne pouvant admettre l'idée que notre âme réelle demeurerait une partie encore inconsciente de nous-même, transcendante à notre mental conscient, ont nommé subconscient toute cette partie obscure de l'être, affectant de la considérer comme une activité inférieure, et l'assimilant à l'instinct. Certes, le subconscient existe en nous : il comprend nos forces instinctives, plus une sorte de résidu de la conscience, souvenirs plus ou moins effacés, impressions superficiellement perçues, négligées ou reléguées dans l'oubli, mais non abolies pour autant, et susceptibles de revenir à la surface. Plus profondément encore les acquêts de son espèce et même de ses lointaines origines animales. Le mécanisme de cette action subconsciente, révélé de nos jours par la psychanalyse, demeure d'autant plus mystérieux qu'aucune des lois physiologiques connues ne peut s'appliquer à son fonctionnement. Sans doute certains travaux de savants russes [1] nous révèlent quelques aspects du mécanisme nerveux et cérébral de notre sensibilité subconsciente. Mais ces quelques clartés projetées sur le mécanisme physiologique de la subconscience n'en éclaire pas pour autant l'aspect psychologique qui demeure dans la même obscurité.

Tout autre apparaît aujourd'hui à nos regards le problème de la superconscience. Les faits mis à jour par les progrès de la parapsychologie ou métapsychique, ont certes une toute autre portée et amènent nos penseurs à reconnaître en l'homme des facultés supérieures, mais latentes encore, et, partant, complètement ignorées de notre conscience normale.

Sans doute, il est de nos jours un nombre croissant d'esprits méditatifs qui commencent à prendre conscience de ces pouvoirs supérieurs, encore à l'état de germes en l'homme, et qui doivent un jour

1 Voir revue « Synthèses », août-septembre 1957.

s'épanouir dans sa conscience, comme la fleur finale qui s'épanouirait sur son arbre de vie après une longue et interminable incubation. À cette conviction, ils sont arrivés tant par l'introspection intérieure que par la connaissance de la Sagesse immémoriale et aussi peut-être par le témoignage éloquent de ces faits que la métapsychie leur dévoile aujourd'hui.

Toutefois, et quelle que soit la raison qui les ait amenés à leur conviction nouvelle, il ne s'agit encore chez ces esprits d'avant-garde que d'une prise de conscience intellectuelle : il ne s'agit pas encore chez eux d'une connaissance réelle, d'une expérience vécue.

Leur attitude d'esprit est parfaitement précisée par Maurice Lambilliotte, publiciste aussi indépendant qu'érudit, directeur de la Revue « Synthèse » : « L'homme, écrit-il, découvre les méthodes qui lui permettent de sortir sa conscience – sa conscience d'exister – des limites étroites, assez artificielles au surplus d'un ego qui n'est lui-même que la résultante d'un certain mode de vie, de pensée, de problèmes à résoudre et de soucis à dominer. Dépasser cet ego n'est nullement se désintégrer, ni accentuer son actuelle incohérence... Ce dépassement, qui sera franchissement de certaines barrières, élargira son champ de connaissances. Il élargira surtout son champ de participation à d'autres niveaux de la vie qui lui paraîtront un jour pleinement accessibles. Il exigera une concentration d'attention et une prospection intérieures qui auront pour premiers résultats une nouvelle densification d'être. » [1].

Tel serait donc l'avenir de l'homme. Il s'agit pour chacun de prendre conscience de son être réel dans ses profondeurs inconnues, c'est-à-dire au-delà de ses limitations actuelles, de ses conformismes paralysants pour l'esprit, en un mot au-delà des conditionnements passagers de son « moi » misérable. Il s'agit de s'élever à l'universel, d'épanouir en soi des modes nouveaux de connaissance et d'action, qui transcenderont d'une façon encore inimaginable notre mental et les moyens, bornés de toute part, qui nous sont actuellement départis. Telle sera l'ascension humaine.

De ces possibilités futures, accessibles en principe à tous, l'exemple des grands saints d'Occident, comme des grands Yogis de l'Inde, nous apporte les preuves. Certes, de telles preuves ne sont pas de nature à convaincre nos savants matérialistes, sceptiques, systématiquement prévenus et, dès lors, a fortiori doit leur paraître suspecte cette science nouvelle que l'on appelle la métapsychique ou parapsychologie, qui nous découvre aujourd'hui des faits bien étranges et mystérieux, qu'il est certes plus facile de nier en bloc que d'expliquer.

Ces faits, je le répète, furent connus de tout temps, mais considérés comme faits miraculeux dans toutes les religions d'Orient et d'Occident.

Mais aujourd'hui, ces mêmes faits jugés miraculeux sont universellement étudiés, expérimentalement observés, dans des laboratoires et des centres spécialisés, par des groupes chaque jour plus importants de chercheurs, de savants de tous les pays. Sans doute ce mouvement fut freiné, paralysé, enrayé par les deux guerres mondiales et les bouleversements consécutifs qui ont accablé l'humanité et nous menacent encore, mais nul doute qu'il reprendra de plus bel, lorsque notre monde aura retrouvé son assiette et son équilibre.

Ces faits qui nous occupent sont aussi nombreux que variés de nature : « Visions mystiques, phénomènes de lévitation et de bilocation, vision ou apparition à distance d'un sujet vivant ou après sa mort, extériorisation de la sensibilité d'un sujet et dédoublement de sa personnalité obtenues expérimentalement, guérisons magnétiques ou spirituelles, vision à travers des corps opaques, etc., tous

1 Éditorial de « Synthèses », septembre 1961.

ces faits ont été étudiés, vérifiés par des chercheurs désintéressés, des hommes de science, tels le Colonel de Rochas, Hector Durville, Charles Richet, Camille Flammarion, Dr. Encausse (Papus), Charles Lancelin, Drs. Geley et Osty, Delanne, pour me borner à quelques noms français, sans invoquer les nombreux témoignages de savants étrangers, ni ces mêmes faits bien connus de l'Inde immémoriale où ils ne furent jamais mis en doute.

Plus curieux encore peut-être sont ces phénomènes de personnalités multiples se dégageant successivement d'une même personne sous l'effet de passes magnétiques ou hypnotiques. Il s'agirait apparemment d'états de conscience superposés en quelque sorte en la personne même sur une échelle ascendante, présentant cette particularité étrange que chaque échelon supérieur dégagé en la personne connaîtrait l'échelon ou les échelons inférieurs, tandis que l'inverse ne serait pas, à telle enseigne qu'une personnalité réellement supérieure et douée de grandes qualités est révélée finalement dans l'inconscient d'une personne dont la conscience normale serait d'humble condition et privée de toute instruction.

De telles observations faites en clinique furent généralement attribuées à des causes pathologiques : mais il est évident que l'explication médicale ne résout pas le mystère qui reste entier. Comment la Faculté s'arrêterait-elle, fût-ce un instant, à l'explication millénaire de l'Inde, que relatent leurs Écritures sacrées ? « Il y a un moi qui est de l'essence de la Matière – il y a un autre Moi intérieur de vie qui remplit le premier – il y a un autre moi intérieur de mental – il y a un autre moi intérieur de vérité connaissante – il y a un autre moi intérieur de béatitude. » [1].

Quoiqu'il en soit, dans les faits cités, le mystère demeure, sans que la science puisse conclure s'il s'agit d'états différenciés dans l'inconscient même de la personne, ou bien de personnalités étrangères adombrant le sujet et se substituant à sa conscience normale. Cette seconde hypothèse recèle en effet une autre possibilité d'explication, celle de la médiumnité. La médiumnité (ou médiumnisme) est aujourd'hui bien discréditée. Trop de charlatans et de fraudeurs ont été démasqués, bien qu'il importe sans doute de distinguer ici entre la fraude volontaire, l'escroquerie caractérisée et, d'autre part, la fraude inconsciente, ou à demi-consciente seulement, du médium, celui-ci s'efforçant, en état de transe, de produire le résultat escompté. Et même à l'égard de l'escroquerie caractérisée, peut-être y a-t-il lieu de rappeler ce mot d'un Maître oriental authentique, disant : « Les charlatans sont, pour les adeptes véritables, le rempart qui les protège contre la curiosité malsaine des foules ». La médiumnité est un phénomène de tous les temps. Quand l'ange de la Bible apparaît à Tobie, ou que celui de l'Annonciation apparaît à Marie, qu'est-ce là, sinon des phénomènes de médiumnité ?

Et le cas de Jeanne d'Arc, n'est-il pas le plus spectaculaire de l'Histoire ? Qui oserait parler ici de charlatanisme ou d'imposture ?

Et si l'on s'en rapporte aux temps modernes, de quel droit jetterait-on a priori blâme et suspicion sur les multiples expériences poursuivies par une légion de savants authentiques, s'entourant de toutes les garanties possibles pour éviter toute fraude et s'accordant sur le bien-fondé de leurs conclusions ? [2]

Qu'il me suffise ici de rappeler la célèbre expérience de l'illustre savant anglais, Sir William Crookes, avec la médium Florence Cook. S'entourant de quelques collègues, le savant accueillit et hébergea dans

1 Taittitya Upanishad I, X, 1, 2.

2 On objecterait vainement les conclusions contraires de savants s'étant livrés aux mêmes expériences, mais dont l'attitude négative, les préventions systématiques, l'esprit hostile au médium, n'ayant rien de cette neutralité, bienveillante, requise dans une expérience psychique paralysant les moyens psychiques du sujet et empêchant tout résultat positif.

sa propre demeure le médium, l'entoura de toutes les garanties possibles (isolement, vêtements, instruments de contrôle). C'est donc dans les conditions les plus strictes de surveillance et de contrôle du médium, qu'il vécut, durant plusieurs semaines, avec l'apparition de Katie King, jeune Indoue, qui différait du tout au tout du médium (âge, apparence, poids, etc.) apparaissant sous une forme psychique, qui se densifiait, se matérialisait chaque jour, pour se dématérialiser le soir [1], l'apparition conversait avec le savant et justifiait son retour sur terre par l'accomplissement d'une mission spirituelle qui lui avait été conférée pour un temps limité. Soupçonné, dans ses vieux jours, d'avoir été magistralement dupé, le savant réaffirma, solennellement, avant de mourir, devant une illustre compagnie, le sérieux de son expérience et maintint l'entière vérité de son témoignage.

On comprendra que ce problème de la médiumnité permettrait et demanderait, à lui seul, de vastes développements auxquels il ne m'est pas permis de songer. Je voudrais néanmoins signaler encore, sur le sujet, un livre paru tout récemment, réellement sensationnel, et de nature à passionner tous ceux que la question intéresse. Le livre, intitulé assez énigmatiquement : « *Le Gamin et les Frères* » (traduit de l'anglais, Éditions Denoël), est écrit par une femme Swami Omananda Puri, une Anglaise convertie aux doctrines de l'Inde. Le livre nous relate l'histoire survenue dans des circonstances à la fois les plus impressionnantes et les plus extraordinaires que l'on puisse imaginer. Le « Figaro littéraire », journal catholique, reconnaissait dans un bref compte-rendu du livre, qu'il s'agissait là de faits troublants, notamment, disait-il, « parce qu'ils nous mettent en présence d'un monde qui commence là où le nôtre finit ».

Il s'agissait d'un couple anglais appartenant à un rang social distingué, l'un et l'autre artistes musiciens, connus dans la société londonienne, et qui avaient fondé au cœur populaire de la cité une œuvre sociale d'entraide et de bienfaisance. L'auteur raconte comment ils furent forcés, vers 1938, c'est-à-dire deux ans avant la guerre, par une pression occulte prémonitoire, d'abandonner la carrière artistique qui les faisait vivre, et de liquider l'œuvre sociale prospère qu'ils avaient fondée, pour émigrer d'urgence sans autres ressources aux Indes.

Après une année de résistance et à la faveur d'une offre inattendue de paiement du voyage, le couple se décida et toute la famille, composée de trois enfants déjà grands (un fils et deux filles), s'en fut aux Indes. Elle était accompagnée aussi d'un jeune garçon, issu des milieux cockneys de Londres, sans instruction, mais rencontré dans des circonstances extraordinaires et qui s'était révélé à eux comme le porte-parole des forces occultes, de nature fort élevée, qui avaient influencé leur décision. Aux Indes, vivant péniblement dans un état de pauvreté extrême, de dénuement incroyable, mais vivifiée par les Maîtres invisibles qui dirigeaient le Gamin, lui inspirant les enseignements de la plus haute Sagesse, effectuant, par son entremise, des guérisons sensationnelles qui stupéfiaient les docteurs, toute la famille vécut une quinzaine d'années – les pires années de la guerre –, méprisée par les Anglais, mais vénérée par la population indigène et même par les plus hautes instances du pays – rajas et gouverneurs – qui reconnaissaient le caractère bénéfique et surnaturel des Êtres qui s'exprimaient par leur entremise. Le livre est entouré et sa sincérité prouvée par un tel luxe de témoignages autorisés et par une telle sublimité d'enseignement, que l'on ne voit pas comment on pourrait mettre en doute la fidélité ni la grandeur morale de son auteur, ni l'objectivité réelle, prouvée, des faits extraordinaires relatés.

1 Un tel phénomène n'a rien de miraculeux pour la psychologie de l'Inde. Il appartient seulement à un ordre supérieur de la Nature elle-même. Un exemple de matérialisation n'apparaît-il pas dans l'Évangile, quand Jésus après sa résurrection pénètre, toutes portes fermées, nous dit l'Évangile (c'est-à-dire en un corps subtil) dans le lieu où se tenaient les Apôtres pour se matérialiser ensuite, et faire sentir ses plaies à l'incrédule Thomas ?

Mais, laissons le médiumnisme pour en revenir aux pouvoirs ou facultés latents en l'homme lui-même. Ces facultés ne se révèlent apparemment en l'individu qu'à l'état second, l'état de transe hypnotique ou autre [1], ou si elles atteignent la conscience, ne pénétrant que difficilement le champ de celle-ci, sous forme, je l'ai dit, d'éclairs fugitifs, de traits de lumière, source d'inspiration artistique, scientifique, mystique, illuminant brusquement le mental et se manifestant en chacun suivant la différence des niveaux.

Il semble donc que la conscience ordinaire de l'homme soit un instrument tout à fait insuffisant pour traduire cette activité transcendante, laquelle ne trouve dans notre organe cérébral qu'un moyen d'expression trop fruste, trop grossier encore, pour qu'elle le puisse habituellement utiliser. Quant à la nature même de cette hyper-conscience, il s'agirait, soit de l'aspect supérieur de la nature humaine, qu'on appelle l'âme, qui adombrerait l'homme et le dirigerait, à son insu le plus souvent, d'un plan transcendant, soit d'une faculté qui n'est encore qu'à l'état de germe ou de développement rudimentaire au stade actuel de l'humanité.

Les faits dont je parle, ainsi que les hypothèses qui en découlent, ont été étudiés principalement depuis la fin du siècle dernier par des penseurs de la valeur de Myers, W. Crookes, Oliver Lodge, en Angleterre, Eucken, en Allemagne, Boutroux et Bergson, en France, etc., précurseurs de beaucoup d'autres depuis, psychanalystes et psychiatres, qui confirmèrent et étendirent leurs conclusions. La constatation certes la plus étrange, c'est que cette pénétration investigatrice dans les arcanes de l'inconscient, loin d'aboutir à une désagrégation, à une diminution de l'homme, révèle au contraire un enrichissement considérable de la personne humaine. Ces faits ont frappé les théologiens eux-mêmes. Résumant les hypothèses émises par un de ses collègues, l'abbé Pacheu, dans son livre : « *L'expérience mystique et l'activité subconsciente* » (Édition Perrin), écrivait : « Notre moi conscient se trouverait en continuité avec un moi subliminal (l'équivalent du moi subliminal de Myers) qui n'est point une dégradation du moi conscient, mais une région profonde, aux richesses encore inexplorées où s'élaborent silencieusement les intuitions du génie aussi bien que les intuitions mystiques. L'ignorance de ce travail souterrain en fait attribuer les effets à une cause étrangère et en cela on n'a que partiellement tort, car le subconscient qui émerge, d'une part, dans la conscience claire, se continue, d'autre part, avec un monde plus vaste qui le déborde et constamment l'influence. Cette réalité transsubliminale recevra d'ailleurs des déterminations diverses dans les diverses métaphysiques. Pour un Chrétien, cette réalité sera Dieu, dont la Grâce, source de lumière et levier d'action prendrait point d'appui sur le subconscient humain pour ébranler par contrecoup les facultés d'intellection et de vouloir. » Cette explication, pensons-nous, ne vaudrait, en tout état de cause, que pour les faits mystiques. Ne serait-il pas absurde, en effet, de supposer que c'est une intervention surnaturelle qui agit lorsqu'aucune sainteté ne caractérise les sujets soumis aux expériences ? Et que c'est une telle Grâce, totalement étrangère à eux-mêmes qui leur confère les aptitudes exceptionnelles et paranormales qu'ils manifestent alors ? Peut-on supposer d'ailleurs que le déclenchement même d'une pareille Grâce puisse être déterminée par des passes magnétiques ou hypnotiques ?

Quant aux faits d'ordre mystique proprement dits, auxquels se réfère l'Abbé, on se doit de constater que certaines de ces visions supposées divines possèdent manifestement un caractère psychique trop

1 Soulignons toutefois que de tels moyens, de même que les boissons enivrantes, les drogues, narcotiques et stupéfiants sont des moyens dangereux pour pénétrer dans le domaine mystérieux de notre inconscient. Ils ne permettent tout au plus que d'explorer les arcanes inférieurs de la psyché, celle-ci, avant sa libération, demeurant grandement influencée par ses attractions passionnelles. C'est ce que méconnaît le surréalisme et autres chapelles, artistiques ou littéraires, étrangères à la spiritualité véritable.

prononcé, pour qu'on puisse leur attribuer l'origine supposée. Laissons donc dans leur mystère les visions exceptionnelles d'une Sainte-Thérèse ou d'un Saint-Jean de la Croix. Les faits cités plus haut demeurent. Que pouvons-nous en conclure ?

Que le vrai moi en nous n'est pas cet instrument de conscience limitée et de sensibilité bornée que nous appelons notre moi mental. Non, mon vrai Moi me paraît être quelque chose de bien plus profond et mystérieux que cette projection éphémère et bornée de Moi-même, emprisonnée dans ma conscience présente. Mon vrai Moi, c'est le Principe mystérieux de mon être, l'Esprit divin qui me crée et qui, étant à la fois ma source originelle et mon Essence secrète, inspire à ma conscience ses directives les plus hautes, les plus profondes. Mon intellect, ma pensée, n'en est qu'un pâle et fugitif reflet.

Et ici nous apparaît aussi tout le drame de l'homme moderne. Désaxé par les événements catastrophiques qui l'accablent et le menacent encore, ne croyant plus au Dieu extérieur et tournant délibérément le dos à l'étincelle de l'Esprit qui est en lui, qui est Lui-même, il n'écoute plus que les sollicitations de son mental égoïste et devient par le fait impuissant à reconnaître son Principe divin et à se conformer aux ordres qu'Il donne à sa conscience supérieure. D'où cette crise de l'Esprit, ce désenchantement, ce désespoir, dont souffre si cruellement, si amèrement, le monde désemparé d'aujourd'hui, en dépit de toutes ces tentatives de diversion, d'évasion, par lesquelles il tente vainement de s'étourdir et de se donner le change.

DUALITÉ DE NATURES EN L'UNITÉ DE LA PERSONNE

Si la science psychologique n'a rien à nous apprendre sur la nature essentielle de l'homme, si elle se borne à tâtonner, à essayer d'y voir clair dans les profondeurs obscures de son inconscient, il semble que le premier problème qui s'impose aujourd'hui à ses recherches devrait être celui de nous expliquer cette éternelle contradiction qui existe en notre être, tiraillé, d'une part, par notre nature animale et instinctive et, de l'autre, par les aspirations d'une nature supérieure, comme s'il y avait réellement en nous deux ego, deux âmes qui s'opposent. Une seconde préoccupation encore obsède aujourd'hui l'esprit de nos philosophes : c'est celle de résoudre la contradiction qui oppose l'individu à la société, en d'autres termes de concilier les droits inaliénables de la personne humaine avec les exigences impératives de la société, étant donné que chaque homme est également un être social qui a besoin de la société pour son existence, sa subsistance et son développement personnels. Arrêtons-nous d'abord au premier de ces deux problèmes.

Il est de fait qu'en dépit de la multiplicité des tendances et aspirations contradictoires existant en tout homme, nos psychologues sont presque unanimes à reconnaître que le moi de chacun est un et de plus une chose unique. Comment donc concilier cette multiplicité de tendances opposées avec cette unité du moi humain et son caractère d'unicité ?

Notons tout d'abord que pour être quelque chose d'unique, un être sans second, l'individualité humaine n'est pas simple mais une unité complexe. La Sagesse antique était unanime à nous la représenter comme formée de corps ou principes multiples, hiérarchisés, qui doivent descendre et s'épanouir progressivement dans notre conscience cérébrale. Mais écoutons nos philosophes.

« Ce n'est que dans quelques vieux manuels de psychologie », écrivait le philosophe Boutroux [1], « que l'âme se compose de facultés séparées par des cloisons étanches. L'âme réelle est une et, dans chacune de ses manifestations, elle est toute entière avec son imagination aussi bien qu'avec sa volonté

1 « *Science et religion* », p. 380.

et son activité spirituelles. »

Le philosophe existentialiste chrétien Gabriel Marcel va plus loin encore. « Dans son livre paru en 1940, écrit le Dr. Ferrière [1], il dit que c'est déjà une fiction de séparer l'âme du corps... Esprit pensant et corps pensé; il ne peut y avoir de coupure entre eux; l'être est totalité et la qualité d'être ne peut être scindée... Être incarné, c'est apparaître comme un corps, comme ce corps-ci, sans pouvoir s'identifier à lui, sans pouvoir non plus s'en distinguer. »

Cette indivisibilité du couple corps-esprit est magistralement soulignée dans le livre cité du Dr. Godel (première partie, chapitre II).

De plus, cet être est unique et ne peut avoir son pareil, son second. Mais cette vérité, plutôt que de l'éclairer, obscurcit davantage encore le problème de nos contradictions internes. Comment expliquer celles-ci ?

Certains théologiens, soucieux d'accorder leur doctrine avec une explication philosophique, se sont efforcés de résoudre le problème par le seul développement de l'instinct. Séduit par le pseudo-évolutionnisme d'Herbert Spencer, qui fait sortir du même mouvement des tendances opposées et contradictoires, le Père Sertillanges, célèbre dominicain et académicien, écrivait [2] : « J'ai remarqué qu'à certains points de vue l'instinct est plus riche, plus instructif, par conséquent, que la vie réfléchie, car la vie réfléchie ne représente que les idées claires, celles qui arrivent après une élaboration complète au jour plein de notre conscience. L'instinct au contraire est riche de toute la multitude des idées obscures qui ne viendront au jour, si elles y viennent, qu'après un long effort et, s'il s'agit de l'humanité, après de longs siècles. »

Étrange instinct, en vérité, répondrons-nous, et qui, bien plutôt qu'à la puissance aveugle de l'instinct, ressemblerait à un principe d'intelligence supérieure qui ne se manifesterait que progressivement dans notre conscience, quand celle-ci, au cours de son évolution naturelle, devient apte à en percevoir et à en exprimer les données. Il semble donc qu'il y ait eu ici confusion et que l'instinct animal ne soit riche de rien du tout en l'homme, où il ne représente au contraire qu'une faculté en régression. En effet, si l'instinct paraît riche de possibilités dans le règne animal, où il n'est qu'un substitut en l'individu de l'intelligence de la race ou de l'espèce, ainsi que nous l'avons dit [3], l'instinct s'atrophie au contraire graduellement en l'homme, au profit de son intelligence, au fur et à mesure de la croissance de celle-ci et de son individualisation dans le cerveau de la personne. L'instinct ne peut que nous orienter et nous river à la terre, seule l'intelligence peut nous ouvrir des horizons supérieurs.

Un autre théologien toutefois, aussi éminent, s'en tenait à la thèse traditionnelle de l'Église, en attribuant l'épanouissement de nos facultés supérieures à une intervention de la Grâce divine – à un miracle donc – s'opposant à notre nature déchue. Dans une conférence récente, prononcée à l'Institut Saint-Louis à Bruxelles, Dom Duesberg, moine de Maredsous et professeur à l'Université Catholique de Fribourg, affirmait hautement que « notre vocation divine n'est pas inscrite dans notre nature même, qu'elle est l'effet d'une grâce surnaturelle, et est en définitive le triomphe de Dieu en l'homme ». Bien entendu, de telles affirmations ne peuvent s'accorder avec une vision scientifique ou psychologique de

1 *Études sur Ramana Maharshi*, vol. II (Collection Jean Herbert.)

2 « *Les sources de la croyance en Dieu* ». (Ed. Perrin)

3 De là, le déterminisme aveugle de l'instinct qui fait que l'araignée tisse sa toile, l'oiseau fait son nid, l'abeille édifie sa ruche, sans jamais varier sa technique quasi parfaite. La moindre variation décèlerait une parcelle d'intelligence naissante dans un individu particulier.

l'homme. Et puis, n'est-ce pas ravalé injustement l'homme lui-même, lui enlever toute grandeur, toute noblesse, que d'attribuer tout le bien qu'il peut accomplir à l'intervention d'une Grâce étrangère à lui-même ? On ajoute bien qu'il y faut aussi la coopération de notre volonté, on insiste sur la liberté de l'homme, mais c'est pure contradiction que d'exiger de l'homme, préalablement à cette grâce, la volonté du bien, s'il n'y a en lui qu'une nature corrompue, orientée seulement vers le mal par sa déchéance originelle. Même si le sacrifice du Christ lui valait l'indulgence divine, un tel sacrifice n'ajouterait pas une once à son propre mérite.

Et pour qu'on puisse vraiment parler en l'homme de libre arbitre, il faudrait qu'il y eût au moins quelque aspect de sa nature orienté vers le bien et qui lui permit de contrebalancer le poids de sa nature pervertie. Ceci supposerait donc en chacun l'existence d'une double nature, divine et animale dans l'unité de la personne humaine. On sait les disputes sans fin auxquelles donna lieu le dogme de la dualité des natures dans l'unité de la personne du Christ historique.

Quoiqu'il en soit de ce problème, il est clair que la psychologie moderne ne peut envisager l'énigme humaine sous cet angle théologique. Rejetant a priori tant les affirmations des uns que les négations des autres, concernant une intervention divine incontrôlable, la psychologie moderne étudie l'homme. Elle a pénétré, comme je l'ai dit, les profondeurs de son inconscient et a découvert en lui ce monde nouveau, inconnu, où commencent à se laisser entrevoir, mais en germes seulement, en puissance, en incubation en quelque sorte, des facultés nouvelles, des pouvoirs, qui lui apparaissent comme réellement divins en regard des misérables facultés qui forment son apanage actuel. Ces puissances nouvelles manifestées sur leur plan respectif par des corps subtils, nous dit la Sagesse, devront graduellement atteindre et s'épanouir dans sa conscience. Leur éveil en nous sera la naissance de l'enfant divin qui devra croître, grandir en nous jusqu'à la « Stature » de l'homme divin, de l'homme-Christ. N'est-ce pas ce surhomme de l'avenir que nous conviait aussi à regarder le Père Teilhard de Chardin ?

L'HOMME SOCIAL

Mais si tel est le problème de l'homme-individu, il en est un autre encore qui nous obsède au même titre, ai-je dit au début de ce chapitre : c'est celui de l'homme social. N'est-il pas significatif en effet de constater ce fait étrange que la plupart des esprits, tant de gauche que de droite, se montrent prêts aujourd'hui à s'accorder sur cette vérité – métaphysique pourtant – de l'Unité humaine ? Or, de cette unité découle la solidarité de tous et les devoirs qui s'imposent à chacun envers tous. N'est-il pas significatif, dis-je, qu'un tel accord se dessine à l'heure, grave entre toutes, où l'humanité désaxée par son incroyance se trouve divisée, déchirée au maximum, non seulement par ses luttes intestines et fratricides, mais encore menacée d'un conflit généralisé, que notre science orgueilleuse risque de rendre fatal pour l'avenir humain ? Or, c'est à cette heure cruciale – le plus grand tournant de notre Histoire – que surgissent, et nous assaillent de toute part, ces problèmes politiques, économiques et sociaux, se posant à nous sur le plan tant international que national, problèmes autour desquels se disputent avec acharnement les idéologies rivales, alors que des solutions justes et apaisantes s'avèreraient impérieusement nécessaires pour assurer la paix générale ? Chacun sait aujourd'hui quelle est la multiplicité, la complexité, de ces problèmes dont l'universalité a déjà déclenché sur deux continents cette vague destructrice de l'anti-colonialisme, laquelle vague sous le masque trompeur d'un humanitarisme généreux, est animée secrètement par la rivalité jalouse de ces monstres avides que sont pareillement le communisme, l'ambition mégalomane Arabe et l'hypercapitalisme occidental, Telles sont les forces qui menacent de submerger aujourd'hui cette civilisation prétendument chrétienne, dont nous étions si fiers !

De tous ces problèmes qui se posent dans notre monde infernal, le plus angoissant est celui que crée

l'accroissement spectaculaire des populations en de vastes régions et sur des continents entiers, où les masses humaines sous-alimentées meurent littéralement de faim, succombent à la misère et aux maladies, alors que, contraste révoltant, les nations blanches vivent dans l'aisance, pour la généralité du moins et même, pour une minorité, dans l'abondance des biens et un luxe insolent, voire souvent dans tous les excès de la débauche !

Mais, je l'ai dit, sous le coup des événements catastrophiques qui l'ont frappée et des périls mortels qui l'environnent encore, notre humanité semble s'être ressaisie quelque peu et avoir pris une conscience plus grande des crimes, des injustices sociales les plus criantes, dont elle porte la responsabilité. Du même coup lui sont réapparues aussi ces vérités premières, obnubilées à ses yeux, soit qu'elle les ait oubliées, ou méconnues volontairement : l'interdépendance des peuples, l'unité de la race humaine et la solidarité que crée l'Unité divine de la Vie universelle [1]. Et ce n'est que lorsque ces vérités premières auront effectivement pénétré la conscience morale d'une humanité régénérée, que des institutions nouvelles, appropriées, adéquates, pourront être trouvées et un ordre nouveau instauré sur des bases solides, sous la direction éclairée d'un Gouvernement mondial.

Ce serait une grosse erreur toutefois d'attendre le salut du monde du seul progrès de ses institutions, fussent-elles mondiales. Le vrai progrès social ne pourra jamais résulter que du seul progrès spirituel et moral des individus eux-mêmes, les institutions ne valant que par ce que valent les individus qui les représentent ou les personnifient.

Cette vérité, si élémentaire qu'elle paraisse, est pourtant encore méconnue et contestée par l'immense majorité de nos contemporains. Les uns, une minorité de rêveurs, s'en tiennent au sophisme de Jean-Jacques Rousseau, suivant lequel l'homme primitif, l'homme sorti des mains de la Nature, est bon, et que c'est la société qui le corrompt. Aucune institution n'échapperait, dans ces conditions, à l'accusation d'être corruptrice de la nature humaine [2].

Mais l'immense majorité, croyants ou incroyants, professe l'opinion opposée : l'homme est un être déchu, foncièrement mauvais, et sa nature ne change pas; c'est dès lors du seul progrès des institutions sociales que le progrès social de l'humanité peut être attendu. Toutefois, alors que pour l'incroyant ce progrès des institutions ne peut être que le fruit du développement de l'intelligence et aussi, hélas, de la lutte féroce pour la vie et du droit du plus fort; pour le croyant, au contraire, ce progrès ne pourra s'effectuer que sous l'action d'une Grâce surnaturelle venant transformer la nature même de l'homme ! Quoiqu'il en soit, renvoyant dos à dos les deux adversaires, nous nous bornerons à conclure qu'attendre le progrès humain du progrès des institutions sociales, c'est manifestement confondre la cause avec l'effet, c'est mettre la charrue avant les bœufs qui doivent la mouvoir.

Aujourd'hui, on se plaît à exalter sans mesure le social, à l'opposer à l'individu concret, c'est-à-dire à l'homme vivant. On exalte la famille, la nation, l'Église ou l'État, les considérant comme entités

1 À ce point de vue, Karl Marx avait raison quand il disait que l'essence de l'homme ce n'est pas l'abstraction incluse dans l'individu, pris séparément, mais en réalité l'ensemble des rapports sociaux (Thèse sur Feuerbach).

2 Une telle erreur remonte en fait au XVe siècle. Lorsque Christophe Colomb fit son premier voyage, il aborda des régions côtières où les populations se montrèrent de mœurs douces, accueillantes, hospitalières : d'où se propagea la légende de la bonté originelle de l'homme, de la nature. Mais, à son second voyage, les populations rencontrées se montrèrent au contraire hostiles, cruelles, anthropophages. Mais rien n'y fit, la légende contraire était née et s'était répandue en Europe, et Jean-Jacques la recueillit !

supérieurs aux individus qui les composent. On méconnaît cette vérité, évidente pourtant, que les institutions sont faites pour les hommes et non les hommes pour les institutions. On divinise celles-ci, on en fait des idoles et, pis que cela, des tyrans oppresseurs de la conscience humaine. L'homme vivant pour lequel, je le répète, sont formées toutes les organisations et toutes les institutions, est pressuré, exploité, annihilé physiquement, moralement, spirituellement, privé de toute liberté, paralysé par les conventions et les règlements. Et ce n'est pas seulement dans le privé que chacun est ainsi ligoté, emprisonné dans le moule étroit des traditions familiales et des conventions artificielles de son milieu social, mais dans le secteur public où l'État est devenu réellement aujourd'hui l'oppresseur de tous, un nouveau Dieu Moloch – et pas seulement derrière le rideau de fer, hélas ! [1]

Que l'on ne croie pas que d'aucune façon j'entends nier l'utilité, la nécessité des organismes sociaux. Du fait que chaque homme individuel est aussi, par nature, un être social, chacun aussi doit, dans son propre intérêt, demeurer intégré dans le cadre d'organisations, celles-ci de degrés et d'ordres différents. Et l'État, comme toute autre institution d'ailleurs, n'ayant d'autre raison d'être que le bien de ses membres, doit dès lors leur demeurer également subordonné, fonctionner pour le bien de tous, sans distinction de classes, de races, de croyances, soucieux seulement de sauvegarder la liberté de chacun, pour autant que l'ordre et la sécurité de tous ne soient pas troublés par les excès ou les abus de cette liberté même. Car la liberté n'est pas la licence et la liberté de chacun est limitée par le droit du voisin. Dans ces conditions, l'autorité que s'arrogue l'État n'a rien de tyrannique.

Quelle que soit donc la forme qu'elle revête monarchiste ou républicaine, dictatoriale ou démocratique, capitaliste ou communiste [2]. Si cette autorité s'exerce effectivement pour le bien général, c'est-à-dire pour le bien de tous et de chacun, elle a le droit aussi d'exiger, de tous, discipline et obéissance. Par contre, c'est la révolution qui s'impose et se justifie contre cette même autorité, si elle trahit sa fonction en se rendant coupable d'injustice sociale et d'oppression arbitraire des individus qu'elle a pour mission d'aider et de protéger.

Tels seraient donc, esquissés à grands traits, les principes généraux qui, dérivés de sa nature même, présideraient aux progrès de l'homme, individuel et social.

Résumons en un court raccourci les trois réponses apportées au problème de l'homme :

Celle de la Religion. – Par la rencontre prédestinée de deux cellules, issue des parents, un corps est formé. Dieu y insuffle en la créant de rien, une âme immortelle, dans le but de la soumettre à une cruelle épreuve terrestre, de laquelle, grâce aux mérites d'un médiateur divin, elle peut avoir accès à une destinée éternelle. Telle quelle, les croyants adhèrent à cette explication de l'Église.

Celle de la Science. – Par la rencontre fortuite de ces mêmes cellules germinales, un être humain, doué ou privé de qualités, est ainsi formé par le hasard de l'hérédité. Cet être éphémère naît et vit un court

1 Je ne parlerai plus ici de l'Église, en ayant suffisamment parlé, et parce que l'Église, en dépit de ses anathèmes, se défend de régenter la pensée humaine, mais entend exercer seulement son rôle de « gardienne de la foi » !

2 Dans sa « République », Platon ne considère pas les diverses formes de gouvernement comme ayant une valeur en soi, mais comme bonnes ou mauvaises selon qu'elles sont le reflet des bons ou des mauvais sentiments de l'âme humaine. L'institution vaut ce que vaut l'homme lui-même. Aristocratie, démocratie, tyrannie, oligarchie, etc., sombrent et se transforment l'une dans l'autre suivant le jeu opposé des différentes passions humaines, dont elles sont chacune l'expression invariable. L'autocrate peut être le Maître vénéré ou le tyran exécré. La démocratie, un régime de sage modération, ou une démagogie anarchique et corrompue.

moment pour mourir et disparaître à tout jamais – ce qui a fait conclure à l'absurdité du monde.

Celle de la Sagesse immémoriale. – Par la rencontre des deux cellules des progéniteurs, une parcelle impersonnelle détachée de l'Être éternel est incarnée sur terre, engrenée dans le cycle de l'existence, le cycle de la nécessité où l'humanité roule captive, geôle dont elle ne peut sortir que par les voies dites de salut ou de libération qui transforment l'être mortel en une conscience immortelle dans l'absolu divin. – Telle est la réponse du théosophe.

Il nous faut montrer comment l'Amour divin est l'Alpha et l'Omega de cette transfiguration suprême.

CHAPITRE IV.

L'Amour, cet inconnu FORCE CONSTRUCTIVE, UNITIVE ET SALVATRICE DU MONDE

Jamais plus qu'aujourd'hui, il ne fut écrit sur l'amour, et jamais plus aussi le véritable amour ne fut méconnu, ignoré. Par quelle étrange aberration, la puissance unitive de l'amour, la plus grande et la plus féconde par sa nature, est-elle devenue en notre monde cette puissance destructrice, cause principale de nos divisions, de nos rivalités, de nos haines ? Dans un article de la revue « Synthèses », Mathilde Niel analyse tout ce qu'est l'amour pour nos romanciers contemporains. Elle souligne les caractéristiques qu'il revêt à leurs yeux, la variété des aspects qu'il présente et les sentiments qu'il éveille chez les individus selon leur nature propre. Aucun de ces romanciers, à quelques rarissimes exceptions près – tel un Boris Pasternak – ne semble s'être haussé jamais à considérer l'amour en tant que force cosmique, dans sa puissance d'expansion universelle, ni même en ce qu'il peut et doit être en l'homme, l'égoïsme humain une fois dépassé, la passion, non pas subjuguée, mais intégrée et sublimée. C'est un fait que quand ils ne s'arrêtent pas au sensuel ou au pervers, dans l'étude de l'amour, nos romanciers ne dépassent pas son niveau sentimental et passionnel. Il importe aussi de négliger ceux auxquels le préjugé religieux fait considérer tout geste ou entraînement sexuel – non consacré par les liens rituels du mariage – comme étant le péché, le péché majeur.

Tel Tolstoï – dont nous parle André Bruyère dans ce même numéro de « Synthèses » – chez qui les préoccupations morales et religieuses s'agitent toujours derrière la vague de fond passionnelle faisant mouvoir ses personnages. Cette notion particulière du péché, quand elle n'est pas justifiée par un empiétement sur les droits d'autrui, comme c'est le cas dans l'adultère, résulte d'un « tabou » hérité des Juifs depuis les temps anciens. Expliqué chez eux par l'attente du Messie [1], elle n'est plus chez nous qu'une déformation superstitieuse de l'esprit, quoiqu'il demeure vrai que l'amour liant deux êtres représente toujours, pour eux, un acte des plus graves, exerçant son influence, le plus souvent décisive, sur leur liberté et leur destinée en ce monde.

Revenant à l'article de Mathilde Niel, sa conclusion est son intitulé : « Echec à l'amour » ! Et quelle autre conclusion pourrait être tirée de nos romanciers, à juger du pauvre amour qu'ils nous présentent avec son caractère éphémère et destructeur, en raison des faillites et séquelles désastreuses qui semblent être son inévitable accompagnement ! Comment aussi pourraient-ils conclure différemment ceux-là et ils sont légion, sinon l'immense majorité des hommes pour qui la vie elle-même apparaît comme une chanceuse et inexplicable occasion offerte à chacun pour atteindre à un but utilitaire et personnel, qui y sont en conséquence exclusivement guidés par l'avidité du jouisseur et la morale du plaisir, toutes apparences et convenances gardées ? Aussi est-ce l'amour-passion qui les séduit, qui les attire le plus et demeure, en dépit des risques et des malheurs qu'il entraîne, le mobile principal de leur comportement dans la vie, considéré par eux comme le facteur suprême du bonheur en ce monde, dussent-ils en souffrir cruellement, dussent-ils en mourir !

Comment expliquer un aussi effarant paradoxe ? On exalte la passion amoureuse, on la poursuit désespérément, et, dans le même temps, on l'accable, on la méprise, on la craint, l'accusant des pires méfaits et d'être le grand facteur de troubles et de drames dans les familles et la société ! Entre l'exaltation des uns et l'exécration des autres, qui nous départagera ? La faiblesse humaine, l'entraînement des sens, la force des instincts sexuels ne suffisent pas pour élucider le problème. Il

1 Pour éviter toute pollution dans sa lignée héréditaire.

semble qu'il y ait en amour, en dépit des déconvenues et des faillites, que l'expérience quotidienne nous dévoile, en dépit des étranges déviations de la passion que Mathilde Niel nous révèle dans les romans qui en traitent, il semble, dis-je, qu'il y ait dans le fond secret de chacun comme un pressentiment du véritable amour, de ce qu'il devrait être. Quelqu'idéal abstrait, imaginaire, pensera-t-on ? Non, mais comme l'intuition obscure d'une vérité sentie dans les profondeurs plutôt que perçue réellement et reconnue.

Qui en effet est prêt à reconnaître ce réel exhaussement hors de soi qu'exige la réalisation de l'amour parfait entre les amants ? Qui nous renseigne sur le rôle qu'y doit jouer la volonté, lorsque l'on a compris que cet exhaussement hors de soi, c'est l'oubli de soi, autrement dit le souci que chacun des amants éprouve pour le bonheur de l'autre et des efforts qu'il doit faire pour le réaliser, car c'est cela seul qui est vraiment aimer la personne, la preuve et la mesure qu'on peut s'en donner à soi-même. Le véritable amour en effet c'est la joie du don entier de soi à l'aimé. Sans cet oubli de soi, sans ce don réciproque, et sans réserve au bonheur de l'autre, il n'est pas de véritable amour, mais, larvée, et sous le couvert d'une passion brûlante, la conjugaison de deux égoïsmes, dont on ne sait que trop aujourd'hui quel est le sort réservé à ce genre d'union : déceptions et incompréhensions mutuelles, lassitude, écœurement, divorce.

Mais chacun ici ne cherche-t-il pas à s'abuser sur soi-même et ses sentiments ? L'amour, c'est autre chose en effet qu'aimer une image idéale que nous nous faisons d'un être, ou la conformité de cette image à notre idéal propre : cela, c'est le contraire de l'amour, c'est s'aimer soi-même dans l'autre, c'est le « narcissisme » des égoïstes, des glorieux, des vaniteux, lequel n'a rien à voir avec la vraie tendresse du cœur pour la personne aimée, pour ce qu'elle est réellement, pour ce qu'elle a d'unique, pour l'accepter telle que nous l'avons aimée, avec ses qualités et ses défauts, défauts dont nul être humain n'est exempt !

Mais que penser de ceux-là qui, ultra vulnérables à la passion, ont ainsi laissé s'atrophier en eux les ailes de l'amour ? « Omne animal, post coitum triste », nous dit la Bible crûment.

La passion amoureuse implique une avidité de possession, exclusive et jalouse, qui lui est inhérente. Faut-il en conclure que l'amour véritable, fait d'abnégation et d'oubli de soi-même, est inconciliable avec la passion des sens, cette attirance physique de la chair qui ne tarde pas, livrée à elle seule, à opposer, à dresser l'un contre l'autre les deux êtres qu'elle avait étroitement rapprochés et unis ? Non, l'amour véritable forme un tout inséparable, car il serait plus paradoxal encore de considérer comme une déviation une loi de la nature qui assure la propagation de l'espèce. Condamner l'union charnelle, l'attirance sexuelle, serait outrager la nature. Aussi, dans l'union bienheureuse des amants, se refuse-t-on énergiquement à séparer le corps, l'âme et l'esprit. Le couple forme une unité parfaite et le bonheur partagé par deux êtres qui s'aiment vraiment et s'étreignent dans l'embrasement d'une mutuelle possession est quelque chose de complet, quelque chose de divin, une parcelle d'absolu, une minute de félicité, détachée de l'éternité bienheureuse. Rien ne peut donc être distrait du véritable amour, mais il y faut la sublimation de l'acte par la tendresse du cœur et la fusion des âmes. Et tout comme les qualités spirituelles, la beauté physique, apporte ici aux vrais amants un élément divin qui transfigure leur union. « La forza d'un bel volto al ciel mi sprona », écrivait Michel-Ange. Et dans un autre sonnet, il a dit encore que la beauté sensible doit nous faire monter « là où il est vain de penser que l'on puisse monter sans la grâce ». « Nulle part », ajoute-t-il, « Dieu ne se manifeste davantage qu'en certaines formes mortelles aimables ». L'attirance de la beauté sensible demeure donc la base la plus sûre de l'amour terrestre, mais, par delà l'animalité du geste, ce qui fait la grandeur, la noblesse du couple humain, c'est la mutuelle communion du cœur et de l'esprit, c'est l'harmonisation de deux caractères complémentaires qui se compénètrent graduellement; c'est en un mot l'union parfaite de deux âmes qui

se sont rencontrées et, peut-être, ainsi que le dit Platon, se retrouvent et se ressouviennent ! Il est de toute évidence toutefois qu'un tel amour, sous peine d'apparaître comme antisocial, ne doit pas dégénérer en un égoïsme à deux, la solitude du couple qui se retire dans sa tour d'ivoire et s'enferme jalousement dans l'euphorie de son bonheur en s'isolant du monde et en le fuyant. En agissant ainsi, le couple se trahit lui-même, car il méconnaît le double caractère individuel et social qui constitue notre nature même. Depuis sa naissance, en effet, jusqu'à sa mort, l'homme a besoin de la société; il en a besoin pour venir au monde comme pour y vivre, se nourrir, se vêtir, s'épanouir, y développer son corps, son âme, son esprit. S'isoler du monde, seul ou à deux, c'est donc se trahir soi-même, c'est trahir l'amour que l'on prétend accaparer égoïstement pour soi, alors que dans une expansion élargie de sa nature il est l'agent suprême du bonheur universel, du bonheur de tous, parce que seul il peut éliminer, en s'universalisant, les hostilités, les rivalités, les antagonismes et les haines qui mènent notre vieux monde à sa perte. « Utopie ! s'écriera-t-on. » « Idéal vague, abstraction pure, que cette puissance universelle et salvatrice de l'amour ! » Non, réalité vivante mais ignorée des hommes. L'amour, avon-nous dit, consiste à sortir de soi, à se donner corps et âme à un être. Restreint dans l'enfance aux parents et au cercle de famille, il grandit, se porte ensuite avec une exclusivité plus grande sur un être, l' élu, mais doit s'épanouir ensuite et s'étendre à tous. « Passer de l'amour personnel à un amour plus grand. Donner au tout de la vie ce qu'on a donné à un seul », a écrit Catherine Mansfield. Aimer vraiment, c'est se sentir un avec tous, parce que l'on a perçu, senti comme une réalité, l'unité profonde de la Vie universelle et l'intime solidarité entre tous les êtres qui découle de cette Unité même. Et, je le répète, ce n'est pas là un mythe imaginaire forgé par un cerveau en délire, mais la claire perception d'une vérité apparentant étroitement le vrai amour humain à l'amour divin lui-même, tel que l'ont vu tous les grands mystiques, quelles que soient d'ailleurs les formules divergentes par lesquelles leur religion respective ait prétendu définir l'indéfinissable Absolu ! Jésus lui-même n'avait-il pas conjointement réuni dans une formule lapidaire l'amour de Dieu et l'amour du prochain ? Il serait donc vain de vouloir opposer l'amour divin à l'amour humain non perverti. Je dis non perverti, car nos romanciers soit en exaltant sans mesure l'amour-passion, soit au contraire en le vilipendant, en le méprisant, ont altéré et déformé en même temps nos vrais rapports avec le monde. Comment cela, dira-t-on ? Mathilde Niel écrit : « L'amour-passion gouverne souvent, non seulement les rapports entre l'individu et un autre être humain, entre l'individu et la Divinité, mais aussi les rapports entre les individus et les autres hommes. L'amour-passion prend alors un aspect social. L'absolu à atteindre se nomme Patrie, Race, Parti. Il prend le plus souvent la forme d'un symbole abstrait, incarné dans un chef, dans un modèle... » Quand le militant « crois être conforme au modèle... il éprouve une sorte d'exaltation de son moi. » Mais, ce n'est toujours pas là le véritable amour, celui qui se donne : c'est au contraire toujours l'amour qui prend pour soi, pour s'agrandir au dépens des autres, sentiment déformateur de nos vrais rapports avec le monde, car il est le créateur de ces égoïsmes collectifs rivaux, engendrant à leur suite les guerres et toutes ces luttes sociales, nationales, dont nous mourons ! Le Moi collectif n'a fait que renforcer les égoïsmes individuels.

Découvrant les analogies existant entre l'amour divin et l'amour humain, qui ne diffèrent le plus souvent que par la transposition sur un autre plan, des désirs de l'homme, procédant ainsi l'un comme l'autre d'un même égoïsme aux aspects d'ailleurs contradictoires (sadisme, masochisme), Mathilde Niel écrit encore : « Entre cet amour divin et la passion amoureuse obéissant tous deux à la loi d'alternance, il n'y a pas de différence de fond, mais seulement de forme, l'individu s'identifiant, dans un cas, à une image immobile de la Divinité, dans l'autre, à une image immobile de la personne aimée ». S'identifier à l'image, immobile ou mobile, qu'on se fait du réel, ce n'est pas en effet s'identifier au réel lui-même : c'est au contraire lui substituer ses propres pensées ou croyances, celles-ci faites le plus souvent de préjugés irrationnels, d'élucubrations imaginaires, de conceptions erronées; c'est donc en fait fuir le réel

pour se centrer sur ce que l'on en pense ou l'on aime, c'est-à-dire sur son propre moi réel et changeant [1].

Or, poursuit notre auteur, « toute tentative de fuite devant le réel, tout refus de la Vie dans son aspect changeant, toute recherche d'une fusion mystique dans l'immobilité, sont toujours aliénantes pour l'individu ».

Pourtant, il faudrait ici s'entendre.

Sans doute, c'est fuir le réel que de s'identifier à l'image immobile qu'on s'en fait, mais ne serait-ce pas le fuir tout autant que de se refuser a priori de le reconnaître dans une transcendance immuable qui nous échappe encore, pour ne l'accepter que dans ses aspects mouvants et changeants ? Au surplus, n'est-ce pas cette transcendance même qui se meut, évolue, et change sans cesse sous nos yeux ? Faux problème, m'assure-t-on !

« Le réel n'est rien d'autre que ce mouvement même, ce changement incessant. Aller au-delà, lui chercher un substratum, une quintessence, c'est se perdre dans la métaphysique. »

Mais alors que vient-on encore nous parler d'Unité ? Si l'Unité existe, elle n'existe que sur un plan métaphysique. Mouvement et changement au contraire se situent sur le plan pluraliste des apparences. Si celles-ci sont le seul réel, il nous faut alors traiter d'imposteurs nos plus grands instructeurs : Jésus qui nous parle du Père Céleste, le Bouddha, du Nirvâna, tel autre du Mental Cosmique; aujourd'hui encore Krishnamurti, de la suprême réalité; toutes notions approximatives, je le veux bien, mais symboliques tout de même d'une transcendance qui nous échappe. De la métaphysique donc, s'il en fut jamais !

On insiste : « Le réel, c'est l'éternel changement et mouvement, sans rien au-delà » ! Mais alors s'il n'est que qualités sans substance qualifiée, changement et mouvement n'étant rien d'autre que les apparences illusoire de nos sens abusés, devons-nous en conclure en identifiant le réel à ces illusions mêmes ? Et si par-delà il n'est que le vide, le néant, serait-ce alors ce vide, ce néant lui-même, qui deviendrait la réalité mouvante et changeante ? Conclusion absurde et contradictoire, puisque l'être exclut le néant. Et l'on invoquerait à tort ici l'enseignement bouddhiste, car pour celui-ci ce prétendu vide ou néant n'est le néant que pour notre connaissance, impliquant au contraire l'idée d'un Océan de plénitude, et le Nirvana un état de réalisation conférant une connaissance supérieure ! Le néant est donc impensable, puisque ce serait donner l'être à ce qui, par définition, le nie. Notre esprit cartésien ne peut admettre d'effet sans cause. La création ex nihilo est un non-sens. « Ex nihilo, nihil fit », dit le simple bon sens. Mais alors d'où vient la Création ? L'esprit insatiable de l'homme veut désespérément savoir, connaître l'inconnaissable pourquoi des choses. Pourtant, les Maîtres ne cessent ici de nous mettre en garde : « A l'entrée du Temple, dit l'un d'eux, il vous faut laisser deux choses, l'intellect et l'obstination. Entrez vide comme une coquille. Si vous n'entrez pas vide dans le temple, vous n'en sortirez pas comblé... Je ne dénigre pas l'intellect, mais l'usage que vous en faites. » Parlant de l'Océan de Sagesse que l'homme veut conquérir par l'intellect, un autre sage dit de même : « L'Océan n'est pas vide ! Il est plein. Faites le vide en votre esprit... Si vous avez une bouteille pleine d'eau, comment pouvez-vous la remplir, sans d'abord la vider... ? Il ne s'agit pas de comprendre l'âme, mais de vous dissoudre en elle » [2].

1 De son côté, la théologie nous dit que l'on n'atteint pas le réel ou Dieu par l'intelligence, mais seulement par l'amour, qu'il faut donc humilier la raison ! Mais accepter l'irrationnel, ce n'est pas humilier la raison, c'est la trahir !

2 « *Le Gamin et les Frères* », par Swami Omananda Puri, pp. 175-176 (Éditions Denoël). Le Dr. Roger

La Haute Mystique de l'Inde voyait dans la suite des univers qui naissent; vivent, meuvent et se succèdent indéfiniment le grand souffle cosmique, le temps dans l'éternel, le rythme grandiose de la Vie universelle, l'aspir et l'expir divins, les jours et les nuits de Brahman. Elle se refusait énergiquement à séparer ces trois aspects différents d'un même Tout unique : l'aspect divin, l'aspect cosmique, l'aspect humain. Le monde dit surnaturel n'était que le prolongement naturel invisible, du monde visible.

Peut-on imaginer en effet l'Être en soi comme étant, par sa nature propre, complètement étranger à l'univers, visible et invisible et, d'autre part, l'univers comme complètement étranger à la Pensée qui le pense ? N'y a-t-il pas là un rêve inconsistant et contradictoire avec le Réel ? En réalité l'Univers et Dieu sont inséparables. Il nous faut aller du revers de la médaille à l'envers de celle-ci. Le monde n'est pas absurde, mais il est l'enfer parce qu'il est le revers du Paradis. Dès lors opposer l'éternel dynamique Univers à l'éternel statique, Dieu, ou l'état de Devenir à l'état de stabilité, c'est verser dans l'illusion, car le Réel est les deux. « L'infini se meut dans sa stabilité », nous dit le vieil Hermès Trismégiste (*Discours à Thot*). « L'état de devenir », nous dit à son tour Shri Aurobindo, « est inférieur à l'état d'être, mais c'est pourtant l'Être qui devient tout ce qui est dans l'Univers. » (*Vie Divine* II, p. 730.)

Les grands Mystiques Chrétiens, abominant ce naturalisme transcendantal, ont fait de la création un acte d'amour divin. Cette sentimentalité anthropomorphique appartient, prise à la lettre, à une mentalité apparemment puérile et naïve, qui fait de Dieu, je l'ai dit, un Être sans aucun rapport de nature avec le monde. Mais de même que force et matière sont des aspects cosmiques, des facultés de la Nature universelle, de même en est-il de ces facultés supérieures que sont l'Intelligence et l'Amour. Sous la réserve des conceptions divergentes qu'elles se font de la Divinité, n'est-il pas significatif à ce propos de constater que toutes les religions antiques ont pareillement considéré la création comme un acte d'amour, un acte de self-sacrifice de la part de la Divinité ? C'est « l'agneau immolé dès la fondation du monde », nous dit l'Apocalypse. Le Père annihile ses puissances, s'ensevelit dans le « tombeau » de la matière, pour évoluer les règnes et ressusciter dans l'homme, nous dit Platon (*Timée*). Le soleil est le Symbole du Dieu qui se sacrifie, meurt et ressuscite chaque année pour assurer le cours des saisons. Le Père qui s'ensevelit dans la Matière, c'est le Mental Cosmique, le « *verbum per quem amnia facta sunt* », dit le Credo. Père et Fils forment la même Unité. L'univers est le Fils ne faisant qu'Un avec son Père, le Père réalisé dans le Fils, Horus est Osiris ressuscité. Les mots, les images, les symboles, importent peu d'ailleurs. Mort et résurrection du Dieu de sa tombe, involution de l'esprit dans la matière et évolution de la conscience divine dans des formes de matière, émanation et retour de l'Univers dans le sein de Dieu, c'est toujours le mythe évangélique du Fils prodigue qui revient, par amour, au foyer paternel, l'Unité. Veut-on une image astronomique ? C'est comme si les planètes de notre système, au terme de leur course céleste, reconnaissent leur unité consubstantielle avec leur Père le Soleil, dont elles se sont séparées dans la nébuleuse primitive. Et c'est là l'image de l'homme lui-même qui, psychiquement égaré par ses vêtements de chair, doit reprendre conscience de l'Esprit divin en lui, son origine et sa fin.

Mais précisément quel est le rapport, dira-t-on, entre l'homme et l'universel, entre l'amour divin et l'amour humain ? Ce rapport résulte de la loi universelle d'analogie que crée l'Unité de la Vie cosmique. Cette analogie fut exprimée par la Sagesse d'Israël (Kabbale) et la sagesse hermétique, expression de celle de l'antique Égypte, qui l'exprimait comme suit : « Le dehors est comme le dedans des choses; le

Godel dit pareillement : « La psyché ne se laisse pas saisir, ni voir, ni concevoir. On la comprend, non point par l'étreinte, mais par l'immersion. », « *Vie et rénovation* », p. 77 (Gallimard). La psyché est une modalité de l'Absolu, une vague de l'Océan, et l'esprit est la conscience de cette vague, tandis que le corps en est la forme extérieure. Pauvres symboles d'une Réalité ineffable, inaccessible à notre mental.

petit est comme le grand; il n'y a qu'une seule Loi; et Celui qui travaille est Un. Rien n'est petit, rien n'est grand dans l'économie divine ». « La science moderne confirme cette loi de mille manières », commente Ed. Schuré, qui cite ce texte.

Sur le plan cosmique donc, comme sur le plan humain, le don de soi, le sacrifice de soi, est l'essence même de l'amour, et nous avons vu que c'est l'amour, et non l'intellect, qui doit nous ouvrir les portes du temple de la Sagesse.: « Le cœur du sage n'est plus le sien, il se met à la place des autres », dit le Tao-te-King chinois.

Mais au niveau où nous sommes, le vrai amour divin demeure aussi rare, aussi exceptionnel, que l'est parmi nous le vrai amour humain. L'exemple de Jésus fut quasi unique dans l'Histoire. Sans doute, chez tels grands saints, ou tels humbles fidèles de toutes les confessions, l'amour se rencontre-t-il, avec oubli de soi-même et esprit de sacrifice accompli sans réserve aucune, ni calcul intéressé. Mais chez combien de fidèles en est-il ainsi ? Chez la plupart, et même chez les meilleurs, ne rencontre-t-on pas un égoïsme spiritualisé inconscient, fait du désir personnel de salut, et, chez le dévot, d'une joie extatique anticipée du bonheur des élus ?

Mathilde Niel, comparant chez l'être humain l'amour divin à la passion amoureuse, nous dit que ce sont « deux formes d'amour projectif qui résultent l'une comme l'autre de la déviation dans l'individu de l'énergie unitive de la conscience ». Mais qu'est-ce que la conscience au sens intelligible du mot ? N'implique-t-elle pas nécessairement la dualité d'un soi conscient d'un non-soi ? « Mais, la conscience de soi », dira-t-on ? « L'Unité ne peut-elle prendre conscience d'elle-même, comme Unité, comme réalité absolue ? »

Non, car la réalité n'est une que par rapport à d'autres : le nombre un en implique d'autres. Krishnamurti ne nous dit-il pas que la suprême réalité est Unité-multiplicité. Il en est d'ailleurs de même pour l'intelligence, l'amour, la volonté ou toutes autres activités, humaines ou divines, nous nous trouvons toujours sur un plan de dualité. » Au sens humain de ces mots, conscience, amour, intelligence, volonté, ne pourraient exister sur le plan d'une unité homogène. Ils exigent un terrain de manifestation pour leur réalisation effective. Il faut se tenir en dehors de l'Unité pour la percevoir et l'aimer. L'action implique également une extériorisation hors de soi. La création nous apparaît ainsi comme une nécessité. Toutes les qualités infinies de l'Être, tous les attributs divins, sont potentiels, virtuels seulement dans l'Absolu : ils doivent être extériorisés dans l'existence pour nous apparaître. Dieu ou l'Être a donc besoin de ce miroir de l'Univers pour réaliser indéfiniment ses potentialités infinies. Le Réel c'est donc à la fois l'Unité de l'Être et la multiplicité de ces manifestations cycliques, périodiques, qui constituent le cours du temps dans la Nature éternelle : mais ces manifestations sont toutes et toujours finies et limitées. Pourquoi finies et limitées, dira-t-on ? Pourquoi chaque univers a-t-il un commencement et une fin ? Parce que précisément l'univers est l'emprisonnement de l'Être éternel dans les bornes de l'espace-temps, l'emprisonnement de l'Éternel statique dans les formes toujours mouvantes et changeantes de l'Éternel Devenir : d'où est venue l'idée universelle du sacrifice divin dans l'acte de création. Le réel est donc l'Un et le multiple, l'immobile et le mobile. Si, ainsi que nous le disent Tagore et Krishnamurti, une image immobile de l'Unité est incompatible avec le véritable esprit religieux, c'est parce que le Réel sous-jacent à cette image que nous nous en formons est inconnaissable pour nous en son immobilité même, et non parce que cette immobilité n'existe pas l'état de Pralaya succède au manvantara, nous dit la sagesse de l'Inde. Si Aristote dit : « Être c'est agir », il n'en distingue pas moins l'être en soi de son action, cette action est la manifestation dynamique de l'Être statique, la création est une nécessité ontologique de l'Être en tant qu'existence.

L'homme non-libéré ne peut sortir des dualités opposées qui, dans la création, sont des nécessités

corrélatives, se présupposant mutuellement : le bien ne peut exister sans le mal, son contraire; la vérité n'est vérité que relativement à son opposé, énergie-inertie s'opposent et s'impliquent, comme le froid et le chaud, le sec et l'humide. Deux pôles opposés équilibrent l'atome comme le système solaire. À l'expansion des galaxies répond peut-être la gravitation universelle, loi du retour. Toute existence comporte une série de rythmes, une alternance entre un temps de croissance et un temps de déclin. On ne peut créer une force sans s'appuyer sur un point de résistance. Ce point de résistance où le trouver, là où il n'y a rien ? On ne peut le trouver que dans une force opposée servant de point d'appui. On ne peut donc créer une force, mais deux forces contraires s'appuyant l'une sur l'autre. La terre est le fondement du ciel, symboles des forces contraires. Telle est aussi l'opposition de l'âme et du corps, constitutifs étant pareillement constitutives d'un même Tout manifesté [1].

La théologie nous parle des attributs de Dieu. Saint-Thomas les rapproche des qualités humaines, mais en nous disant qu'elles doivent être entendues dans un sens « analogique, suréminent et transcendant ». Qu'est-ce à dire encore ? Et n'est-ce pas précisément verser dans l'erreur anthropomorphique que de présenter comme des valeurs absolues des valeurs essentiellement relatives, telles par exemple, le bien et le mal, l'erreur et la vérité, c'est-à-dire des valeurs qui n'existent pas, comme telles, dans le tout en soi, mais seulement relativement aux êtres particuliers qui y évoluent et pour lesquels demeurent une voie de salut et une voie de perdition ?

Redescendons de ces hauteurs pour en revenir au problème de l'amour : « déviation dans l'individu de l'énergie unitive de la conscience », nous dit Mathilde Niel. N'y aurait-il pas lieu ici de parler, plutôt que de déviation, de conscience encore voilée du Réel ? L'individu humain en effet est cette manifestation microcosmique de l'Être ressuscitant lentement de sa tombe, et dont les bandelettes, lui cachant la vue réelle des choses, ne sont pas encore tombées de ses yeux. Cette déviation, donc – si déviation il y a – est inévitable au stade où l'homme se trouve. C'est son péché originel. Elle résulte du fait que la manifestation de l'Être dans l'univers et dans l'homme ne s'effectue que graduellement, que l'évolution n'est que lentement progressive, et comporte dès lors nécessairement, même au stade humain, bien des lacunes, des incompréhensions, des erreurs, des régressions. On invoque donc, à juste titre, comme cause de celles-ci, notre ignorance qui résulte de notre défaut d'évolution. Ou bien préférera-t-on, pour justifier nos faiblesses, incriminer les déterminismes aveugles de notre nature complexe ? Ce qui entraînerait pour nous une responsabilité mitigée, voire même l'irresponsabilité de nos actes. Mais le sentiment de notre dignité humaine a toujours répugné à cette solution. Est-il plus sage alors de verser sans mesure dans l'erreur opposée, d'exalter la liberté de l'homme, de parler du libre choix de ses déterminations ? Ce prétendu libre arbitre que l'on nous présente comme une de nos prérogatives essentielles, procéderait dans ce cas d'une fausse optique de notre condition présente.

Comment en effet celui qui perçoit clairement ce qui est, pour lui, le bien, la vérité, choisirait-il encore délibérément le mal et l'erreur ? Comment revendiquerait-il encore la liberté de ce choix ? Comment pourrait-il considérer comme un privilège de la condition humaine ce qui serait la marque distinctive de son ignorance ou de sa faiblesse, comment envisagerait-il comme une supériorité ce choix qui serait la preuve même de son infériorité morale et de son aveuglement ?

Voilà donc pourquoi il nous est affirmé par les Sages que l'homme libéré, en transcendant sa condition humaine, transcende en même temps sa prétendue liberté de choix et toutes les dualités, du fait qu'il réalise dans sa conscience l'Unité de l'Être, l'unité essentielle de tous les êtres.

1 Ce sont ces deux pôles nécessaires à la manifestation qui donnèrent naissance aux mythes religieux qui les symbolisaient : Dieu et le Diable, dans le Christianisme; Ormuzd et Ahriman, dans la religion de Zoroastre; Brahma et Shiva, le dieu constructeur et le dieu destructeur, dans l'hindouisme, etc.

Mais ne nous heurtons-nous pas ici à une contradiction ? Toutes les ascèses nous apprennent que l'homme doit transcender les dualités pour rentrer dans l'Unité divine. D'autre part, conscience, intelligence, amour, impliquent dualité, ne sont pas concevables, nous l'avons dit, dans l'Unité homogène. Comment résoudre la contradiction ?

Pour prendre conscience de l'Unité, pour l'aimer, pour la percevoir, l'individu doit en quelque sorte demeurer en dehors d'Elle. Mais en prenant conscience d'Elle, en s'unifiant à Elle par l'amour, l'intelligence, la volonté, en la percevant comme la réalité essentielle, unique, universelle, l'individu ne pense, n'aime et n'agit plus qu'en fonction de cette Unité qu'il est devenu Lui-même. Son « moi » dépassé n'existe plus pour lui; il n'est plus qu'un instrument devenu conscient et mis au service de l'Un. Telle est la libération. Aussi tous les grands Maîtres spirituels se disent-ils Un.

Mais comment l'individualité, qui fait retour à l'Unité, semble disparaître et se perdre dans l'Absolu n'est pourtant pas annihilée, représente à la fois ce grand miracle d'amour et un problème insondable à nos intelligences limitées. La Sagesse de l'Inde l'exprimait dans ce verset poétique : « La goutte d'eau retourne à l'Océan, sans s'y perdre ». Sans s'y perdre, car elle est devenue un mode immortel de l'Être, une modalité de Dieu même. Comment se perdrait celui qui s'est identifié avec le Tout, la Vie éternelle ?

N'est-ce pas ce que signifie Krishnamurti lorsqu'il nous déclare péremptoirement qu'il n'est d'autre Dieu que l'homme libéré ? Et Jésus lui-même ne nous affirmait-il pas ne faire qu'Un avec son Père et le prier pour que tous les hommes soient pareillement Un en Lui ? [1]. Mais l'homme libéré, l'homme divin, n'est encore qu'une fleur extrêmement rare au sein de notre civilisation aussi barbare encore qu'elle est prétentieuse et fière de sa supériorité. C'est ce que nous déclare Krishnamurti en nous présentant l'homme libéré comme étant « la fleur qu'une fois en des centaines d'années, la plante séculaire, rassemblant ses forces, fait éclore pour les délices du voyageur ».

Même parmi notre élite cultivée et raffinée, combien sont-ils de nos jours qui se refusent à considérer autrement que comme une pure utopie cette Unité transcendante de la Vie universelle, d'où découlent l'intelligence et l'Amour unissant tous les êtres en une étroite et profonde solidarité, qu'ils en soient conscients ou non ? Et c'est là aussi une des constatations les plus paradoxales de notre temps de voir notre âge, dit scientifique, se refuser énergiquement à toute métaphysique, alors que les sciences, elles-mêmes, qu'il cultive avec tant d'orgueil, nous mènent, toutes pareillement, au seuil même de cette métaphysique tant décriée, tant honnie !

Conclusion. En ces temps de scepticisme et de désarroi, causés par le matérialisme scientifique, qu'est devenu l'amour aux yeux de nos présentes générations ? Exactement l'opposé, je l'ai dit, de ce qu'il est réellement, l'inversion et la subversion de lui-même, car, au lieu de se centrer sur la Vie-une et universelle par le don de soi aux autres, chacun s'est centré sur soi-même, sur son pauvre petit moi éphémère qu'il croit séparé, isolé de tous. L'amour fut ainsi transposé, inversé en son opposé l'égoïsme. Au lieu dès lors d'être reconnu comme la force unitive, constructive, puissante, liant étroitement entre eux les hommes, nos frères, pour le commun bonheur de tous, l'amour s'est transformé en cette fièvre de possession jalouse et destructive, cet agent de division, de rivalités et d'antagonismes féroces entre les hommes que nous voyons partout à l'œuvre autour de nous : guerres de classes, de races, de religions, etc.

1 Père, terme symbolique que Jésus emploie pour désigner Dieu, non en tant qu'Absolu, mais en tant que Créateur, Seigneur de l'Univers, Esprit cosmique.

Mais malgré tout, je l'ai dit, tout homme semble aspirer, au fond le plus secret de lui-même, à l'amour véritable, mais, ne le concevant pas et impuissant à y atteindre, il s'est identifié à la seule image inversée qu'il s'en est faite, image fautive puisqu'il la voit dans cette seule satisfaction de leurs désirs mutuels que réalisent les amants dans une union où ils se renferment égoïstement. Egoïsme inconscient peut-être chez beaucoup, ou qui se dissimule tout au moins sous un masque trompeur, avoué ou désavoué. Et puis, avec le temps, la satiété d'une part, de l'autre les déceptions réciproques apparaissent et s'avivent, ne tardant pas à ruiner le bonheur escompté.

Mais comment une telle perversion a-t-elle été possible ? Et pourquoi, objecteront quelques-uns, un égoïsme relatif ne serait-il pas, dans une certaine mesure, justifié pour chacun des amants, dans une conception personnelle de l'amour entre eux ? Parce qu'à l'amour pour autrui, force positive, unitive, s'oppose le négatif de l'amour retenu sur soi.

Mais pourquoi celui-ci serait-il nécessairement négatif et destructeur ? Parce que s'appuyant sur l'intérêt, sur l'avidité personnelle, sur la passion exclusive de chacun, un tel amour ne s'alimente plus que de ces sentiments négatifs et destructeurs que sont la méfiance réciproque, la jalousie, la rivalité, la haine, la crainte, tous éléments ne pouvant mener l'être humain qu'à des malheurs conjugaux et sociaux. Tel est bien le mal du siècle et il est inutile d'y insister davantage, hélas !

Nos romanciers ont versé dans la même erreur, quand ils voient dans l'identification et la désidentification de l'homme avec la fautive image qu'il se fait de l'amour comme une alternance fatale, inévitable, inséparable de la condition humaine. Et c'est là incontestablement avec les événements eux-mêmes, une des causes principales du pessimisme de nos contemporains qui dénoncent notre monde comme irréductiblement absurde et mauvais. Aussi, à voir les drames horribles de ce temps, ne serait-ce plus de la grandeur de l'homme qu'il conviendrait de parler, mais plutôt de sa misère, de sa petitesse, de son impuissance à construire un monde habitable, car ce n'est plus un Dieu responsable de sa création que l'on peut gratuitement incriminer aujourd'hui : ce monde maudit n'est rien d'autre que le fruit de la méchanceté et de la sottise humaines, rien d'autre que notre propre création ! Nos romanciers auraient-ils donc raison sur ce point ? Et comment l'humanité, livrée toute entière au déchaînement de ses passions rivales et haineuses, pourrait-elle construire un monde différent de celui qui nous accable et nous désespère ? Quelle transformation radicale de ses tendances devrait survenir pour que l'espoir nous soit rendu de la voir s'amender, pour qu'une résurrection de sa part nous apparaisse comme possible ?

Et ce qui renforce encore notre pessimisme, ce qui a souligné davantage à nos yeux l'état d'avilissement et de dégradation où nous sommes tombés, c'est cette constatation que la révélation récente des crimes les plus atroces, les plus abominables (telles les horreurs des camps de concentration, Hiroshima, les chambres à gaz, les génocides et massacres d'enfants), n'a pas détourné un instant nos populations du souci de leur bien-être, de leur confort, de leurs plaisirs ! Un tel monde, à coup sûr, s'est condamné lui-même !

Et pourtant ? Nous savons qu'il existe en retrait de ce monde maudit la chaîne des hommes de bonne volonté, le sacrifice permanent de ses héros et de ses saints, le mur gardien de ses Sauveurs, les Bodhisattvas de compassion, dont nous parle le Bouddhisme, la communion des saints, en un mot tous ceux-là qui se sacrifient, et parfois sont morts pour notre salut. Voilés le plus souvent à nos regards, ils demeurent toujours néanmoins visibles ou invisibles parmi nous. Leur amour parfait, désintéressé, solidaire, est notre meilleure sauvegarde, le seul rempart qui nous protège contre l'ultime catastrophe et nous empêche de désespérer tout à fait de l'homme et de son avenir, car ils furent tous des hommes !

Des hommes, oui, mais des hommes qui devinrent réellement des Fils de Dieu, des avatars, des Pouvoirs divins de l'Unité. Et je ne pourrais mieux faire, pour terminer ce chapitre, que de citer une fois encore celui qui est sans doute le plus grand philosophe et Yogi des temps modernes : Shri Aurobindo !

« Il y a cent voies pour approcher la Suprême Réalité, et telle est la nature de la voie choisie, telle sera la nature de l'expérience ultime par laquelle on entre en Cela qui est ineffable, Cela, dont nul exposé ne peut être donné au mental, ni exprimé en paroles. Toutes ces culminations définitives peuvent être considérées comme pénultiennes par rapport à l'Ultime Unique, ce sont des degrés par lesquels l'âme franchit les limites du mental pour entrer dans l'Absolu. » (*La Vie divine* II, p. 700.)

Jésus ne désavouerait pas ces paroles, lui qui nous disait qu'il y a plusieurs demeures dans la Maison de son Père.

CHAPITRE V

La Volonté LA FAUSSE QUERELLE ENTRE PARTISANS DU DÉTERMINISME ET CEUX DU LIBRE-ARBITRE

L'homme est créé à l'image de Dieu, nous dit la Bible. Le microsme humain est un miroir, une réflexion du macrocosme-univers, commente la Sagesse antique. On sait que la théologie traditionnelle reconnaît en Dieu trois personnes divines, qu'elle nomme le Père, personnifiant la Volonté, le Fils, personnifiant l'Amour incarné dans le Monde et le Rapport entre le Père et le Fils, le Saint-Esprit, l'Intelligence créatrice. L'inversion étant la loi de toute réflexion, cette trinité de qualités se réfléchit en ordre opposé dans la personne humaine. Nous trouvons ainsi en l'homme la primauté de l'intelligence (l'esprit) sur le sentiment (amour) et sur la volonté (désir). Ayant traité aux chapitres amour précédents de l'intelligence et de l'amour, il me faut dire un mot de la volonté dans l'homme.

Mais, encore une fois, en parlant de l'homme, de qui parlons-nous ? Est-ce de son âme immortelle ou de sa personnalité mortelle, c'est-à-dire de notre « moi mental », qui est la conscience de notre corps ? C'est évidemment de cette dernière qu'il s'agit, car de notre âme immortelle il n'est que trop certain que nous n'en atteignons pas encore la conscience. Mais alors, quel est le juste rapport entre les deux ? Et d'abord, qu'est-ce en nous que l'âme immortelle ? L'âme, nous dit-on, est une modalité transcendante, individualisée de l'Unique, une modalité manifestée de l'Unité de l'Être. Mais comme cette âme divine de l'homme ne peut s'exprimer telle quelle sur notre plan inférieur d'existence, elle s'y manifeste par le truchement d'une projection d'elle-même, d'un substitut, qui est notre moi mental, notre intelligence cérébrale. Mais alors quel est le rapport entre ce moi mental, personnel et éphémère et notre âme elle-même ? Un Maître nous en donne une image concrète, originale, trop suggestive, pour ne pas être ici soulignée : « La personnalité », dit-il, « est comme le sucre. Quand vous le mettez dans le lait, il se dissout et disparaît. Ainsi la personnalité est dissoute dans l'âme, mais il faut que la douceur de la personnalité se répande dans l'âme. Ne laissez pas l'âme s'aigrir en la privant de cette douceur et ne blessez pas la personnalité avec ce que vous pensez être l'âme. La personnalité et l'âme ne font qu'un ensemble. Rien n'est plus grand, rien n'est plus petit. Le personnel et l'impersonnel sont le Tout. » Et un autre Maître ajoute : « Quand une âme quitte le corps, elle va vers la Paix. Personne du monde inférieur ne devrait la rappeler. »

L'âme de l'homme en effet se nourrit du suc spirituel de ses personnalités successives dans le temps; le résidu de chacune devant être éliminé purgativement après la mort; c'est à proprement parler ce qu'on nomme l'évolution de l'homme. Évolution implique croissance et progrès, et ceci implique aussi que l'homme doit aller de l'obscurité à la lumière, de l'ignorance à la connaissance, de la matière à l'esprit, de la conscience du corps à la connaissance de son âme. La Trinité divine étant inversée en l'homme, ainsi que je l'ai dit, l'ordre des facultés est donc aussi inversé dans la personne humaine. Il s'ensuit que la volonté en l'homme demeure subordonnée à ses facultés supérieures de l'intelligence et du sentiment (amour). En fait, la volonté en nous se manifeste sous sa forme inférieure du désir. Et il importe essentiellement à notre bonheur ici-bas que ce désir-volonté, qui est le moteur de toutes nos actions, demeure strictement fonction de notre intelligence et de notre cœur, et ne reste pas l'esclave de notre égoïsme et de nos instincts inférieurs, ce qui nous apparaîtrait comme la contre-évolution : d'où nous vient la distinction entre le bien et le mal.

Mais, nous dit-on, la libération ne consiste-t-elle pas précisément à transcender le « moi » et ses dualités opposées, et ne doit-on pas conclure que dans l'absolu, celles-ci n'existent pas, qu'elles sont

équivalentes et que c'est seulement notre ignorance qui nous donne cette illusion de leur opposition radicale ? D'accord tous les grands Instructeurs nous ont enseigné que la libération pour l'homme est de transcender son moi et ces dualités opposées qui n'existent pas dans l'absolu; mais, entre l'enseignement et sa réalisation par l'individu est un écart que, seule, une minorité infime, dans la suite des générations, parvient à surmonter. La quasi totalité de notre humanité continuera durant des millénaires à évoluer dans le cycle du « Samsâra » et, pour cette humanité, le bien et le mal continueront à s'opposer en fait, comme le chaud et le froid, le sec et l'humide, comme s'opposent en chacun l'âme et le corps. Et cela, je l'ai dit, parce que le monde même où nous vivons est tissé entre les forces contraires, est fait de cette opposition entre deux pôles opposés, et pareillement nécessaires. Dès lors, si le bien et le mal n'existent pas du point de vue divin ou cosmique, ils n'en demeurent pas moins réels du point de vue des êtres qui y évoluent et qui, tout en respectant leurs justes rapports, doivent aller d'un pôle à l'autre, de la matière à l'esprit, de l'égoïsme à l'altruisme, de la haine à l'amour, et non dans un sens inverse, sous peine de rétrograder sans retour. « Mais pourquoi rétrograder », objectera-t-on, « puisque les deux pôles sont pareillement nécessaires ? » Parce que du point de vue des êtres particuliers, les deux pôles n'ont pas cette équivalence qu'ils ont dans l'absolu. En marchant dans le sens de l'évolution, les hommes se préparent dans l'avenir des existences heureuses qui les rapprocheront du but final, la libération, tandis qu'en suivant la route inverse, la loi naturelle de cause à effet (Karma) leur prépare des vies de malheur et de perversion grandissante, qui aboutiront à leur annihilation finale dans le présent cycle évolutif. Dante nous l'a dit au seuil de son enfer : « Par moi, on va à la ville de douleur; par moi on va dans la douleur éternelle; par moi on va au milieu des damnés ! »

Tant qu'il vit en ce monde, l'homme doit donc respecter la hiérarchie des puissances ou facultés maîtresses qui sont en lui : l'intelligence (raison) et l'amour régissant sa volonté-désir. Cette hiérarchie doit présider à tout son comportement dans la vie. Lamennais, dans son « Esquisse d'une philosophie », souligne que la raison, la sympathie (amour) et la volonté sont trois puissances inséparables en l'être humain, pareillement nécessaires à son équilibre, la moindre lacune en l'une d'elles entraînant des conséquences désastreuses dans son comportement : un manque d'intelligence menant ses victimes à des absurdités ou d'irréremédiables erreurs; un manque d'amour créant des tyrans sanguinaires ou ces savants au cœur froid, inventant des engins capables de détruire toute vie sur la terre; un manque de volonté produisant ces beaux parleurs à l'esprit clair et précis, mais frelons inutiles, incapables de traduire en actes leurs brillants discours ! Tout être humain en lequel une de ces trois puissances vient à faiblir, ou manquer, contient donc en lui un principe de ruine et de mort.

Si dans la hiérarchie des valeurs humaines, l'intelligence, la raison, est en nous la faculté maîtresse pour discerner la vérité, si le sentiment est ce mouvement du cœur qui nous porte à désirer et à aimer, cette Vérité comme l'idéal, auquel il nous faut atteindre, il n'en demeure pas moins qu'au stade actuel d'évolution de notre humanité, cet ordre hiérarchique est renversé et que ce soit, en fait, nos sentiments qui apparaissent bien plus que notre raison, constituer les mobiles déterminant de nos actes.

Et parmi ces sentiments mêmes, pour l'immense majorité, ceux qui prédominent sont ceux qui sont centrés sur l'individu lui-même : son égoïsme, son ambition, la satisfaction de ses instincts de jouissance et d'intérêt personnel. Mais le problème pour nous est ailleurs. Laissant le gros de l'humanité à ses appétits, comment se fait-il, nous demanderons-nous, que pour l'homme dit évolué, c'est-à-dire l'homme auquel la vérité est apparue et qui a suffisamment la maîtrise de son égoïsme, comment, dis-je, cet homme-là, lui-même, se montre-t-il si souvent impuissant à réaliser dans ses actes ce triple idéal du bien, du beau et du vrai, qu'il comprend et qu'il désire ? Même instruit bien des fois par l'expérience douloureuse, on voit cet homme récidiver dans son erreur, défailir et succomber à nouveau à ses tentations ? Cette faiblesse même de l'homme qui, dans la pratique journalière de la vie, trahit en lui ses plus nobles aspirations du cœur, les plus puissantes suggestions de sa raison, sont la preuve pénible,

mais impérativement contraignante, qu'il doit développer en sa nature même un aspect opposé à sa faiblesse, c'est-à-dire la puissance, la force, la volonté.

Mais cela est-il possible à l'homme ? Peut-on développer en soi des qualités, des facultés, dont on ne posséderait pas au moins les germes, les prémices ? L'éducation et l'effort sont-ils capables de les créer ? Et, dans ces conditions, l'homme a-t-il encore la liberté de combattre et de vaincre des puissances, des instincts, qu'il sent dominants en lui-même ?

J'ai suffisamment insisté dans les précédents chapitres sur le grave problème que pose en l'homme son écartèlement entre deux natures opposées qui le tirent à hue et à dia, une nature supérieure, dont témoignent ses aspirations élevées, les appels de l'Esprit qu'il entend résonner en lui, et, d'autre part, une nature égoïste, dite inférieure, qui le retient fortement à la terre par ses instincts profonds et ses désirs sans cesse renaissants. Cette opposition qui existe en chacun serait de nature à prouver que l'homme n'est pas un être libre, mais le champ de bataille de deux déterminismes opposés, dont c'est le plus fort qui l'emporte. On a souvent comparé ces sentiments opposés qui déterminent le comportement humain à des poids mis sur les deux plateaux de la balance. Cette comparaison, juste du point de vue d'un observateur extérieur, présente néanmoins cet inconvénient de faire croire que la force, la volonté déterminante de nos actes, n'est qu'un élément passif, une simple résultante du manque d'équilibre des forces en présence. Or rien n'est plus faux. La volonté est essentiellement une force active, la plus puissante même de l'univers, l'essence de toute force. Dans l'homme, la volonté doit devenir la force active de son évolution : elle doit se manifester en lui comme une énergie supérieure, s'opposant victorieusement à la force inférieure des passions. Quand viendront en opposition sur les plateaux de la balance, d'une part les sentiments égoïstes de l'homme, ses passions, ses instincts, et de l'autre, le sentiment du devoir, du sacrifice et les élans supérieurs de son âme, il se peut que fréquemment encore l'aiguille, par faiblesse, penche dangereusement en faveur des premiers. La Volonté est alors la puissance supérieure qui, développée en l'homme, peut modifier l'équilibre de la balance et remédier à l'insuffisance de poids qu'y représentent nos intérêts véritables. Ce qu'on appelle la liberté humaine est donc parallèle à notre degré d'évolution. A la question, l'homme possède-t-il son libre arbitre – question sur laquelle nos philosophes continuent à disputer depuis des millénaires – il importe donc de répondre : Oui, en principe, parce que l'étincelle de l'Esprit cosmique ou divin, demeurant cachée au tréfonds de sa propre nature, tous les germes, toutes les potentialités, sont par la suite latentes en lui, comme des possibilités que l'effort persévérant de l'individu pourra donc développer en lui-même.

Oui, parce que, en fait, la vie prouve que les hommes possèdent, à des degrés divers, cette puissance de réagir contre les impulsions de leur sensibilité ou de leur égoïsme, en faisant prédominer, à la lumière de leur conscience, la force de la volonté sur celle de leurs passions ou de leurs intérêts, alors même que cette dernière, pesant plus lourd sur l'un des plateaux de la balance, il en résulte pour eux une lutte terrible et une grande souffrance. Par exemple quand l'idée du devoir les retient, seule, de commettre un acte vers lequel tout les attire ! Preuve manifeste que l'homme évolué fait pencher la balance du côté où il veut.

C'est donc le développement de la Volonté qui donnera à l'homme la force de réaliser ce que son intelligence comprend et ce que son cœur désire. Tant qu'il n'a pas développé en lui cette Volonté active, l'homme n'est pas libre, il demeure enchaîné par ses passions, contraint de leur obéir, incapable de réaliser ce triple idéal du bien, du beau et du vrai, auquel tout son être aspire.

Et voilà aussi pourquoi il doit, comme le dit Lamennais, déjà cité, développer parallèlement, et en pleine harmonie, ces trois aspects de lui-même, car s'il ne développe que sa seule volonté, sans développer en même temps son intelligence, il n'aboutira qu'à un entêtement, à une obstination stupide;

s'il développe son intelligence et sa volonté, en négligeant les sentiments du cœur, il deviendra peut-être un homme d'action remarquable, mais dur et sans scrupules, ne laissant derrière lui que des larmes, du sang et des ruines; ou si, au contraire, mystique de nature, il cultive exagérément les aspirations du cœur, s'adonne aveuglement à la dévotion religieuse, sans cultiver en même temps une volonté d'intelligence, il n'aboutira au mieux qu'à un bigotisme étroit ou à un fanatisme odieux, sans même parler d'autres aberrations mystiques, trop fréquentes, hélas !

Néanmoins les adversaires du libre arbitre de l'homme ne désarment pas et demeurent nombreux parmi les tenants de la philosophie classique. Les partisans du déterminisme invoquent comme principal argument à l'appui de leur thèse, l'universelle loi de causalité dans la nature. Il n'y a pas d'effet sans cause. Il n'y a donc pas d'acte sans motif déterminant. Il n'y a dès lors pas d'acte libre, d'acte spontané. L'acte est conséquent à un motif qui détermine la volonté. Le motif n'étant pas libre, la volonté et, partant, l'acte, ne peuvent l'être. Quant à la nature de ce déterminisme, on l'envisage sous plusieurs aspects.

1° **Le déterminisme mécanique**, qui considère la Volonté et tous les actes de la vie mentale comme des forces purement matérielles, produites par l'organisme physique et soumises aux lois universelles de la mécanique des corps. Un acte libre, spontané, apparaîtrait en opposition avec la loi de la conservation de l'énergie. C'est cette doctrine que Taine résumait en disant : « le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre ».

2° **Le déterminisme physiologique** qui assimile nos actes libres à de simples réflexes. Dans notre corps physique, nos actes dits volontaires seraient sous la dépendance de notre système cérébro-spinal, tandis que nos réflexes inconscients et les fonctions automatiques de notre corps sont réglés en nous par le système sympathique. Il semble même y avoir ici une curieuse confirmation de la doctrine ésotérique, esquissée plus haut, de l'inversion dans le microcosme, c'est-à-dire dans la personne humaine, des trois facultés du macrocosme divin, puisque l'intelligence qui n'occupe que le troisième rang dans la hiérarchie des trois facultés divines, occupe le rang le plus élevé, le plus noble, dans le corps humain, y ayant comme organe la tête, le cerveau, tandis que l'amour, c'est-à-dire le sentiment, y est représenté par le cœur, logé dans la poitrine, la partie moyenne de notre corps, et que la volonté, l'aspect le plus élevé du macrocosme, la Puissance créatrice, se trouve reflétée dans la partie la plus inférieure du corps humain, les organes de la génération sexuelle, le pouvoir créateur de l'homme et de la femme sur notre plan terrestre.

3° **Le déterminisme psychologique** (Stuart Mill), selon lequel nos actes prétendument libres sont en réalité déterminés par un ensemble d'influences, tant intérieures qu'extérieures, à nous-même et que nous subissons consciemment ou inconsciemment. Ces influences informant notre état mental, celui-ci se traduit dans des actes que nous croyons poser librement, c'est-à-dire en dehors de toute contrainte extérieure. Or ces influences déterminantes résultent, d'une part, du milieu familial et social en lequel nous vivons (race, religion, convenances mondaines, idées reçues et conventionnelles, etc.) et, d'autre part, de notre nature propre et personnelle (goûts, sentiments et tendances naturels, âge, caractère, éducation, etc.) Toutes ces causes agissent de concert et nos actes ne sont que la résultante nécessaire et symbiotique de leur coexistence en nous. C'est toujours, on le voit, l'hypothèse de la balance, la volonté n'étant que la résultante, à moment donné, du déséquilibre des forces en présence et dont la plus puissante l'emporte. L'homme se croit donc une cause libre, alors qu'en réalité ce sont des influences internes ou externes qui le dirigent, consciemment ou inconsciemment. Il arrive fréquemment d'ailleurs que la cause qui a déterminé l'acte ne soit pas apparente et que des influences opposées, s'équilibrant et se contrebalançant, il faille apporter à certains actes de notre vie mentale ou morale une attention minutieuse pour discerner clairement quelle fut la raison prépondérante d'une attitude prise. Et ceci

aussi contribuerait à l'erreur que nous agissons librement, d'autant plus qu'il y a souvent une part de notre inconscient qui intervient dans le déclenchement de notre volonté, et également ce qu'on peut appeler l'influence des impondérables. De même qu'il suffit d'une minuscule goutte d'eau pour faire déborder un vase, de même une cause minime, parfois même indiscernable, suffira pour déterminer l'acte. Et c'est ainsi qu'il peut suffire de l'addition d'une simple pensée mauvaise, venant s'ajouter à des milliers d'autres pour déterminer un acte criminel. Il y a enfin des causes réellement infimes, subconscientes, mais qui, à notre insu, n'en agissent pas moins sur notre comportement quotidien. Ce sont les petites perceptions de Leibnitz : par exemple une rencontre, un rêve oublié, partir du pied gauche au lieu de pied droit, etc. À l'époque scolastique, on en avait inféré une doctrine appelée la liberté d'indifférence (Duns Scot, au XVIIIe siècle, Thomas Reid). Mais une analyse plus poussée de ces petits faits nous permettrait toujours d'y découvrir la cause des actes qui s'en suivirent et Stuart Mill en conclut que tout acte, si minime qu'il soit, procède toujours de sa cause déterminante et que, partant, la liberté morale de l'homme n'est qu'une illusion seulement il reconnaît que cette analyse est fort complexe et finalement inépuisable.

4° Mais il est encore une dernière forme de déterminisme, que l'on pourrait nommer **le fatalisme théologique**. L'homme, livré à lui-même, ne peut accomplir que le mal, nous disent les théologiens, et cela en raison de sa déchéance par le péché originel. Seule, une grâce surnaturelle, gratuitement envoyée du Ciel, peut lui permettre de sortir de sa condition et lui rendre son libre arbitre, c'est-à-dire sa liberté de choix, la liberté de faire le bien et de se réconcilier avec Dieu.

Le déterminisme religieux fondamental a deux formes : la monothéiste et la panthéiste. La première est la catholique, dont je viens de parler. L'homme déchu ne peut accomplir que le mal, si une grâce surnaturelle ne vient soutenir son effort vers le bien, transformant ainsi ce déterminisme initial en libre arbitre. Cette doctrine est issue de la nécessité où s'est trouvée l'Église de trouver une conciliation nécessaire entre deux dogmes contradictoires. D'une part le dogme de la déchéance originelle et, de l'autre, celui de la prescience divine, de la prédestination des élus, qui, selon Saint-Paul, aurait présidé à toute la création. Les élus par prédestination divine, rédimés par le sang du Christ, recevraient seuls la grâce nécessaire à leur salut. Bien entendu, les discussions sur la Grâce, sa nature, son efficacité, ont fait l'objet d'innombrables disputes au sein même du monde Chrétien.

Le fatalisme panthéiste trouve sa plus claire expression chez un disciple de Descartes, le philosophe Spinoza. Dieu est l'Être et le seul Être. Tout ce qui est, est en Dieu et est conçu par Dieu. La substance divine est unique, mais elle apparaît sous deux aspects. Elle peut être envisagée en effet comme étant le tout des corps (l'existence) et comme le tout des pensées (essence). De là le double attribut de Dieu : l'étendue et la Pensée. Les choses particulières que nous connaissons comme existantes, sont donc des modes de l'étendue divine, comme par exemple : un homme, une pierre, un arbre, etc. Quant à l'âme humaine, elle est une idée éternelle en Dieu et, comme telle, un mode de la Pensée divine. Mais si, en tant qu'idée, elle fait partie intégrante de l'essence éternelle de Dieu, elle est aussi une idée actuelle en Dieu, c'est-à-dire idée d'un corps existant actuellement, lequel corps est un mode de l'étendue divine. « L'âme et le corps sont unis dans l'homme de la même manière qu'en Dieu les attributs pensée et étendue sont liés, c'est-à-dire sont les attributs d'un seul et même Être. » Cet Être étant une substance unique, « l'ordre et l'enchaînement des idées est le même que l'ordre et l'enchaînement des choses ». De ce qu'il n'est qu'un seul Être résulte nécessairement qu'il ne peut y avoir qu'une seule Volonté, la Volonté divine. L'âme humaine n'est donc pas libre. Étant un mode de la Pensée divine, elle est un développement régulier et nécessaire en Dieu même, et la fin de l'homme ne peut consister que dans l'union parfaite de sa volonté particulière avec la Volonté divine. Le prétendu libre arbitre de l'homme est donc une illusion. Il ne peut dépendre de volontés particulières et des caprices de l'individu de déroger au cours des événements qui, nécessairement et selon des lois éternelles, dérivent de la Volonté divine. L'homme

est comme toutes choses dans l'ordre universel : il ne peut le troubler ni en sortir. Les actions sont donc soumises à la loi universelle de causalité, qui est le fondement de cet ordre universel, voulu par Dieu, et l'expression même de sa nature. Mais l'homme se croit libre. Son erreur provient de ce qu'il croit agir librement quand en réalité il est mené par ses passions. Il se croit actif, alors qu'il n'est que passif, parce qu'il se sent comme cause et non pas comme effet; ainsi l'homme ivre croit agir librement, alors qu'en réalité il est poussé par le poison qui circule dans ses veines. Ainsi donc les actions humaines sont soumises à un déterminisme rigoureux : la voie du mal est suivie nécessairement par l'homme en qui les passions dominent (passion, de pati = souffrir) ; la voie du bien est suivie nécessairement aussi par l'homme qui a développé en lui sa nature raisonnable. Par la passion l'homme demeure donc passif, n'agit pas : par la raison, l'homme est actif et le devient dans la mesure où il se rapproche de Dieu, qui est l'activité et la raison suprêmes. C'est donc uniquement par l'effort et la culture de sa raison que l'homme peut s'affranchir de ses passions et éviter le mal. Le criminel est donc l'être humain, encore incapable d'agir, un enchaîné par ses passions, un irresponsable. Mais qu'est-ce donc alors qui est action, qu'est-ce qui est passion en notre âme ? Il est clair qu'il ne peut y avoir dans l'âme que des idées. Or il y a dans l'âme des idées adéquates et inadéquates. Les idées adéquates sont des actions; ce sont celles qui dépendent de l'âme seule, qui procèdent de sa nature, ne dépendent de rien d'extérieur à elle-même. Les idées inadéquates, au contraire, sont les passions; ce sont celles qui lui sont inspirées par les événements, les êtres et les choses de l'extérieur. Les passions ne sont donc que les réactions de l'âme aux influences du dehors, « ce sont des répercussions de tout l'univers en elle ; l'âme n'en est que la cause partielle.

C'est en tant que l'on dépend des événements que l'on a des passions. L'homme ne peut rien changer aux événements; il ne peut non plus supprimer les passions, car « les affections des corps, dont les passions sont les idées, dépendent des corps extérieurs et de tout l'univers », mais il peut comprendre que sa vie véritable est au-dessus des événements transitoires, au-dessus des passions, dans la Pensée divine, dans l'Éternel. Est-ce à dire que l'homme ne possède aucune puissance sur ses passions ? Non, Spinoza traite au contraire de la puissance de l'homme sur ses passions. Mais cette puissance est d'un ordre spécial : l'homme ne peut détruire ses passions puisqu'il ne peut agir sur les événements qui les provoquent. Mais il peut diminuer progressivement la passivité de sa nature en éveillant son activité dans une direction supérieure : « la puissance de l'homme est non sur les corps et sur les faits, mais sur les idées, dans l'ordre des essences; elle est dans la raison. Et la liberté est encore d'un autre ordre; elle est dans la connaissance de tout cela par Dieu et en Dieu, dans la contemplation immédiate du vrai » [1]. Il n'y a donc des degrés successifs dans la connaissance : connaissance par ouï-dire et par expérience, connaissance déductive ou raison, connaissance intuitive; celle-ci percutant les essences éternelles des choses particulières (rappel manifeste des archétypes de Platon) ; enfin la troisième est la contemplation de l'essence éternelle de Dieu, est en même temps amour de Dieu, « car en tant que l'âme a une telle connaissance et qu'elle en prend conscience, elle se réjouit, puisqu'elle contemple sa propre puissance d'agir ». Elle comprend qu'elle est éternellement en Dieu et que sa pensée est la Pensée divine. Cette connaissance s'accompagne donc d'un épanouissement intérieur, d'un sentiment de béatitude et de plénitude, hors d'atteinte de l'emprise des passions. On peut donc conclure que la Vertu ne consiste pas à lutter contre les passions, mais à développer, au-dessus d'elle, en nous, la voie intuitive de raison et d'amour.

On voit à quel point, sans pourtant pouvoir les connaître, Spinoza s'est rapproché des grands enseignements de l'Inde antique, et il serait difficile de ne pas voir en lui un initié de la Sagesse éternelle.

1 Toutes nos citations sous guillemets sont tirées de la brochure « Spinoza », par E. Chartier. (Collection « Les Philosophes »)

Ce n'est pas à dire toutefois que de graves erreurs ne se sont pas glissées dans sa doctrine. C'est ainsi que de ne voir dans les passions de l'âme qu'un élément passif, mû uniquement par l'influence extérieure des événements, apparaît de nos jours à notre psychologie comme une erreur évidente. Les passions sont en nous des forces positives, plus positives, hélas, encore chez la plupart des hommes, que les aspirations élevées et rationnelles susceptibles de les diriger. Les passions sont donc des forces aussi positives et actives que la pensée elle-même, quoique de nature plus grossière. La Sagesse de l'Inde enseignait que les passions constituent des défauts et des vices quand ces énergies de l'âme se manifestaient dans des corps ou véhicules de conscience insuffisamment purifiés et maîtrisés. L'activité de l'âme serait donc conditionnée par l'état de pureté ou d'impureté du véhicule dans lequel elle agit. Sous ce rapport, on pourrait donc, dire qu'elle demeure sous l'influence de ce véhicule et quelle est jusqu'à un certain point passive. Dès lors, on peut trouver ici une certaine analogie avec les idées inadéquates ou les passions de Spinoza.

Par contre, il nous faut rejeter à tous égards la thèse de Spinoza, quand il énonce que le cours des événements extérieurs est à ce point réglé par la Volonté divine, que la volonté humaine n'y entre pour rien et n'y peut rien changer. La sagesse universelle nous a toujours enseigné le contraire. C'est-à-dire que la volonté humaine, individuelle et collective, est prépondérante dans le cours des événements humains. Ceux qui nous surviennent ne sont que la conséquence de nos activités passées (Karma, loi de cause à effet), tandis que l'usage actuel que nous faisons de notre liberté déterminera nécessairement notre avenir, bon ou mauvais selon le cas. Sans doute la Volonté cosmique dirige, bon gré, mal gré, vers le progrès les individus et les collectivités, mais dans des limites déterminées, peuples et individus, demeurent libres d'accélérer ou de retarder cette marche en avant par leurs activités propres.

En fait, ce qui aggrave le conflit toujours ouvert entre les déterminismes et les partisans de la liberté humaine, c'est la conséquence sociale redoutable qu'entraînerait logiquement l'adoption de la doctrine déterministe, celle de l'irresponsabilité humaine. Comment en effet l'homme pourrait-il être considéré comme responsable de ses actes, s'il y est irrésistiblement poussé par des forces qui échappent à l'emprise de sa volonté ? Aussi la plupart des partisans du déterminisme intégral reculent-ils devant cette conséquence extrême. Ils ne refusent pas à la société humaine le droit de se défendre contre les criminels, ce qui est logique, mais ils prétendent encore pouvoir juger de la responsabilité de ceux-ci et, partant, au droit de les punir, ce qui va à l'encontre de la logique même de leur système. Spinoza est un des seuls qui proclame contradictoirement et l'irresponsabilité des individus et, pourtant, la légitimité des sanctions contre le crime. Quoiqu'irresponsable, le criminel s'est placé en dehors de l'ordre; il doit donc être puni, supprimé même quand le rétablissement de l'ordre exige qu'il périsse. Par sa mort, il rentre dans l'ordre universel. Mais une telle conception révolte la conscience moderne qui, éprise de justice, n'admet pas qu'un irresponsable puisse être puni. D'ailleurs l'ordre universel ne peut être basé sur des injustices particulières. Comment pourrait-il dès lors se justifier lui-même ?

En fait, ainsi que je l'ai dit dans un précédent chapitre, déterminisme et libre arbitre sont fonction du degré d'évolution atteint par les individus. La liberté croît progressivement au fur et à mesure que l'homme évolue. L'opposition radicale entre déterminisme et liberté est donc un faux problème. Pour l'homme libéré, ses actes ne sont plus ni déterminisme, ni libres, puisque les notions du bien et du mal sont dépassés. En dépassant son « moi », l'homme libéré transcende toutes les dualités opposées entre lesquelles son « moi » mental devait choisir. En effet, le choix entre le bien et le mal, la vérité et l'erreur, l'obscurité et la lumière, prouve encore soit l'ignorance et l'incertitude de l'homme, soit sa faiblesse s'il ne parvient pas à réaliser librement son choix. Mais comment pourrait-il y avoir encore hésitation ou liberté de choix pour celui qui est immergé dans la lumière de la Vérité, pour celui qui s'est unifié avec le suprême ? Le libre arbitre est donc la preuve même d'une évolution inachevée, le

signe même de la misère de notre condition humaine, qui doit être dépassée par chacun.

En terminant ainsi ce long travail, je voudrais reproduire à nouveau l'humble parole de Fogazzaro, à la fin de son beau livre « *Les Ascensions humaines* ». Cette parole, je l'ai déjà citée au terme d'un précédent ouvrage. Si j'aime à la redire ici, c'est que son application me paraît convenir bien plus à moi-même qu'à l'illustre écrivain catholique italien, lequel, en ses vieux jours, eut la douleur de voir son livre principal poursuivi et condamné par l'anti-modernisme de Pie X, pontife persécuteur, en dépit de sa sainteté privée et de sa canonisation officielle : « Aucun germe ne peut dire : je ne donnerai pas ma tige d'herbe, je ne donnerai pas mon témoignage, parce que je ne suis pas un palmier, ni une rose, parce que je ne vivrai qu'une saison. Il y a une loi et un devoir pour l'herbe comme pour les roses et les palmiers, de donner son témoignage à la vie; il y a une loi et un devoir pour les esprits les plus faibles et les plus puissants de donner leur témoignage au vrai et tout ce qui obéit à une loi, tout ce qui accomplit un devoir a, par là même, sa dignité. »

Le dernier chapitre de ce livre ne sera plus que la conclusion sur le plan religieux de ce vaste débat, dramatiquement vécu au cours de multiples recherches en différents domaines, historique, métaphysique, psychologique, débat qui eut son point d'émergence en l'expérience mystique de ma jeunesse, relatée au début de ces pages.

CHAPITRE VI

Dialogue entre le théologien et le mécréant [1]

Le théologien : L'idéal du Chrétien, c'est la sainteté !

Le mécréant : Non, l'idéal c'est la Sagesse !

T. Quelle différence faites-vous entre les deux ?

M. Le Sage est le saint qui n'abdique pas sa raison.

T. Mais la raison est faillible. De plus elle ne peut comprendre les mystères de la foi. Il faut donc humilier la raison.

M. D'accord. Et bien orgueilleux qui refuserait de reconnaître cette faillibilité de notre raison. Mais humilier la raison, ce n'est pas y renoncer, en acceptant de croire à l'irrationnel que l'on nous propose.

T. Mais cet irrationnel n'existe pas. Les propositions de foi ne sont pas contre la raison, mais au dessus d'elle !

M. Mettez-vous donc d'accord avec vos propres apologistes. « Credo quia absurdum », disait Tertullien. Nul ne peut nier d'ailleurs l'irrationalité du mythe judéo-chrétien, pris dans le sens rigoureusement historique et littéral que l'on prétend nous imposer, plutôt que dans un sens allégorique ou symbolique, qui nous le rendrait acceptable et véridique. Or, c'est sur le premier que l'on insiste toujours, aujourd'hui encore.

T. Prétendez-vous donc y voir plus clair à l'aide de votre raison ?

M. Non certes, car je suis le premier à en reconnaître la faiblesse et les limitations. Mais si faible et bornée soit-elle, elle n'en représente pas moins ce flambeau mis en nous pour nous guider dans la vie. Et si ce flambeau garde à mes yeux quelque valeur, même en un domaine qui échappe à son éclairage direct, c'est qu'il l'emprunte à cette source de Lumière qu'est l'ésotérisme Chrétien, la tradition immémoriale de l'Esprit, laquelle, depuis les origines et en dépit des persécutions et des anathèmes, s'est toujours opposée à la tradition de la Lettre.

T. Mais l'Église seule est gardienne de ces deux traditions, pour autant qu'il y en ait deux, ce qu'elle nie. Et elle a pour elle les paroles de la Vie éternelle. C'est donc à sa seule autorité qu'il nous faut nous référer pour interpréter les Écritures !

M. Je ne discuterai pas l'authenticité, ni, en l'occurrence, la portée exacte des paroles évangéliques instituant l'Église, mais je conteste que l'on puisse en inférer qu'une Église composée d'hommes faillibles puisse jamais être infaillible : à moins de supposer un miracle permanent, ce que l'on fait d'ailleurs sans hésiter. Cette prétendue infaillibilité n'est, au surplus, aucunement nécessaire à l'Église pour l'accomplissement de sa mission !

1 Par mécréant, j'entends ici le croyant libre qui, Pour l'Église de Rome, est l'hérétique, le mécréant.

T. Vous exagérez l'infailibilité de l'Église. Celle-ci n'existe que dans la seule personne du Pontife de Rome, parlant « ex cathedra », c'est-à-dire se prononçant en des formes solennelles sur des questions intéressant seulement la foi et les mœurs.

M. Oui, et c'est là, quoiqu'on prétende, une innovation spectaculaire, proclamée en 1870 au Concile du Vatican, en dépit de l'opposition décidée de prélats notables — notamment N. SS. Darboy, archevêque de Paris, Dupan-loup, évêque d'Orléans, etc. — innovation qui allait à l'encontre de la tradition millénaire de l'Église reconnaissant cette infailibilité aux seuls conciles œcuméniques, présidés par les Papes. C'est au point que l'on vit même le 6e concile œcuménique de Constantinople (680 ap. J. Ch.), décréter d'hérésie, après sa mort, le Pape Honorius I. Cette infailibilité de l'Église, on lui prêtait d'ailleurs jadis une plus grande extension, à preuve les condamnations ecclésiastiques qui frappèrent Copernic et Galilée, qui demeuraient pourtant sur le terrain scientifique. Comment nier après cela que les dogmes évoluent ?

T. Il n'y a pas d'évolution des dogmes. L'encyclique « Pascendi » de Pie X a condamné expressément, comme une des erreurs modernistes, l'évolution en tant que doctrine applicable aux dogmes. Ce qu'il y a, déclare-t-on, c'est le développement graduel des dogmes au cours de l'Histoire, par l'épanouissement de leur contenu interne.

M. C'est là jouer sur les mots. Dans l'infailibilité papale, il s'agit bien d'une doctrine nouvelle qui vient contredire, supplanter, une tradition ancienne. C'est ce qu'en langage évolutionniste on appelle une mutation brusque.

T. Vous rejetez donc l'autorité de l'Église, même en matière dogmatique ?

M. Non. Mais je me refuse à confondre autorité et infailibilité. Comment au surplus pourrait-on dissocier l'Église, l'institution, des hommes qui la composent et la représentent ? Or, je le répète, c'est une contre-vérité de déclarer des hommes, ou un homme, infailibles.

T. Même inspiré du Saint-Esprit ?

M. Ce serait admettre un miracle permanent, que rien ne prouve. Il est bien audacieux, dans ces conditions, d'en faire une supposition gratuite !

T. Mais l'Église a besoin de l'infailibilité pour assurer l'autorité de son enseignement.

M. Pourquoi ? Le crédit de l'Université est-il ébranlé du fait que quelqu'erreur s'est glissée dans l'enseignement de ses professeurs ? Un État est-il condamnable pour quelque vice, toujours réparable, de sa législation ? Pourquoi en serait-il autrement de l'Église ? Pour demeurer plus humaine, elle n'en serait que plus respectable, si elle rectifiait éventuellement ses propres erreurs.

T. Vous oubliez que l'Église est une institution divine, fondée par le Christ lui-même !

M. Manifestement une institution fondée par Jésus pour être mise au service de l'homme et de son salut. Or, les clergés ont mis les fidèles au service de l'Église. Ils ont donc trahi les intentions de leur Maître, trop souvent, hélas, pour assurer leur propre domination sur les âmes. Ils ont en quelque sorte mis l'institution au dessus du Maître lui-même, qui disait « Je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir » (Matth. XX, 28). Désormais, la primauté n'exista plus en faveur de l'homme, de sa liberté — la liberté dans le Christ, dont parlait Saint-Paul — mais au profit de l'Église, personnifiée, divinisée,

comme étant le corps mystique, et « l'épouse du Christ », devant être crue, obéie et servie aveuglément, comme Dieu Lui-même. Idolâtrie caractérisée, d'une part [1], asservissement de l'homme, de l'autre, double crime !

T. Vous niez donc la divinité de l'Église, prouvée pourtant par les 2.000 ans de son Histoire mouvementée, par son triomphe sur tous les obstacles, sur tous les assauts déchaînés contre elle « par les portes de l'enfer » ?

M. Rien ne m'empêche de croire que la vitalité de l'Église au travers des siècles est le fruit naturel de son dynamisme intérieur, c'est-à-dire de la force psychique créée par la foi ardente de ses fidèles, par l'élan des âmes, les mérites insignes de ses saints. Elle n'est nullement le fruit de l'infaillibilité de ses docteurs. Ce dynamisme intérieur de l'Église se présente donc à nous comme un problème de psychologie collective, de sociologie religieuse, et non comme le miracle surnaturel que l'on affirme.

T. Vous n'envisagez donc que le développement humain de l'Église, en méconnaissant entièrement le côté divin du Christianisme, qui le distingue des autres religions et lui imprime un caractère exclusif et unique dans l'Histoire ?

M. Je ne vois pas, quant à moi, cette transcendance que le fanatisme religieux s'efforce d'attribuer à la seule religion chrétienne. Je crois qu'il n'est pas paradoxal d'affirmer que le Védisme (Brahmanisme), le Bouddhisme, le Zoroastrianisme, le Confucianisme, ont autant spiritualisé et moralisé l'Asie, que le Christianisme l'Europe. Les grandes religions historiques apparaissent toutes comme ayant été des forces puissantes, de grands mouvements collectifs, doués d'une vitalité intense, parce qu'ils furent l'expression des pensées et des aspirations les plus élevées de l'âme humaine. Sans doute, le niveau psychique des expériences religieuses a pu différer d'une religion à l'autre, suivant la différence des temps et des pays qui les ont vu naître. Mais ce psychisme n'est pas la spiritualité véritable. Les croyances sont le produit des aspirations idéales de l'homme, les créations du mental humain. Elles participent donc du caractère relativement illusoire et temporaire de ces créations. Les religions ont dès lors une vie temporelle plus ou moins longue, suivant la quantité d'énergie que leur infusent les formes-pensées, individuelles et collectives, qui les ont créées, les croyances et l'ardeur des convictions qui les maintiennent en vie. Elles représentent des forces puissantes, mais de nature psychique qu'alimente et vitalise sans cesse l'énergie émotionnelle et mentale des foules dévotes et, le plus souvent hélas, fanatisées !

T. C'est donc là la vérité que vous voyez aux dogmes religieux ?

M. Non, les Sages qui nous les ont apportés ont enseigné de grandes Vérités éternelles, sous le voile de mythes allégoriques et de paraboles. Mais ces Vérités ont été périodiquement altérées, défigurées, majorées, par l'incompréhension, les aspirations et les fantaisies imaginatives des disciples et de leurs successeurs. Et le Christianisme aussi n'y a pas échappé. Aujourd'hui plus que jamais, n'y confond-on pas émotivité religieuse avec spiritualité, en exploitant abusivement l'une au nom de l'autre ?

T. En dépouillant l'Église de son caractère divin, vous sapez jusque dans ses fondements son autorité même, livrant ainsi le monde à une véritable anarchie spirituelle, à l'heure tragique où il agonise sous la vague étouffante du matérialisme et des menaces de destruction.

1 Si cette personnification et cette quasi déification d'une institution n'est pas de l'idolâtrie, comment donc devrait-on la qualifier ?

M. Non. J'entends au contraire soutenir l'Église dans sa fonction légitime, qui est d'enseigner ce qu'elle croit être la Vérité, de nous montrer la voie du bien, du beau et du vrai : mais je ne puis la défendre quand, usant de la contrainte morale, la menace des sanctions divines, elle prétend opposer le Dieu qui l'inspire au Dieu qui s'exprime dans la conscience de l'homme, en faisant violence à celle-ci. Ce que je veux lui éviter, c'est de retomber dans les crimes passés de sa propre histoire.

T. Que voulez-vous dire ?

M. On ne peut nier sa participation, sa responsabilité, dans les faits du passé : les persécutions sanglantes, les anathèmes, l'inquisition, les guerres de religions; et que c'est l'obéissance passive des fidèles à son autorité, réputée infaillible, qui empêcha les consciences chrétiennes de protester, de s'opposer, à un comportement général aussi opposé que possible à l'esprit même de l'Évangile.

T. Mais vous ne tenez pas compte des circonstances, de l'époque, de l'état des mœurs et des esprits du Moyen âge, ni surtout des dessous politiques qui déterminèrent ces événements. L'Église apaisa le plus souvent ce qu'elle ne put empêcher, Tel fut son vrai rôle !

M. Une telle affirmation n'est-elle pas le contre-pied de la vérité historique ? N'est-ce pas l'Église qui donna le branle aux Croisades, à la guerre contre les infidèles ? N'est-ce pas elle aussi qui institua l'inquisition, qui ordonna les bûchers, qui encouragea les « Massacres » des hérétiques ? En veut-on quelques exemples pris au hasard ? En 1215, le Concile de Latran, présidé par Innocent III, déclare que les autorités temporelles devaient prendre l'engagement « d'exterminer les hérétiques ». Trois siècles plus tard, Saint-Pie II écrit à Catherine de Médicis pour l'engager à combattre les ennemis de l'Église « jusqu'à ce qu'ils soient tous massacrés ». Et lorsque ce massacre de la Saint-Barthélémy eut lieu, on vit le Pape Grégoire XIII célébrer à Rome cet exploit par un « Te Deum » d'action de grâces. On objecterait vainement qu'à cette époque, Catholiques et Protestants se massacraient mutuellement et qu'on massacrait l'adversaire pour éviter de l'être soi-même. Nulle part moins qu'à Rome, pourtant, n'eût dû être oubliée l'attitude que le Christ prescrivait à ses fidèles d'aimer leurs ennemis.

T. Mais ce sont là les errements du passé, difficiles à juger en notre temps, et qui ne pourraient se renouveler de nos jours ?

M. En êtes-vous sûr ? Pour être tenue le plus souvent sous le boisseau, la doctrine de l'Église a-t-elle changé ? Il n'y a pas si longtemps qu'en pleine chaire de Notre-Dame, à Paris, un prédicateur célèbre, le Père Janvier, proclamait le droit absolu de l'Église de faire mettre à mort les hérétiques, droit qu'elle s'abstient de revendiquer, ajoutait-il, pour des raisons d'opportunité seulement.

T. Vous me paraissez dangereusement atteint, cher Monsieur, du virus anticlérical !

M. Non, car j'ai pareille horreur du sectarisme, qu'il soit de droite ou de gauche.

T. Les hommes se trompent sans doute sur les moyens, mais l'intransigeance de l'Église s'excuse du fait qu'elle détient seule la vérité, celle-ci étant que le Christ, par sa vie, son enseignement, son esprit de sacrifice et sa mort héroïque, est notre Rédempteur, en un mot que c'est le drame sanglant du Calvaire qui a sauvé le monde.

M. Oui, mais peut-être y a-t-il un revers à la médaille ? De même que le bien engendre le bien, le mal engendre nécessairement le mal. Le crime des hommes, le meurtre du Messager divin, a empiré, à certains égards, la condition humaine. C'est là l'ambivalence du mystère : ce qui est l'instrument de

salut pour les bons devient la perte des méchants. Loi naturelle de causalité et d'équilibre, loi de solidarité et de répercussion universelles de nos actes, en bien ou en mal, selon la nature de chacun. Le sang appelle le sang. De persécutée, l'Église s'est faite persécutrice à son tour. D'où le « Karma » sanglant des nations dites Chrétiennes, qui foulèrent aux pieds la religion d'amour qu'elles professaient du bout des lèvres dans le culte extérieur.

T. Vous me paraissez, cher Monsieur — ceci soit dit sans vouloir vous blesser — pécher quelque peu par orgueil, dans vos déductions audacieuses sur l'Église et la Chrétienté.

M. Il se peut — bien qu'à quelqu'un qui a une conscience particulièrement aiguë de son insignifiance, le soupçon semble étrange. Souffrez qu'à mon tour j'attire votre attention sur le fait que si les membres du clergé professent et pratiquent, en général, une grande humilité personnelle — je le reconnais volontiers — on ne peut nier, d'autre part, qu'ils ne participent tous — depuis l'humble curé de campagne jusqu'au successeur de Pierre — à un immense orgueil collectif : celui d'être l'Église enseignante et de parler en son nom. Alors, le reproche que l'on m'adresse me fait un peu l'effet de la paille et de la poutre.

T. Dieu seul est juge. Mais vous parlez de « Meurtre du Messager divin ». Jésus ne fut pas qu'un messager divin, mais Dieu Lui-même, le Verbe incarné.

M. Jésus ne dit-il pas pourtant : « Je ne fais pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé » ?

T. Mais il a dit aussi : « je suis le Fils de Dieu ».

M. Oui, mais il explique aux Pharisiens le sens qu'il donne à l'expression : il est fils de Dieu comme le sont, selon la Bible, tous ceux qui répondent à l'appel de Dieu (Jean X 33-36 - Ps. 81,6) [1], Fils de Dieu et non pas Dieu le Fils, consubstantiel au Père, comme l'a interprété le Concile de Nicée, par une majoration évidente de la Doctrine.

T. Pardon ! Jésus se dit un avec son Père, un avec Dieu.

M. Oui, et c'est là, sous tous les climats religieux, le langage commun des grands Mystiques qui ont réalisé l'union divine. Jésus d'ailleurs ne conviait-il pas tous les hommes à ne faire qu'un avec lui et avec son Père, dans sa belle prière pour l'Unité ? (Jean XVII, 21).

T. Bref, vous refusez de croire aux dogmes catholiques ?

M. Ai-je dit cela ? Je reçois avec respect l'enseignement de l'Église, mais devant l'irrationalité des formules, je me réserve humblement de croire ou de ne pas croire à leur énoncé littéral : comme il sied devant les Mystères que l'on peut étudier mais qui dépassent notre raison actuelle.

T. Votre réponse est une réponse de Normand. On croit ou on ne croit pas. Croire est une Grâce que l'on

1 Il importe de se référer à ce texte et à beaucoup d'autres aussi explicites (Marc X, 17-18 — Matth. XXIII, 9) pour constater que Jésus se défendit toujours d'être Dieu au sens où le définit ultérieurement l'orthodoxie et qu'il se présentait comme un messager exceptionnellement envoyé par Celui qu'il nomme symboliquement le Père de tous les hommes, le seul Dieu !

obtient par la prière.

M. Oui, mais Saint-Augustin nous avertit aussi que le fait de demander la grâce postule déjà une grâce. Est-on donc criminel de ne pas croire ?

T. Oui, et si on persiste dans cette attitude, c'est la damnation éternelle !

M. Je me refuse, quant à moi, à croire à un Dieu bourreau.

T. Voici que vous blasphémez maintenant !

M. Mais non, c'est au contraire le respect de l'idée divine qui m'inspire le qualificatif. Car comment qualifier autrement un Dieu qui, sachant dans sa prescience infinie que des hommes failliraient, seraient damnés pour l'éternité les a créés quand même..., alors qu'Il était libre de s'en abstenir ! Un Dieu pareil, aussi inférieur au seul idéal humain de la bonté et de la justice divines, ne peut être qu'un faux Dieu ! Un ciel aussi inhumain n'a vraiment rien pour nous séduire !

T. Craignez donc le feu de l'enfer !

M. Adieu donc, Monsieur le théologien, car c'est vers un rivage différent, que nos barques nous mènent. Peut-être toutefois, avant de nous quitter, est-ce à mon tour de vous mettre en garde. Ramakrishna, un grand sage et voyant de l'Inde moderne, a écrit que « Dieu ne peut jamais apparaître là où sont la honte, la haine ou la peur ». Mais ce que dit ce païen ne vous intéresse guère ? Alors, c'est le Christ lui-même qui, dans une vision à Saint-François de Sales, lui dit : « Je ne m'appelle pas celui qui damne, mon nom est Jésus ». (Cité par Mauriac, « Figaro Littéraire », du 30-5-1959.) Mais croire à l'authenticité de cette vision, objecterez-vous ? Alors, ouvrez votre Bible. Le cruel Jéhovah, lui-même, qui se complais, dans sa colère et sa vengeance, au sacrifice de victimes humaines, se montre néanmoins accessible à la pitié finale, lors qu'il énonce par la voix des prophètes : « Je ne punirai pas éternellement, et ma colère ne durera pas toujours, parce que les esprits sont sortis de Moi et que j'ai créé les âmes » (Isaïe, L VII, 16).

T. Permettez-moi un dernier effort pourtant ? Vous avez escamoté le problème de la vraie foi et de son intégrité maintenue seulement par l'Église catholique. Vous avez méconnu leur importance essentielle pour le salut de l'homme.

M. Non; mais Saint-Paul dans son épître aux Corinthiens (I, 56), énonce à leur sujet : « Quand j'aurais toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité (agapê = l'amour dans un sens chrétien), je ne suis rien. » Et il ajoute : « La charité est patiente; elle est pleine de bonté... elle ne soupçonne pas le mal, elle ne se réjouit pas de la méchanceté, elle se réjouit au contraire de la Vérité. Elle se résigne à tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout

T. Quels manquements à la charité reprochez-vous donc à l'Église d'aujourd'hui ?

M. Ses anathèmes, son intransigeance doctrinale, sa pression sur les consciences, en un mot son intolérance, son absolutisme, ses accusations gratuites d'orgueil et de mauvaise foi.

T. Mais, seule détentrice de la Vérité, comment l'Église pourrait-elle se montrer tolérante vis-à-vis de l'erreur ?

M. La Vérité ? Mais, qu'est-ce que la Vérité ? A Jésus lui-même la question fut posée. Que l'Église enseigne donc ce qu'elle croit être la Vérité, mais avec humilité, en s'abstenant de menaces, c'est-à-dire d'une pression odieuse sur les consciences. Qu'elle évite surtout toute équivoque, ce pharisaïsme, ce jésuitisme, que l'on a pu si souvent lui reprocher quand elle condamne en principe ce qu'elle tolère en fait et qu'elle verse dans la casuistique et l'opportunisme politique.

T. Où voulez-vous en venir ? Citez donc un exemple.

M. Les papes du siècle dernier ont condamné les constitutions libérales des États qui proclamaient la liberté des cultes, principe faux, disaient-ils. Ils ont pourtant autorisé les fidèles à leur prêter serment. C'est la fameuse distinction établie entre la thèse et l'hypothèse. N'est-ce pas là une des nombreuses concessions faites par l'Église à l'esprit moderne, c'est-à-dire à ce qui est pour elle l'erreur ?

T. Il faut bien vivre en tenant compte des possibilités et de l'esprit du temps où l'on vit !

M. D'accord, mais tolérante pour elle-même et ses agissements, abdiquant en fait son intransigeance vis-à-vis de l'État, que n'agit-elle de même à l'égard de ses propres fidèles ? Le Christ l'a dit : « Ne jugez pas pour n'être pas jugé, car du jugement dont vous jugerez les autres, vous serez jugé vous-même ». Le for intérieur de la conscience est sacré en chacun et il n'appartient à personne — homme ou Église — d'y pénétrer, ni a fortiori d'y substituer son autorité.

T. Toujours cette révolte orgueilleuse de l'homme contre Dieu, représenté par l'Église !

M. N'est-ce pas plutôt cet orgueil collectif des clergés, que j'ai dénoncé, lequel décrète d'hérésie et d'orgueil l'humble fidèle qui parle selon sa conscience, en s'éclairant des progrès de l'esprit humain ?

T. Mais l'Église a qualité pour commander à l'homme et diriger sa conscience ! Et le chrétien a pour devoir de lui obéir !

M. Non, et j'en reviens à ma conclusion première : en subordonnant le fidèle, corps et âme, au service de l'Église, c'est-à-dire à l'institution qui devait le servir, on a inversé le commandement divin. L'Église est devenue l'intermédiaire nécessaire pour le salut du Chrétien, et le Chrétien est tenu au service de l'Église divinisée. Double crime d'idolâtrie et d'asservissement de l'homme.

T. Êtes-vous encore catholique ?

M. Oui, mais comme l'a dit Saint-Yves d'Alveydre, « catholique veut dire universel : je suis catholique... jusqu'à l'Himalaya. Et je crois à l'Église, mise au service de la conscience spirituelle de l'homme, de sa conscience la plus haute ! Non à l'Église qui exploite la dévotion de ses fidèles pour se montrer césarienne et despotique ! »

T. Hélas ! Que n'abandonnez-vous ces agitations et ces vaines inquiétudes de l'esprit pour atteindre à la paix du cœur, en cultivant la foi sereine et confiante en l'Église et en sa divine mission !

M. Mais, je n'ai nulle inquiétude, et je répugne à ce narcotique de la foi aveugle. D'autant que ce n'est pas les yeux voilés par l'hypnose et les préjugés, qu'il convient d'aborder aujourd'hui les graves problèmes posés par l'exégèse des textes scripturaires et l'Histoire des origines Chrétiennes.

T. Vous voilà donc engagé sans retour sur la mauvaise voie ?

M. Je ne le crois pas. J'aime Dieu; j'aime le Christ et son Église, et si j'ai dû quitter celle-ci, ce ne fut pas de mon plein gré : c'est elle qui, par ses anathèmes, m'expulse de son sein. Comment la voie d'amour que je cherche à suivre pourrait-elle jamais être une voie de perdition ? Et, d'autre part, comment l'insincérité envers soi-même que l'on prétend m'imposer peut-elle représenter une voie de salut ? En fait, et en dépit des contraintes ecclésiastiques, chacun placé devant sa propre conscience, ne croit réellement que ce qu'il peut croire, mais se trouve aujourd'hui devant ce paradoxe d'une Église, fondée sur une loi d'amour, mais qui vit pourtant dans une obsession perpétuelle de crainte et de haine : la hantise de l'hérésie et la haine de l'hérétique. Ce n'est pourtant pas parce qu'il croit que vaut un homme, mais par ce qu'il est et ce qu'il fait.

T. Il est lamentable d'entendre un ancien catholique, un homme de bonne foi, émettre des propos aussi subversifs, en développant, sous un aspect spécieux, des contre-vérités manifestes !

M. Je ne vois pas, car je n'ai fait que me référer aux Évangiles eux-mêmes. Jésus y a résumé toute sa loi en une formule lapidaire : « Aimer Dieu par dessus toute chose, et son prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu ». Il ne paraît pas dans les Évangiles que le Maître ait jamais entendu asservir ses fidèles à des rites ou à des sacrements. Il demeure possible, vraisemblable même, qu'il en ait approuvé le principe, en tant qu'aide secourable et moyen favorable au salut de l'homme. Mais c'est l'Église elle-même qui a transformé ce qui n'était que « moyens » en une condition essentielle, obligatoire pour le salut. Et c'est seulement constater un fait que de dire que ces moyens elle les a utilisés pour assurer son emprise sur les âmes et consciences de ses fidèles.

T. Puisque vous prétendez contester la légitimité de toute la supra-structure qui, selon vous, a été ajoutée par les hommes au fond des Évangiles, vous contesterez également la valeur et l'utilité de tous les édifices du culte, églises, basiliques, cathédrales, ainsi que celles du culte cérémonial lui-même que l'on y célèbre. Vous voilà donc bien près des thèses de Moscou !

M. Non, car sans même parler de l'admirable témoignage de foi que ces édifices représentent souvent, et de leur splendeur architecturale, les temples de pierre sont le symbole de l'Église elle-même, le symbole de l'union des fidèles, les foyers où convergent leurs communes aspirations religieuses. Mais je me refuse à voir dans ces mêmes églises de pierre, si splendides soient-elles, le temple même de Dieu. Par deux fois, en effet, il est proclamé dans les « Actes des Apôtres » que Dieu n'habite pas dans les temples créés par la main des hommes. (Disc. de Saint-Etienne, proto-martyr, et de Saint-Paul.)

T. Mais ceci s'applique sans doute aux temples païens ?

M. Non, car nulle part dans les Évangiles, Jésus n'a prescrit l'érection de temples Chrétiens. Il nous dit « Si vous voulez prier, rentrez dans votre demeure et priez votre Père Céleste, qui est dans le secret ». Jésus parlait toujours par image et parabole : « Rentrez dans votre demeure », signifie « Rentrez en vous-même, dans le secret de votre conscience ». Si le grand temple de Dieu est la Nature entière, son petit temple est le cœur purifié de l'homme.

T. Et quel rôle assignez-vous encore à l'Église elle-même après vos vaines et puériles tentatives de démolition ?

M. Vous vous méprenez étrangement sur mes intentions véritables, car, loin de vouloir démolir l'Église, je m'attribue à moi-même, ainsi que vous le faites pour vous, cette parole du psalmiste : « Zelus domus tuae comedit me ». Ce rôle que j'entrevois pour l'Église demeure primordial et nul ne peut le lui

enlever. Il appartient à l'Église de l'exercer tant sur le plan national que sur le plan universel. Sur le premier, il consiste à soutenir l'État dans sa fonction légitime, qui est de maintenir l'ordre, la moralité publique et privée, la justice et la sécurité pour tous, le tout découlant d'une bonne organisation sociale qu'il incombe à l'État lui-même de mettre sur pied. Quant à l'enseignement religieux, il revient tout naturellement à l'Église de le donner, sous la stricte réserve pour elle de se montrer respectueuse de la liberté de conscience de chacun, principe dont elle se doit de reconnaître et d'admettre la valeur, sans plus vouloir persécuter, ni régenter autoritairement, les âmes des individus. Sur le plan universel, le rôle de l'Église demeure particulièrement important. Elle doit se montrer vigilante dans sa lutte nécessaire contre les puissances du mal. Il lui appartient principalement de ne pas se laisser abuser par les séductions hypocrites d'un pacifisme émasculateur qui risque de dominer le monde. N'est-ce pas en prévision de cette dure nécessité de lutte que Jésus, cet apôtre de l'amour et de la paix, disait : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre » ? L'Église se doit donc de préconiser des moyens adéquats de défense pour assurer la liberté et la justice dans le monde. Mais jamais elle ne doit, dans cette lutte nécessaire contre le mal, se départir de l'amour des hommes qu'elle combat, fussent-ils méchants, hypocrites et pervers. Ainsi sera graduellement instauré le vrai catholicisme, l'Église universelle. Cette Église unira tous les hommes : elle ne leur apportera pas la compréhension de Mystères qui nous dépassent, mais des approximations symboliques qui ne heurteront plus la conscience de l'homme. Chacun accordera dès lors aux formulations dogmatiques le crédit qu'il croira pouvoir leur accorder. Confiante en l'avenir humain, c'est-à-dire en le progrès matériel et moral de l'humanité sur cette terre et en son ascension progressive vers un au-delà divin, la Religion sera la Religion-une de l'Humanité.

J'en étais-là de mes beaux discours, lorsque je vis arriver à la rescousse le brave et sympathique curé de ma petite paroisse, lequel, me regardant avec une pitié compatissante, où je ne laissai pas de discerner quelque nuance de supériorité assurée, me dit avec un air de componction aimable : « Mon pauvre ami, dans toutes vos rationalisations sur nos mystères, (nous avons échangé quelques passe-d'armes antérieurement) « vous n'avez oublié qu'une chose, essentielle pourtant, c'est la nature et l'autorité divines de l'Église, instituée par Jésus-Christ. Revenez à elle, elle vous tend les bras ! »

Monsieur le curé, rétorqué-je, ceci est mon plus cher désir : que l'Église m'ouvre toutes grandes les portes qu'elle m'a fermées. « Abandonnez donc vos erreurs », reprit le digne pasteur. « Elles sont un résumé, une quintessence, de toutes les hérésies du passé, formulées par Arius, Nestorius, Eutychès, Apollinaire, et tutti quanti. Vous refuser à les abjurer ne peut être que le fait d'une conscience aveuglée par l'orgueil. Comment espérer que l'Église puisse vous accueillir si vous lui opposez un cœur fermé et un esprit rebelle ? Dieu est amour ; au lieu de vous obstiner dans de vains raisonnements, pourquoi ne pas vous abandonner à son amour ? »

Mais, Monsieur le curé, si Dieu est amour, il est aussi intelligence et s'il me faut le chercher avec mon cœur, il importe tout autant que je le cherche avec mon intelligence d'homme et non dans la déraison. Au surplus, je ne ferme pas mon cœur à l'Église et aucune pensée hostile ne m'anime contre elle. Je lui pose seulement une question pertinente. Pourquoi au lieu de condamner, de persécuter, de mettre à mort les hérétiques, l'Église ne les a-t-elle pas accueillis, intégrés, avec un esprit de charité chrétienne, et de patiente tolérance ? Leurs prétendues hérésies étaient-elles autre chose, après tout, que de simples spéculations humaines, vraies ou fausses, mais sans aucun effet sur ce que Jésus avait été en réalité, et se disait être ? De telles spéculations métaphysiques, au surplus, pouvaient-elles avoir la moindre influence sur le comportement humain, c'est-à-dire sur la fidélité qu'il importait au Chrétien de garder envers la doctrine morale de l'Évangile, cette « voie de salut » qu'avait enseignée le Maître ?

Quoiqu'il en soit, souffrez que, pour ma part, j'entrevois l'Église d'aujourd'hui comme entrant plus avant dans cette grande charité du Christ et conviant, à Rome même, les représentants de toutes les religions de la terre, tant d'Orient que d'Occident, pour les réunir sous la houlette de Pierre et travailler de concert, dans l'union des cœurs et des âmes, à la réconciliation entre les hommes et la fraternité humaine. Puisse-t-elle, par delà la divergence des doctrines, travailler à la réalisation de ce but suprême avec le concours enthousiaste de tous les « hommes de bonne volonté ». Ainsi seulement le matérialisme dégradant d'aujourd'hui pourra-t-il être vaincu.

Comme les nations elles-mêmes, les grandes religions ne sont que les cellules de cet immense corps religieux et social qu'est l'humanité, et ce n'est que par la coopération et l'entraide de toutes ses parties, et non par l'antagonisme et la lutte que le bien commun pourra être réalisé. Les Romains avaient entrevu cette vérité fondamentale, eux qui, au fur et à mesure de leurs conquêtes, donnaient droit d'asile aux dieux étrangers dans leur Panthéon. Et c'était une conception analogue, l'idée magnifiée de l'Unité catholique, qu'exprimait Péladan, lorsqu'il disait, lui aussi, que le véritable état-major du Pape devrait être composé des délégués de toutes les religions. Mais, évidemment, c'est trop demander à nos cardinaux, revêtus de pourpre et d'honneurs.

J'en étais là de mes beaux discours, quand je vis mon brave curé, effrayé, me tourner brusquement le dos et s'éloigner hâtivement, mais sans me lancer, cette fois, ni menace, ni anathème. Était-ce là un signe de progrès ?

Et maintenant où en suis-je ? Sans peur, l'âme sereine, je m'apprête au grand voyage. La barque de Charon s'approche du rivage. Mais il y a l'obole à payer. Mon curé m'avait auparavant déjà posé la question : « Seriez-vous disposé, à votre dernière heure, à rétracter vos erreurs pour recevoir les sacrements des mourants ? Je lui avais répondu : « Par humilité, oui ; par désir d'union avec tous, oui ». Et d'autant plus que j'ai toujours cru à Jésus et à son Église, sinon à la majoration, à la sublimation, que les hommes en ont faite, fruit hybride de leur dévotion exaltée et de leurs imaginations en délire. Tel fut en effet le climat passionné des milieux conciliaires, climat psychique et émotionnel toujours en effervescence dans l'Église, réchauffé au cours des siècles, et jusqu'à nos jours trop souvent identifié et confondu avec la pure spiritualité. Ne cherchant que la vérité, je rétracte, et de tout cœur, ce qui dans mes idées serait contraire à la Vérité. L'Église ne parlant également qu'au nom de cette même Vérité, qu'est-ce qui m'empêcherait de communier avec elle dans cette identique communauté de but et d'intention. Dans la mesure donc où l'Église exprime la Vérité, je lui subordonne ma pensée, renonçant à me faire juge moi-même de cette mesure et laissant ce soin à son Maître, qui est aussi le mien, le Christ. Les rites, les sacrements, nous enseignent les sages, sont des béquilles qui soutiennent notre faiblesse, mais ne nous apprendront jamais à marcher.

Au surplus, il demeure bien contestable, je le répète, que Jésus les ait institués lui-même. Néanmoins, les sacrements possèdent sans aucun doute une vertu occulte d'apaisement psychique et, petite ou grande, il subsiste toujours en chacun de nous une part du « vieil homme » qui doit être apaisée, éliminée. Et puis encore, sans rien abdiquer, ne convient-il pas d'agir ici avec quelque humilité et déférence aussi pour la foi ancestrale, éviter le scandale que pourrait causer une attitude incomprise par l'entourage où le destin nous place ?

Alfred de Vigny a écrit cette phrase apparemment cynique : « L'honnête homme incrédule fait, en mourant, les gestes du chrétien ». Si pareille attitude est inspirée à l'honnête homme par humilité, conscience de sa faiblesse et de son insignifiance, alors elle l'honore ; si au contraire elle lui est dictée par la crainte, par lâcheté devant la mort, alors elle n'est qu'hypocrisie indigne de l'homme. Tout dépend

donc du mobile intérieur qui inspire sa conduite au mourant.

Mais est-ce aussi une lâcheté, demandera-t-on, ce calcul prudent et timoré que fait Pascal dans ses « Pensées » ? Le pari de Pascal m'a toujours paru être une attitude peu compatible avec la noblesse et la dignité de l'homme, car sa démarche prudente ne peut le mener qu'à une foi aveugle, consentie par manque de vrai courage. La vraie foi est autre chose que calcul avisé de la raison, soumission aveugle de l'esprit et volonté de croire. Elle requiert avant tout le courage moral de la sincérité envers soi-même dans l'humble et persévérante recherche de la vérité. Alors seulement peut surgir en nous la lumière divine qui nous éclaire : car elle doit venir du dedans et non du dehors.

A l'heure suprême, je ne renierai pas ce qui est pour moi la vraie gloire du Christ, qui est d'avoir incarné dans sa personne vivante une vérité qui n'était pas limitée à sa seule personne, mais universelle, soit l'étincelle du Verbe divin qui fait le fond caché de toute nature humaine.

Il y a courage à maintenir jusqu'au bout l'intégrité de soi-même tout en respectant et en évitant de heurter la foi sincère des autres. La paix suprême dans la compréhension et l'amour, tel est notre destin.